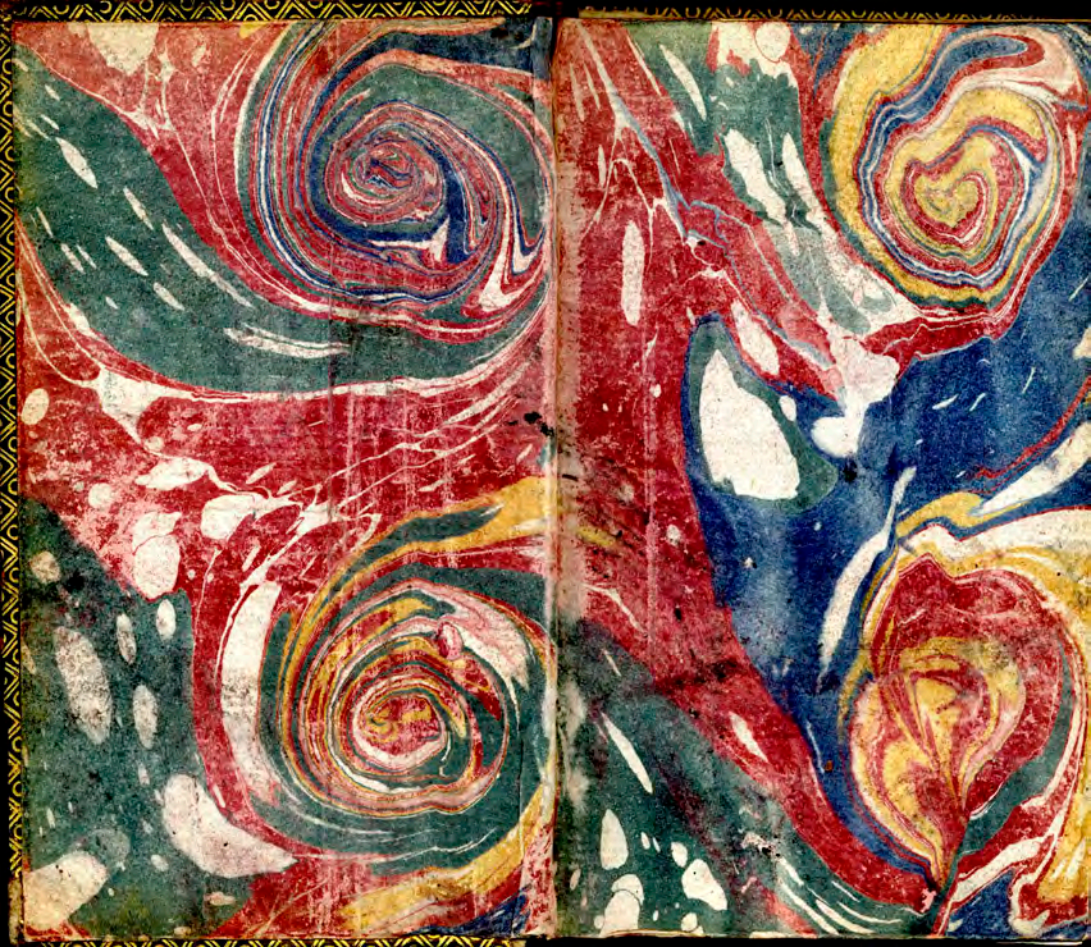




DE
Cousin
MATHOME

ROMAN



LE COUSIN
DE
MAHOMET.

LE COUSIN

DE

MAHOMET,

Orné de Figures.

TOME SECOND.



A CONSTANTINOPLÉ.

M. DCC. LXXXI.



LE COUSIN

DE

MAHOMET.

L'AVANTAGE que le vin m'avoit donné sur la sœur de Mustapha , avoit eu trop de charmes pour moi , pour que je négligeasse l'occasion d'en remporter de plus grands. Plein de cette douce espérance , je me rendis auprès d'elle la nuit suivante , avec de nouvelles provisions de vin & d'amour.

Zambak me reçut à son ordinaire ; je lui versai de ma liqueur , qu'elle me jetta au visage : étonné de cette brusque incartade , je lui en demandai la raison. Ses pleurs répondirent pour elle. Je me précipitai à ses pieds en la priant de m'ins-

Tome II.

A

truire de la cause d'un traitement si rigoureux. Oses-tu bien me le demander, *Douïürmak clifiki iux* (1), me dit-elle, en redoublant ses larmes. Regarde, ajouta-t-elle, ouvrant sa simare, regarde l'état où tu m'as mise ? Qui voudra de moi à présent que, *Sizi imi Karimak benum Wudgiud bir Koulakler* (2). Oserai-je prendre un mari, qui me coupera le visage (3), quand il aura reconnu que je l'aurai trompé ? Sois donc le mien, continua-t-elle en se jettant à mon col, puis-que je ne puis en avoir un autre.

(1) Traître à deux visages.

(2) Tu as percé mon corps comme un cure-oreille.

(3) Les Turcs, en se mariant, achètent chat en poche. Ils se rapportent de la beauté & de la virginité de la future à celles qui ont fait le mariage ; mais quand la mariée ne se trouve pas pucelle, ils sont en droit de la renvoyer à ses parens, après l'avoir défigurée. Cet affront est si sensible, qu'on voit souvent

Malgré mes résolutions, je me trouvais fort embarrassé. Zambak, qui vit ma consternation, s'abandonna aux regrets, & menaça de me déférer au Cadilesker. Je savois trop ce qu'une pareille menace produiroit, si elle avoit son effet, pour ne pas faire tous mes efforts pour la prévenir ; c'est pourquoi j'employai tout mon savoir à l'apaiser. Rien ne me réussit : enfin je fus contraint de lui promettre de l'épouser. Zambak me le fit jurer par le tombeau du Prophete, & je fis gaiement un ser-

des peres & meres étrangler leurs filles après les avoir reçues chez eux. Quand l'épousée est irréprochable, on a grand soin d'exposer à la fenêtre de la rue, le caleçon qui porte les marques de sa défunte virginité. Les Espagnols en usent de même. Ils exposent en public les draps du lit de la mariée, & les Duegnes crient à haute voix : *Virgen la tene-mos*. Nous l'avons vierge. En France on agit plus prudemment.

ment que j'étois bien résolu de violer. Cependant je mis une restriction à ma promesse ; & ce fut de n'embrasser la croyance que quand je serois parfaitement convaincu qu'elle valoit mieux que la mienne.

Cette précaution ne valoit pas le diable. On auroit eu bientôt résolu mes doutes par force ; & si les raisons des *Imans* (1) ne m'avoient pas convaincu,

(1) Prêtres Turcs, fort versés dans la science obscure de l'Alcoran, qu'ils interprètent à leur fantaisie, ou plutôt selon le besoin qu'ils en ont. Il n'est presque point de gens d'une ignorance plus crasse que les Religieux Turcs. Pour toute réponse à une objection qui les pousse à bout, ils disent : Il faut que cela soit ainsi, puisque le Prophète l'a décidé. Sur cette assurance, un Turc croit tout fermement. Il est heureux pour l'ignorance des *Imans*, que les Etrangers n'osent disputer avec eux sur leur religion, sans courir de grands risques. Sans cela, ils se trouveroient souvent à *quia*.

le Sous-Bachi avoit un argument sans réplique ; il falloit être circoncis ou brûlé vif.

Après cette indiscrette promesse, Zambak essuya ses larmes, & me dit amoureusement *Bangna yap* (1). Il ne fallut pas me le répéter ; je me plongeai dans une mer de délices, sans penser au naufrage que je risquois de faire. Tout cela se passa en présence de Tonton qui en avoit bien vu d'autres.

Je trouvois trop de charmes dans la possession de la fille de Sulmen, pour que le destin m'en laissât jouir longtemps ; mais si la fortune me fit un vilain tour dans cette occasion, je dois lui en savoir gré, puisqu'elle me tira du plus

(1) *Faites-moi ce qu'il vous plaira.* Ce sont les premières paroles qu'une nouvelle mariée dit à son époux, quand ses parens l'ont remise entre ses mains ; il ne pourroit lui toucher sans cette espece de permission.

dangereux péril dans lequel un esclave Chrétien puisse tomber.

La maladie de Sulmen, qui d'abord ne paroissoit rien, devint en peu de tems considérable : l'art des Médecins l'enleva aux vœux de sa famille. Après lui avoir rendu les devoirs funebres, Mustapha, qui se trouvoit en état d'agir, donna ses premiers soins à l'arrangement de ses affaires, & chercha à dissiper son chagrin dans les bras de Chécher Para.

Rien ne nous gênoit dans nos entrevues : nous nous retirâmes à la maison de Galata, autant pour passer les premiers jours du deuil, que pour être plus en liberté de nous consoler mutuellement. Là, nous faisons une bonne chère, que le vin rendoit plus piquante. Mustapha ignoroit le secret de mon intrigue avec sa sœur. Tonton m'avoit juré de ne lui en parler jamais sans mon aveu. J'avois déclaré à cette fille, que mon intention n'étoit pas d'épouser

Zambak aux conditions qu'elle m'avoit imposées, & je lui avois fait comprendre l'importance du secret. De son côté Zambak attendoit fort patiemment que le Prophete m'éclairât, & recevoit volontiers les à compte que je lui donnois sur notre futur mariage. Quelques coups de bâton avoient rabattu les fumées amoureuses de nos Rivaux, qui n'osoient plus se présenter crainte de pis. Ainsi nous ne songions qu'à nous réjouir à la campagne, où nous nous proposions de demeurer long-tems ; mais le destin en avoit autrement ordonné.

Mustapha fut obligé d'aller à Constantinople, à propos de je ne sais quoi. Il me recommanda la garde de l'honneur de nos Infantes, & partit. Il revint trois jours après, & me raconta avec agitation, que s'étant trouvé la veille dans une débauche dont étoit un ancien *Azamoglan* (1), on y avoit beaucoup parlé

(1) Jeunes gens pris à la guerre, achetés

de beautés ; que dans la chaleur du vin , il avoit vanté celle de Zambak , & que l'Azamoglan lui avoit fait une espece de crime de retenir un bien qui appartenoit de droit à Sa Hauteſſe , & lui avoit dit qu'il ne manqueroit pas d'en avertir le *Kizlan Agazi* (1) ; que le discours de l'enfant de tribut n'avoit pas fait dans le moment beaucoup d'impreſſion ſur lui ; mais que depuis y ayant réfléchi , il ap-

des Tartares , ou donnés en tribut dans la Morée , l'Albanie , &c. Les mieux faits ſervent au Serrail où ils ſont élevés , ou dans les Janiffaires.

(1) Chef des Eunuques noirs. Il a une autorité preſque ſans bornes dans le Serrail , où il peut aller à cheval. Ces Miniſtres des plaiſirs du Grand Seigneur ſont ordinairement auſſi avares que riches. Les femmes du Serrail les comblent de préſens , ſoit pour jouir de plus de liberté , ſoit pour l'emporter ſur leurs concurrentes , à quoi ils peuvent beaucoup contribuer en vantant leurs charmes au Sul-

préhendoit qu'on ne vînt de la part du Grand Seigneur lui enlever ſa ſœur.

C'étoit-là le ſeul moyen de me tirer d'affaires. Cependant j'en reſſentis un chagrin preſqu'égal à celui de mon Patron , qui ne pouvoit ſupporter l'idée de ſa ſœur au Serrail , confondue , peut-être , pour toute ſa vie dans le nombre des Odaliques.

Nous apprîmes cette triſte nouvelle à

tan. Ces Meſſieurs châtient les Sultanes de leurs fautes , comme on punit les enfans des leurs ; mais dans un lieu toujours très-obſcur. Ils uſent ſobrement de ce privilège , parce qu'il ſuffiroit qu'une femme de mauvaiſe humeur les accuſât d'avoir pris quelques libertés , pour qu'il leur en coûtât la tête , ſans qu'on voulut entendre ce qu'ils auroient à dire pour leur juſtification. Ce monſtre en chef a auſſi les clefs du tréſor du Serrail. Il faut que les Sultans aient beaucoup de confiance en eux , pour leur abandonner ſi abſolument ce qu'ils ont de plus cher , leurs femmes & leur argent,

Zambak , qui ne put dissimuler la joie qu'elle en ressentit. L'ambitieuse n'étoit pas satisfaite du cœur de son esclave , il lui falloit celui du Monarque Ottoman.

Mustapha en fut scandalisé. Je pris la liberté de remonter à sa sœur , que l'allégresse qu'elle faisoit voir augmentoit chez son frere le chagrin que lui causoit l'idée de leur séparation. Elle nous traita comme des Negres , & n'auroit pas fait voir plus de mépris pour nous , quand elle auroit déjà été Sultane *Hassaki* (1). Le fils de Sulmen avoit peine à modérer son indignation , & j'enrageois de grand cœur.

Plus l'orgueilleuse Zambak m'évitoit , plus je cherchois à la joindre seule. J'en trouvai enfin le moyen sur le midi du même jour , dans un endroit écarté du jardin où elle étoit profondément endormie. Je ne l'avois jamais vue si

(1) La Mere de l'Héritier de l'Empire.



DE MAHOMET. II

belle. La chaleur excessive qu'il faisoit alors permettoit de dormir au frais ; & Zambak , couchée sur un lit de gazon , n'étoit qu'à demi couverte de sa seule simare. Je la considérois en réfléchissant douloureusement sur la perte que j'allois faire de tant de beautés ; lorsqu'elle se réveilla , je voulus prendre avec elle mes privautés ordinaires : un esclave , dit-elle en me repoussant avec dédain , ne doit pas prétendre à des faveurs dont le Grand Seigneur sera dorénavant le seul possesseur. Du moins , lui répondis-je d'un air piqué , vous ne lui porterez que mes restes , & je doute qu'il en fasse grand cas.

Ce peu de mots déconcerta la prétendue Sultane , qui ne put retenir quelques larmes en me lançant des regards foudroyans. Nous gardâmes un assez long silence , pendant lequel je fis bien des réflexions.

Si l'Azamoglan , me disois-je , a parlé au Kizlar Agazi , & qu'en effet on pré-

sente Zambak à Sa Hauteſſe , & qu'Elle ſ'en accommode. Elle ne peut manquer de découvrir qu'on lui aura donné une Odalique de contre-bande. Peut- être voudra-t-elle connoître l'heureux mortel qui l'a précédée. Zambak pourra-t-elle ſe défendre de le déclarer : de quelque façon que la choſe tourne, jen ſerai mauvais marchand ; car ou je paierai cher la préférence, ou il faudra arborer le Turban. Ne vaut-il pas mieux ſe ſervir du ſecret dont Muſtapha ſ'eſt ſi bien trouvé, que de courir aucun riſque, en faiſant connoître au Sultan qu'un eſclave eſt ſon Rival. Allons, allons, continuai-je, il ne faut point balancer. Réparons la brèche que nous avons faite à l'honneur de Zambak ; & ne nous mettons pas dans le cas de nous marier ſans le conſentement de nos Parens.

Sans une plus longue délibération, je quittai la fille de Sulmen, & j'allai chercher Tonton, qui heureuſement ſe trouva ſeule. Le Patron renfermé dans

ſon appartement y déplorait l'ingratitude de ſa ſœur.

J'inſtruiſis ma Compatriote du beſoin que j'avois de ſon ſecours: elle n'avoit pas employé toute ſa pommade, qui ſe conſerve long-tems incorruptible ; je pris ce qui en reſtoit après qu'elle m'en eut enſeigné l'application.

Je rejoignis Zambak qui ſe deſeſpéroit. A peine m'apperçut-elle, qu'elle m'accabla d'un torrent d'injures, avec une volubilité de langue que je m'efforçois en vain d'arrêter ; elle fut enfin contrainte de reprendre haleine. Je faiſis ce moment pour lui faire comprendre que je ſavois les moyens de lui rendre les apparences de ſa première innocence. Elle parut douter quelque tems de l'infaillibilité d'un ſi rare ſecret. Si j'avois oſé lui citer l'exemple de Chécher Para, je l'aurois fait ; mais j'appréhendois de nuire à une fille dont les connoiſſances m'étoient d'une ſi grande utilité.

Ce ne fut pas sans peine que je persuadai Zambak de la bonté du remède que je lui vanterois. Elle voulut sur le champ en faire l'épreuve : j'y consentis à une condition. Je vous remettrai , lui dis-je , dans l'état où je vous ai trouvée ; mais puisque je dois vous perdre pour toujours , souffrez que je goûte encore avec vous des plaisirs qui vont faire le bonheur d'un autre.

La future Sultane s'emporta à cette proposition ; je crus qu'elle me dévisageroit. Comment , *Inrek Pelin* (1) , me dit-elle , qu'oses-tu me proposer ? *Ugnum den gheh sun meitun* (2) , plutôt que de consentir à cette infamie ! Soit , lui répondis-je avec le plus de froideur que je pus en affecter , je n'aurais alors plus rien à appréhender , & vous aurez tout à craindre : Sa Hauteffe , pour se

(1) Cœur d'absinthe.

(2) Que ton corps mort passe devant moi.

venger de la tromperie que vous lui aurez faite , vous fera jeter à la Mer.

A ces mots je m'éloignai de Zambak , dans l'espérance qu'elle me rappelleroit ; mais je fus trompé dans mon attente. Je fis quelques tours dans le jardin , sans qu'il parût qu'elle s'inquiétât beaucoup de ma retraite. J'en fus si piqué , que malgré la crainte des fuites , je me raffermis dans la résolution de la laisser aller au Serrail dans l'état où elle se trouvoit.

Je revins insensiblement dans l'endroit où j'avois laissé Zambak. Je la trouvai dans un profond évanouissement , mon cœur en fut emu ; je me hâtai de lui donner du secours , que son état actuel auroit exigé de l'ame la plus féroce. A force de lui frapper dans les mains , & de la tourmenter , elle ouvrit de grands yeux noirs , qui , se fixant sur les miens , sembloient demander que j'achevasse de la rappeler à la vie , en travaillant à la cure qu'elle attendoit de moi.

Entièrement revenue à elle, Zambak me fit doucement asseoir à ses côtés. Ce préambule me fit croire qu'elle s'étoit enfin déterminée à subir la condition que je lui avois proposée. La sœur de Mustapha se penchant sur moi, arrosoit mon visage de ses larmes. Souffrirez-vous, me disoit-elle tendrement, que je renonce aux espérances les plus flatteuses, ou que je sois livrée à une mort cruelle ? dois-je recevoir une si triste récompense de ma complaisance à vos desirs ? Vous avez différé jusqu'à présent notre mariage sous des prétextes si frivoles, que je comprends facilement que vous n'avez jamais eu d'autre but que de triompher de ma foiblesse. J'eus l'impudence d'assurer Zambak que je persistois dans le dessein de l'épouser. Puisqu'il est ainsi, reprit-elle vivement, allons devant le Cadi : viens confirmer tes promesses & ton serment en sa présence, ou ne t'oppose plus à ma grandeur.

Je crus devoir accepter l'alternative ;

&

& après quelques nouvelles tracasseries j'appliquai mon remède sur la partie affligée, sans exiger le prix du pansément. La malade me combla des plus tendres caresses, me nomma vingt fois le soleil de son ame ; & me promit solennellement de se souvenir de moi au milieu des grandeurs qui l'attendoient. Je quittai la future Odalique, après lui avoir donné la pommade & quelques petits documens qu'elle devoit mettre en pratique dans l'occasion.

Le lendemain à la pointe du jour on entendit frapper à la porte à coups redoublés. Je courus l'ouvrir à deux Eunuques noirs, autant *Ichoglans* (1) & quatre Janissaires. Un des Eunuques me demanda à parler à Mustapha. Je le

(1) Pages du Serrail. Ce sont aussi des enfans de tribut qui peuvent parvenir aux grandes charges de l'Empire, quand ils ont atteint l'âge de quarante ans,

conduisit avec son cortège jusqu'à la chambre de mon Patron, à qui il dit en peu de mots, que le Grand Seigneur ayant entendu parler de la beauté de Zambak, souhaitoit en faire l'ornement de son Serrail.

Mustapha assura respectueusement l'Eunuque, que l'Esclave de Sa Hauteffe n'avoit rien en sa possession dont elle ne pût disposer à son gré. En achevant ces mots il conduisit les *Africains* (1) jusqu'à l'appartement de Zambak, dans lequel ils entrèrent seuls. Les Ichoglans & les Janissaires féliciterent Mustapha de l'honneur que le Sultan alloit répandre

(1) Les Eunuques noirs sont les plus laids Africains qu'on peut trouver. Ils sont préparés dès l'enfance. Ces monstres sont extrêmement chers, ce qui fait que bien des gens s'en passent. Ce fut Amurath IV qui, le premier, s'avisa de faire entièrement mutiler les Eunuques noirs à cette occasion. Ce Prince revenant un jour de la promenade, vit dans

sur sa famille, & lui demanderent celui de sa protection. Les Eunuques reparurent une demie heure après, suivis de Zambak couverte d'un voile épais. Elle assura froidement son frere d'une amitié constante; & ne daigna pas se tourner du côté de son Médecin, qui la laissa partir avec une indifférence mêlée de l'inquiétude qu'il ne prît envie au Sultan de jeter le mouchoir à sa nouvelle Favorite aussi-tôt qu'il la verroit.

Les Ministres des plaisirs de Sa Hauteffe partis avec leur proie, Mustapha s'abandonna à toute sa douleur, & apostropha son Souverain sans ménager les

la campagne un mulet qui faillit une cavale. Cette vue le conduisit à une réflexion assez naturelle sur le compte de ses femmes. Arrivé à son Serrail, il n'eut rien de plus pressé que de faire instrumenter les Chirurgiens. La plus grande partie des misérables victimes de sa jalousie, qui étoit déjà avancée en âge, mourut après l'emputation.

termes ; il y joignit quelques petites imprécations contre Mahomet. J'aidai à mon Patron à exhaler sa douleur, je prodiguai de mon côté les épithetes, surtout au Prophete, dont je craignois bien moins la colere que celle du Sultan. Tonton se présenta à propos pour faire cesser le Duo d'injures. Je la laissai avec Mustapha, & j'allai promener mes rêveries dans le jardin.

Je faisois les réflexions qu'exigeoit de moi la situation de mes affaires, lorsque Chécher Para vint m'avertir que le Patron vouloit m'entretenir. Je demandai à cette fille si on pouvoit compter sur son secret ; elle m'assura qu'il étoit immanquable, & que les plus habiles connoisseurs y demeureroient à *quia*. Qu'en composant sa pommade, qu'elle avoit remarqué que Zambak avoit emporté au Serrail, elle l'avoit préparée de façon qu'elle pouvoit faire son effet en moins de vingt-quatre heures. Cette assurance me tranquillisa, d'autant plus

que je ne doutois pas que la fille de Sulmen ne pratiquât les innocentes leçons que je lui avois données avec le remède.

Parisien, me dit Mustapha, quand il m'aperçut, j'ai vu quelquefois l'ambitieuse Zambak recevoir avec joie tes empressemens ; vous en êtes-vous tenus ensemble aux simples témoignages de l'amitié, ou si vous avez poussé les choses plus loin ? Ne me déguise point la vérité. Si le Tiran s'apercevoit qu'on l'eût trompé, nous péririons tous. J'assurai mon Patron, qu'il ne s'étoit passé entre sa sœur & moi rien que de très-innocent. J'étois même prêt d'en prendre le Temple de la Mecque à témoin, quand Mustapha me dit en soupirant, mon ingrate sœur ne connoît pas le prix de ce qu'elle perd en nous quittant ; elle auroit vécu plus heureuse avec toi qu'avec un maître impérieux, qui la regardera peut-être comme la dernière de ses esclaves. Je ne me consolerois pas de mon indiscretion,

si elle avoit paru plus sensible à notre séparation. Chécher Para, continuait-il, s'adressant à Tonton, tu étois présente quand les Eunuques lui ont parlé; raconte-nous de quelle manière elle a reçu l'infâme honneur qu'on destine à sa beauté?

Seigneur, répondit le petit morceau de sucre, lorsque les Eunuques sont entrés dans l'appartement de Zambak, qui s'est d'abord doutée du sujet de leur visite, elle les a reçus avec la Majesté d'une Reine. A peine lui ont-ils eu signifié les ordres du Sultan, qu'elle a remercié le Prophète qui lui a fait trouver grace devant les yeux de son Souverain; & a dit aux Ministres de ses plaisirs secrets, qu'elle étoit prête à les suivre avec joie. Ils l'ont fait dépouiller; après l'avoir bien considérée & s'être recriés sur chacune de ses beautés, ils m'ont ordonné de la revêtir; puis après s'être prosternés à ses pieds, ils l'ont respectueusement couverte d'un

voile. Zambak, sans me dire un seul mot, les a suivis, emportant avec elle une petite cassette où sont renfermés quelques bijoux.

Pere des vrais Croyans, s'écria alors Mustapha, n'impute donc pas à l'indiscrétion de ma langue les malheurs où peut tomber Zambak! Patron, lui dis-je, consolez-vous: la fortune qui attend votre sœur au Serrail, ne peut manquer de répandre aussi sur vous ses bienfaits: vous allez être caressé, respecté de tout l'Empire: quel plaisir pour vous d'être l'oncle du *Chéradé* (1)!

Mon ami, répondit Mustapha, ces grandeurs ne me touchent point; content de la médiocrité de ma fortune, je n'ai d'autre ambition que d'en jouir paisiblement. Ce sentiment n'étoit pas d'un Turc (car les Turcs ne sont pas moins ambitieux qu'avares); aussi le Patron n'en avoit-il que l'extérieur.

(1) Héritier présomptif de l'Empire.

Nous fîmes un si bon usage de nos différentes façons de consoler, Tonton & moi, que le Patron étourdit sa douleur dans les bras de son esclave, & la noya dans les flots de vin, dont je le faisois boire copieusement. Je me servois de la même recette pour dissiper mes inquiétudes & me consoler de la perte de Zambak. Nous passions la nuit à table & nous dormions le jour.

Nous retournâmes cependant à la Ville Impériale, pour être plus à portée de savoir ce qui se passoit au Serrail; mais nous n'apprîmes rien qui nous intéressât. Environ un mois après notre retour, un Capigis vint prendre Mustapha pour le conduire au Serrail; le Sultan vouloit lui parler. Il y alla sans crainte, & ce ne fut pas sans émotion que je le vis partir. Tonton faisoit tous ses efforts pour remettre mes esprits dans la tranquillité dont ce message les avoit tirés; on se doute du sujet de mes frayeurs, dont Mustapha me guérit radicalement peu de momens après, Voici

Voici ce qu'il nous raconta de son entrevue avec son Souverain. Il avoit paru devant le Monarque Ottoman, désarmé & dans la posture ordinaire, c'est-à-dire le corps incliné, les mains croisées sur le ventre (1) & soutenu, ou pour mieux dire, gardé par deux Ichoglans.

Mon amour pour ma Favorite, lui dit Sa Hauteſſe d'un air gracieux, ne m'a pas permis de jeter les yeux sur ta sœur. J'aime Sultane *Lalé* (2) si tendrement, que je ne veux pas augmenter ses sujets de jalousie: je te rends

(1) Il n'y a que l'Aga des Janissaires qui ait le geste libre en parlant au Sultan. L'usage de tenir les bras à tous ceux qui approchent du Grand Seigneur fut introduit sous Bajazet II, qui fut blessé, sur le chemin d'Andrinople, par un Dervich, ou Religieux Turc, qui s'approcha de lui sous prétexte de demander l'aumône à ce Prince; mais en effet dans le dessein de le tuer.

(2) Eclatante comme une Tulipe.

Zambak ; cependant j'en ai disposé en faveur du *Kiaia* (1) du Capitan Bacha , qui , sur le récit qu'on lui a fait de sa beauté , désire l'épouser & te donner la fille. Prends ce *Katachérif* (2) , ajouta-t-il , & va trouver mon *Tefterdar* (3).

Un des Ichoglans prit l'Ordonnance des mains du Sultan & la remit à Muf-tapha qu'on fit sortir , après avoir remercié Sa Hauteffe en se prosternant à ses pieds. Le retour de Zambak me fit présumer que j'allois rentrer dans mes anciens droits ; & je conçus par la nouvelle de son futur mariage , que je la perdrois peut-être avant de la revoir.

Malgré l'indifférence que la sœur avoit fait paroître pour le frere , celui-ci se faisoit un vrai plaisir de l'embrasser. Dès le soir même il eut cette satisfaction.

(1) Lieutenant.

(2) Mandement Impérial.

(3) Grand Trésorier de l'Empire.

Le Grand Seigneur renvoya Zambak chez son frere , avec le même cortége qu'il l'en avoit fait sortir. Nous nous rangâmes autour de la Sultane manquée , qui , après les premières embrassades essuyées , prit la parole & nous dit , qu'en entrant au Serrail intérieur , on l'avoit d'abord conduite à la *Chuchukoda* (1) qui lui étoit destinée. Que là ,

(1) Chambre des nouvelles Odaliques. Ces Chambres sont fort grandes , & contiennent plusieurs lits où les Odaliques couchent séparément. Elles sont fort éclairées pendant la nuit ; & il y a des vieilles qui veillent continuellement à ce qu'il ne se passe rien d'indécent entre ces pauvres récluses. J'ai lu , dans je ne fais quelle Relation ; qu'autrefois on donnoit aux Odaliques leur portion de concombres (mets exquis chez les Turcs) crus & entiers , mais qu'à présent on les leur distribue coupés par rouelles , pour les empêcher d'en faire l'usage auquel on suppose qu'elles les employoient alors.

elle avoit reçu les visites & les complimens de ses Concurrentes, qui vouloient en même tems juger de sa beauté ; que la Favorite poussée du même esprit, lui avoit fait aussi l'honneur de la visiter & de la louer sur ses charmes ; mais, que l'ayant prise en particulier, elle l'avoit menacée de la faire étrangler, si elle avoit le bonheur de plaire au *Sultan* (1). Que la crainte de la mort lui avoit fait répondre à ce barbare compliment ; que n'ayant pas brigué l'honneur qu'on lui destinoit, elle s'en verroit privée sans peine ; & qu'elle avoit prié la Favorite de la faire sortir d'un lieu où elle avoit tant à craindre pour ses jours.

(1) En 1667, Zachi, Candiotte & Hassaki, fit étrangler une jeune Géorgienne d'une rare beauté, qui lui disputoit le cœur de Mahomet IV. Ce Prince, après de grands emportemens contre Zachi, laissa son crime impuni.

A ces mots, la jalouse Sultane, continua Zambak, m'a comblée de caresses, en m'assurant de son amitié & d'un établissement considérable. En effet, cette adroite femme a engagé le Sultan à reconnoître les services du Kiaia de la Mer, en lui donnant une épouse prise dans son *Serrail* (1). Enfin hier, Sultane Lalé a pris la peine de me venir annoncer ma sortie, pour épouser l'homme qu'elle m'a destiné. Elle m'a fait des présens considérables, & m'a assuré que Sa Hauteffe auroit soin de ma dot.

Voilà, dit Zambak en finissant, ce qui m'est arrivé de plus remarquable dans un lieu où je comptois faire la plus éclatante figure. C'est sans doute le Prophete, ajouta-t-elle en se jettant au col de Mustapha, qui me punit d'avoir

(1) C'est un des plus grands honneurs où un Turc puisse aspirer, la Mariée eût-elle servi aux plaisirs du Sultan.

souhaité de quitter un frere qui mérite si bien toute ma tendresse.

Mustapha est bien la meilleure pâte de Turc qui soit dans l'Empire ; aussi fut-il attendri du repentir de sa sœur, qu'il tint long-tems embrassée. Je ne fus pas tout-à-fait si dupe que mon Patron ; mais à la place où j'étois je devois passer sur bien des choses. Nous nous livrâmes entièrement au plaisir de nous voir réunis ; & nous passâmes une partie de la nuit tant à table qu'en joyeux propos.

Le lendemain j'annonçai à mon Patron la visite de son futur beau-frere. Curgi Nébi, Kiaia de la Mer, étoit un homme de soixante ans, encore vigoureux, mais de mauvaise mine, avec une physionomie de réprouvé, il avoit tous les vices des Turcs, sans posséder aucune des leurs bonnes qualités. Comme Mustapha n'étoit point homme de Cour, il ne connoissoit pas cet Officier, qui débuta avec lui par un magnifique étalage de sa puissance & de ses richesses. Il ajouta ce-

pendant d'un air qu'il s'efforçoit en vain de rendre galant, qu'il espéroit avoir lieu d'être plus satisfait du mérite de Zambak que de sa dot.

Imaginez-vous un Seigneur ruiné, qui cajole un Financier pour avoir sa fille & ses especes. Le Katachérif, qui faisoit partie de la dot de Zambak, étoit de vingt bourses (1), & l'Hassaki lui en avoit donné presque autant en pierreries.

Mustapha reçut le compliment de Curgi avec politesse, & si dans le fond du cœur, il fut fâché d'avoir un tel beau-frere, la politique lui fit faire extérieure-

(1) 30000 liv. Quand le Grand Seigneur marie une fille du Serrail à un particulier, ce Prince fournit une dot, dont l'Epoux ne peut disposer qu'en donnant caution, afin qu'elle retourne à la veuve, si elle le devient, ou au trésor Impérial, au cas qu'elle meure sans enfans mâles. Par cette Loi, le mari n'est, le plus souvent, que le dépositaire du bien de sa femme.

ment des avances d'amitié à un homme qu'il méprisoit déjà beaucoup sans le connoître.

Curgi parla ensuite de sa fille, & dit au Patron, qu'il se contenteroit de telle dot qu'il lui plairoit de lui assigner (1). Ils se séparèrent en se faisant réciproque-

(1) Lorsqu'un Riche se marie, il est obligé d'assurer à la future une dot, dont elle, ou ses parens ne manquent jamais de s'emparer dans le cas de répudiation, ou quand l'Epoux meurt sans enfans mâles auxquels elle retourne, (les filles n'héritent jamais) sans qu'on s'embarresse de ce que deviendra la mere. Les gens d'une médiocre condition se marient but à but; mais quand le mari répudie sa femme, il est obligé de lui fournir les besoins de la vie, tant qu'elle ne se remarie point avec un autre, ce qui arrive rarement, parce qu'elle jouit alors de toute liberté. Ainsi, le divorce n'a pas souvent lieu chez les petits; les seuls Grands jouissent d'un si beau privilège.

ment des complimens & des offres de services aussi peu sinceres d'une part que de l'autre.

A peine le Kiaia de la Mer fut-il sorti; que Zambak, qui, cachée, avoit entendu la conversation, vint se jeter aux genoux de son frere, en le suppliant de ne la point livrer à un homme si désagréable. Je la vis prête à se porter au plus grand désespoir, quand Mustapha lui eut dit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de détourner ce malheur, après les ordres qu'il avoit reçus de son Maître.

J'essayai de résoudre Zambak à subir de bonne grace la Loi du plus fort. Mes raisons ne pouvoient rien sur son esprit. Je passai la nuit avec elle: il fut des momens où je savois bon gré à la Sultane de sa jalousie, qui me convainquoit de l'excellence du secret de Chécher Para. Ce n'étoit pas sans raison qu'elle m'avoit assuré que les plus fins y étoient trompés. Cette fleur qu'un instant voit périr pour toujours, sembloit n'avoir repris nais-

fance que pour se faire cueillir plus difficilement la seconde fois que la première.

Après un de ces doux instans qui, nous ensevelissant dans un profond oubli de nous-mêmes, ne nous laissent que l'ardeur de satisfaire nos desirs, sans pouvoir les exprimer autrement que par les doux élans de nos ames, je promis à Zambak de la suivre chez l'époux qu'elle ne pouvoit refuser. Ce ne fut pas sans peine que Mustapha consentit au changement de mon esclavage. Il vouloit me donner un *Kébin* (1); mais la sœur s'y opposa, souhaitant, disoit-elle, me faire elle-même présent de ma liberté, quand j'aurois été encore quelque tems à son service : j'y donnai sottement les mains.

Mustapha, qui comprit l'intention de sa sœur & la mienne, nous remontra sagement à quoi nous nous exposions avec un homme du caractère de Curgi. Ce fut

(1) Lettres d'affranchissement.

en vain : il étoit dit que je serois misérable comme un chien, après avoir été le plus fortuné des esclaves.

Zambak avoit différé son mariage sous divers prétextes. Il fallut enfin paroître devant le Cadilescher, qui n'unit Curgi à ma Patrone, qu'après que celle-ci eut pris des précautions pour ne se pas faire défigurer.

Le nouvel époux avoit eu raison de vanter son opulence ; les richesses brilloient chez lui de toutes parts. Outre un grand nombre d'esclaves de l'un & de l'autre sexe, le bruit public étoit qu'il possédoit des trésors immenses, dont la source étoit piraterie qu'il exerçoit encore quelquefois.

Loin de l'attente de Zambak & de la mienne, je fus confondu avec les Captifs destinés à ramer dans ses Galeres. Mon air robuste m'avoit attiré cette distinction. Je languis quelque tems dans le Bagne du Curgi, avec une chaîne d'environ vingt livres à la jambe. Cette

charge me gênoit d'autant plus, que celles que j'avois portées jusques-là, n'avoient jamais excédé le poids de deux livres, encore n'en avois-je été décoré chez Mustapha que *ad honores*, c'est-à-dire, quand j'allois en ville.

Mal nourri, plus mal couché, mais régulièrement bien battu, j'avois tout le tems de me repentir de la sottise que j'avois faite en abandonnant Mustapha pour suivre sa sœur.

Après avoir été un mois dans ce lieu de plaisance, j'en fus tiré pour porter chez mon ancien Patron une partie du troufseau de la fille de Curgi qu'il avoit épousé. J'eus occasion de voir Tonton, qui ne me reconnut qu'à peine, tant j'étois déjà défiguré. Je racontai sommairement mes malheurs à cette fille; elle avoit toujours été trop compatissante aux peines de son prochain, pour ne pas donner des larmes au récit des miennes. Par son moyen je parlai à Mustapha dont elle possédoit toujours la tendresse.

Cet aimable Musulman m'embrassa, en joignant ses larmes à celles que je n'ai pu retenir à la vue d'un homme qui m'avoit fait un sort si différent de celui que je subissois alors. Mustapha me promit de faire tous ses efforts pour me revoir chez lui. En effet, il vint dès le lendemain me demander à Curgi qui le refusa brutalement, disant pour toute réponse, qu'il n'avoit pas encore assez d'esclaves pour remplir les Chiourmes de deux Galeres qu'il alloit mettre en Mer.

Le généreux Mustapha lui offrit en place deux esclaves vogueurs à son choix. Le maudit Sarrafin avoit mis dans sa tête de me faire ramer, il n'en voulut pas démordre; & de crainte qu'il ne me prît envie de me réfugier chez son gendre, il me confina dans un endroit écarté de son Palais, où je fus employé avec une douzaine d'autres malheureux, à nettoyer un égoût infect qui recevoit toutes les ordures de la maison.

Ce sont les Juifs qui sont ordinaire-

ment chargés de ce travail; mais Curgi, qui favoit faire argent de tout, les avoit exemptés de la corvée moyennant une somme, & en avoit chargé ceux de ses esclaves qui n'étoient pas en état de s'en racheter comme les Juifs.

Ce misérable Turc auroit donné des leçons d'avarice aux Harpagnons. Nous difions communément entre nous, pour exprimer son attention à ne rien perdre, qu'il bouchoit le trou de son soufflet, quand il n'en faisoit pas usage, afin que le vent ne se perdit pas inutilement.

Je ne manquai pas d'argent, j'en avois même offert pour ne point travailler à l'égoût; mais pour la première fois de sa vie, Curgi n'en voulut point prendre. J'ignorois la cause de ce refus; & ce ne fut que quelque tems après, que j'appris qu'il avoit conçu de violens soupçons de mon intelligence avec Zambak. C'étoit pour me punir d'un crime dont il n'étoit pas encore sûr que je fusse coupable, qu'il n'avoit pas voulu me vendre à Mus-

tapha, & qu'il m'employoit aux plus rudes travaux, en attendant qu'il trouvât jour à me faire brûler vif.

Mes épaules & la plante de mes pieds ont quelquefois pâti des sottises de mon cœur; & je n'ai jamais goûté tant de douceurs dans la possession de Zambak, que les coups que son mari m'a fait donner m'ont causé de douleur.

Un soir que, retournant du travail, j'étois prêt d'entrer au Bagne, une femme couverte de son *Feradgé* (1) me tirant à l'écart, se fit connoître, sans se dévoiler, pour Tonton. Elle me dit succinctement, en me mettant une bourse dans la main, de la donner au plus jeune des deux Gardiens du Bagne. Que c'étoit la récompense qu'on lui avoit promise, pour me faire parvenir jusqu'à Zambak;

(1) Le *Feradgé* est une espèce de manteau ordinairement de camelot, avec un capuchon. Il n'y a guere que les femmes du commun qui s'en servent pour aller par la ville.

ce qu'il pouvoit faire d'autant plus facilement, qu'il étoit Eunuque, attendant un emploi dans le Haram de Curgi Nébi: aussi-tôt elle disparut.

Je songeai une partie de la nuit à ce que je devois faire. Il me sembloit extrêmement périlleux de risquer une entrevue avec Zambak, toujours entourée d'Eunuques & d'Esclaves dévoués aux volontés de son mari. Je ne m'aperçois que trop de sa mauvaise humeur contre moi, sans lui donner encore de nouveaux sujets de l'augmenter. Cet homme impitoyable, qui me faisoit accabler de coups sans les mériter, pouvoit me condamner à de plus grands maux, en ayant une raison légitime. Mon mauvais destin l'emporta sur de si salutaires réflexions; & je résolus de me venger de Curgi, comme d'Ibrahim, quelques risques qu'il y eût à courir. Le lendemain je joignis mon homme, & je lui donnai en secret la bourse qui m'avoit été remise. Il la prit aussi mystérieusement que je la lui don-

nois,

nois, & me fit travailler à l'ordinaire jusques sur le midi, que, sous prétexte de m'envoyer chercher quelque chose à son usage, il me tira à l'écart, & me dit de me préparer la nuit suivante à le suivre.

On juge bien qu'avec le travail que je faisois, je ne devois pas être fort ragoutant; je me nettoyai le mieux qu'il me fut possible. Au milieu de la nuit on ouvrit la porte du Bagne, & je m'entendis appeler à haute voix. Je feignis de m'éveiller, en murmurant contre l'ennemi de mon repos, à qui je donnai la peine de m'appeler à différentes reprises. Voyant que je ne me pressois pas, il alla chercher de la lumière; & m'ayant distingué des autres, il me donna quelques coups de poing, pour dissiper entièrement le sommeil dont il paroissoit que j'avois tant de peine à me tirer.

Cette scène fut fort bien jouée. J'aurois seulement souhaité que l'Acteur qui me secundoit eût modéré son geste; mais il devenoit inséparable de l'action

pour mieux donner le change aux spectateurs.

Nous fortîmes du Bagne qui joignoit les jardins du Patron, & nous escaladâmes, non sans peine de ma part, à cause de ma chaîne; une assez haute muraille. Descendus dans le jardin, l'Eunuque me cacha sous un berceau, & alla à la découverte. Il revint peu après; & me prenant la main, je me laissai conduire en grand silence. Comme nous traversions un parterre, nous nous figurâmes quelqu'un qui venoit à notre rencontre. Mon Guide me quitta brusquement, & s'enfuit à toutes jambes; en voulant l'imiter, je tombai tout de mon long dans un bassin rempli d'eau. Quelque besoin que j'eusse de me dégrasser, je ne restai pas long-tems dans ce bain, dont cependant la fraîcheur m'occasionna presque aussitôt une toux si violente, que les efforts que je fis pour la retenir manquèrent de m'étouffer.

Il n'y avoit pas apparence de s'em-

barquer plus avant avec un pareil meuble; aussi je dis à mon Guide, qui étoit venu me rejoindre, que j'aimois mieux aller ailleurs touffer à mon aise, que de risquer de mourir en me contraignant, ou d'être découvert en laissant un libre cours à mon rhume. Il approuva ma pensée, & nous regagnâmes notre escalade.

L'Eunuque, qui avoit plus de soin de sa conservation que de la mienne, monta & descendit le premier fort heureusement, ce que je ne fis pas; puisqu'en descendant, ma chaîne s'étant accrochée à l'échelle dont nous nous servions, & voulant la détacher avec mes deux mains, une ne suffisant pas, je tombai à la renverse, & ma jambe droite qui se trouva prise, se cassa entre deux échelons, je demeurai suspendu la tête en bas.

Je poussé un cri terrible, & qui auroit dû nous faire découvrir. L'Eunuque qui, malgré sa timidité, ne manquera pas de présence d'esprit, tira son poignard, & me menaça de me le plonger

dans le cœur au moindre cri que je ferois encore. La crainte de la mort l'emporta sur la douleur & le besoin de tousser. Il me décrocha le mieux qu'il pût, me fit asseoir à terre. Après avoir caché l'échelle il me chargea sur son dos, & me porta à vingt pas de la porte du du Bagne: là, il me permit de crier & de tousser à mon aise.

Mes gémissemens attirerent bientôt du monde. On vint à moi avec de la lumiere, & l'Eunuque dit à ceux qui m'entouroient, qu'il ne comprenoit pas comment en marchant à côté de lui j'avois pu me casser la jambe; s'il ajouta quelques raisons pour colorer ma sortie du Bagne, je n'étois pas en état de les entendre. On me porta évanoui parmi mes compagnons, qui s'empresserent à me soulager avec une charité vraiment chrétienne que je ne méritois gueres, puisque la cause de mon malheur l'étoit si peu.

Un esclave de Hambourg, bon Chi-

urgien, me tira de mon évanouissement, & me fit oublier que j'étois enrhumé, par les cruelles douleurs qu'il me fit souffrir en racommodant ma jambe. Je fis savoir mon malheur à Mustapha, qui vint me consoler, & me donner l'argent nécessaire pour avoir les drogues qui pouvoient accélérer ma guérison. Il me tourna de tant de façons, qu'il découvrit une partie de la cause de mon accident, & je lui avouai le reste. Ce fut de lui que j'appris les sujets de soupçon que Curgi avoit de mon intelligence avec sa femme; ce qu'il savoit lui-même de Tonton, qui la voyant librement, avoit appris d'elle que son mari ne lui avoit pas caché que son dessein étoit de me faire périr de misère.

Cependant mon Patron qui fut informé de mon accident sans en apprendre la cause, ne parut pas s'en embarrasser beaucoup. Le Hambourgeois me pansoit régulièrement, & je le payois à chaque fois, afin de l'exciter à me tirer plus

promptement d'affaires. Mustapha m'apportoit quelquefois, mais en secret, des consolations & des douceurs; il me donnoit des nouvelles de Zambak, qu'il recevoit lui-même par le canal de Chécher Para.

L'Épouse de Curgi avoit été fort sensible à mon accident, & s'étoit résolue, malgré elle, à ne plus risquer d'entrevue. J'aurois voulu être aussi bien guéri de ma jambe, comme de l'envie de la revoir.

Le tems de se mettre en Mer étant venu, Curgi fit la revue de ses Chiourmes. Je passai devant lui, & comme je ne marchois encore qu'avec peine, je pris la liberté de lui remontrer que je serois un membre fort inutile sur les Galeres. Je n'ai pas besoin de tes jambes, me répondit-il d'un air farouche, il me suffit que tu aies deux bras; en même tems il m'appliqua dessus cinq ou six coups de nerfs de bœuf, comme s'il eût voulu essayer s'ils étoient propres à la fatigue.

Mustapha qui, sous un nom emprunté, avoit voulu traiter de ma rançon, & n'avoit pas réussi, vint me voir quelques jours avant l'embarquement, & me fit présent de vingt séquins.

Nous appareillâmes pour *croiser* (1) sur la Méditerranée. Le rude métier que celui de Forçat! Le Ciel en préserve tout honnête homme qui a eu récemment la jambe cassée! Je ne pouvois avec cette incommodité ramerd'aussi bonne grace qu'un autre; aussi les coups de gourdin me manquoient d'autant moins, que j'étois mieux recommandé.

Un jour que nous allions à la voile, je dormois sur notre banc, quand un chien qui appartenoit à Curgi, vint flairer les linges qui enveloppoient ma jambe malade. Soit qu'il fût affamé, ou qu'il trouvât quelque ragoût aux onguens dont ils étoient imbibés, il me

(1) Aller & revenir à certaines hauteurs, en attendant les Navires qu'on veut attaquer.

mordit si fort , que , m'éveillant en sursaut , je laissai tomber sur son corps ma bonne jambe garnie de sa chaîne. Le Chien se sauva , en criant , sur le courfier où étoit son Maître , qui demanda ce qu'on avoit fait à cet animal. Un Renégat Génois qui , malheureusement pour moi , avoit vu l'action du Chien , raconta le fait à mon désavantage. Aussi-tôt Curgi commande qu'on apporte la Falaque , & me fait donner deux cents coups sous la plante des pieds , avec promesse d'autant d'autres , quand je serois guéri de ceux-là.

Jamais on n'a souffert un plus rude supplice. La douleur excessive que je ressentois m'avoit ôté toute sensibilité. J'ai reçu nombre de coups de bâton & de nerf de bœuf en différentes occasions ; ce n'étoit que des chatouillemens en comparaison de ceux-ci.

A peine cette exécution étoit-elle finie , qu'on découvrit deux Galeres qui arrivoient sur nous , faisant force de voiles

voiles & de rames. Chacun se prépara au combat , & je fus jetté dessous notre banc comme une bête morte. Quand les Galeres furent à vue , elles se reconnurent pour ennemies. Mes Camarades renfermerent en eux-mêmes la joie qu'ils ressentirent en découvrant le pavillon de Malthe ; moi-même qui n'attendois que la mort , je me livrai à l'espérance de sortir d'esclavage d'une façon ou de l'autre.

Il ne peut y avoir que des Chavaliers de Malthe capables de faire un abordage , avec une intrépidité semblable à celle dont ceux-ci en vinrent aux mains avec les Turcs. Nous fûmes dans un instant tout couverts de feu & de fumée. Curgi Nébi avoit une valeur féroce , qui , méprisant les plus grands périls , lui faisoit donner ses ordres avec un sang froid admirable.

Ceux des Rameurs qui étoient accoutumés aux combats de Mer , avoient l'espérance peinte sur le visage. Quant à

moi, qui ne m'étois jamais trouvé à pareille fête, l'horrible fracas que j'entendois, joint à la douleur de la bastonnade, ne me laissoit que la liberté d'invoquer intérieurement tous les Saints du Calendrier. Je n'ai jamais été si dévot que dans cette occasion.

Il y avoit à peu près une heure que le combat se soutenoit également, quand un boulet de canon emporta Curgi Nébi. Les Forçats en poussèrent un cri d'allégresse. Le Chien est mort, dirent pour toute Oraison funebre ceux qui virent ce favorable coup. Malgré les sentimens de piété dont j'étois pénétré dans ce moment, je ne pus modérer ma joie, en apprenant l'effet de ce béni coup de canon.

Aussi-tôt qu'on s'apperçut de la mort du Kiaia, la peur s'empara des esprits; il ne fut plus question que de songer à fuir: l'envie d'être pris par les Maltois ne nous fit pas obéir exactement, & quittant les rames nous donnâmes le tems à

la Galere de la Religion de venir à l'abordage.

C'est parler improprement que de dire nous; mais quoique je fusse un membre inutile du corps des Vogueurs, je crois pouvoir me servir de cette expression; puisque si je n'avois ni bras ni jambes dont je puisse faire usage, je seroie du moins mes Camarades par des vœux ardens pour la commune liberté.

La Maltoise, qui avoit eu affaire à l'autre Galere de Curgi, en avoit été maltraitée; & celle-ci, qui vit la nôtre prendre la fuite, la prit aussi de son côté, pendant que son adversaire se remettoit de son désordre. Les coups de sabre dont les Turcs massacrèrent quelques-uns de nous, ne purent obliger les autres à reprendre les rames; de sorte que notre Galere, qui n'alloit qu'à la voile, fut bientôt jointe par celle de Malthe. Quelques Chevaliers avoient déjà sauté à bord l'épée à la main, quand l'autre Ga-

lere de la Religion mit Pavillon en berne, & tira un coup de *canon* (1).

Ce fut avec la dernière douleur que nous nous vîmes abandonnés de nos libérateurs, qui préférèrent, à une victoire certaine, le charitable soin de secourir leurs gens qui couloient bas.

Alors force fut de reprendre les rames & le chemin de Constantinople. Les Galeres entrèrent dans le Canal en voguant lentement. La nôtre avoit arboré Pavillon noir, & les Turcs qui étoient sur le port, nous virent arriver avec beaucoup moins de tristesse que nous n'en ressentions nous-mêmes.

Le Grand Seigneur, le Prince du monde le plus habile à succéder, s'empare toujours du bien des Grands de sa Porte, soit qu'ils meurent par ses ordres, soit à son service ou autrement. Il

(1) Signal pour demander un pressant secours.

assure seulement une médiocre subsistance aux veuves, & prend les enfans dans son Serrail, où ils sont élevés, les filles parmi les Odaliques, si elles en valent la peine, & les garçons avec les Azamoglans. C'est à eux de s'y gouverner de façon qu'ils puissent parvenir à quelque emploi, par leur patience & leurs services. Il faut, dans ce pays, être soi-même l'artisan de sa fortune.

Cette politique qui, en les ruinant, les tient toujours dans la dépendance, les empêche de devenir trop puissans, & d'entreprendre quelque chose contre le service de Sa Hauteffe.

Comme les Esclaves font partie des biens, nous fumes dévolus de plein droit au Grand Seigneur qui, pour punir notre désobéissance dans une occasion si importante, nous condamna à être tous jettés à la Mer (1). Cependant il se ra-

(1) Autrefois quand on jetoit quelqu'un à la mer, on l'enfermoit dans un sac de peau

doucit & se contenta de nous faire décimer.

J'échapai à ce nouveau genre de mort, après avoir passé la nuit dans une cruelle attente de ma destinée. Les malheureux sur qui le sort tomba furent noyés, & les autres renfermés étroitement. Par bonheur que mon Chirurgien n'avoit pas été compris dans le nombre des décimés; & que nous demeurâmes ensemble quelques jours, qu'il employa à panser mes blessures, tant vieilles que nouvelles.

bien exactement fermé; & par un raffinement de cruauté, on lui donnoit pour compagnie un chat, un chien & des vivres, c'est-à-dire, du pain & de l'eau pour trois jours. A présent on n'y fait plus tant de façons. Avant de lancer le criminel à la mer, on se contente de lui lier les mains & les pieds, & de lui attacher une pierre au col. Ce supplice est ordinairement celui des femmes surprises en galanterie sérieuse.

Je restai le dernier à vendre des Esclaves de Curgi; il est facile de croire que je n'étois pas de défaite. J'avois fait savoir ma situation à Mustapha, qui étoit malade à Galata. Ne pouvant venir à Constantinople, il avoit prié un ami d'acheter celui des Esclaves de Curgi qui se nommoit Parisien l'Ecolier. Cet homme, qui vint pour me marchander, crut, en me voyant, que Mustapha s'étoit moqué de lui, il sortit sans daigner s'informer du prix qu'on me vouloit vendre, & fit savoir à son ami qu'il ne pouvoit faire une plus mauvaise acquisition, que celle dont il l'avoit chargé. Le fils de Sulmen lui fit dire, par un exprès, qu'il m'achetât sans retardement & à quelque prix que ce fût.

Pendant ces allées & venues, un Schérif (1) fit marché de ma personne à

(1) Descendant de Mahomet. Ils ont seuls le privilège de porter des Turbans verts, qu'ils font faire extrêmement gros.

douze Séquins , & me fit porter chez lui : je n'étois pas en état de m'y transporter moi-même.

Le parent de Mahomet me traita fort doucement. Il eut soin de me faire passer si bien & si régulièrement , qu'au bout d'un mois j'étois en état d'agir à l'ordinaire. Je ne savois à quoi attribuer les bontés de cet homme , n'ayant encore rien fait qui méritât tant d'attention. Mustapha qui , après sa guérison , étoit revenu à Constantinople , & me voyoit facilement chez Omar Fétatz mon Patron , ne pouvoit , non plus que moi , concevoir les motifs qui faisoient agir ce Turc si différemment des autres.

Le fils de Sulmen m'avoit appris le retour de sa sœur chez lui après la mort de son Epoux , & me faisoit confidence des sujets de chagrin que lui donnoit la fille de Curgi Nébi qui , du côté du caractère , étoit bien la fille de son pere. Il avoit beaucoup à souffrir de ses hauteurs & de ses caprices , qui l'avoient

contraint de confiner sa sœur & Tonton à Galata , où toute sa consolation étoit d'aller les voir.

Mustapha avoit proposé à Fétatz de lui rendre le double de ce qu'il m'avoit acheté ; mais celui-ci qui n'y voulut point entendre , lui confia les raisons de son refus , qui ne venoit que d'un excès de zele pour la Propagation de la Loi du Prophete. Il avoit , lui dit-il , trouvé en moi un esprit docile , qui lui faisoit espérer de m'amener par ses bons traitemens & ses exhortations au point de me faire embrasser le Mahométisme.

Mustapha auroit été un impie , s'il avoit entrepris de s'opposer à ma conversion. Aussi loua-t-il beaucoup & sincèrement le zele qui animoit Omar , dont la maxime étoit plus sûre en fait de Prosélytes , que les coups de bâton qu'employoient les autres Convertisseurs. Le frere de Zambak m'apprit avec joie les bonnes intentions de Fétatz , & me convia de ne point résister à la voix du Pro-

phete, qui ne dédaignoit pas de m'appeller à lui par le ministère de son Cousin.

Il n'y avoit donc plus à douter que ce motif de Religion ne fût celui des bontés d'Omar, qui, peu après, me le confirma par un discours qu'il avoit eu le tems de préparer depuis que j'étois chez lui. Son commencement roula sur l'excellence de la Mission du Prophete; ensuite Fétatz s'étendit sur les mystérieuses obscurités du Livre expressément envoyé du Ciel à *Mahomet* (1).

(1) Hali, Gendre & Compagnon de Mahomet, dit que l'Alcoran lui étoit destiné, mais que l'Ange Gabriel, par un *quiproquo*, l'avoit donné à son beau-pere. L'Ange Gabriel, à ce qu'assure Mahomet, lui apporta pendant vingt-trois ans l'Alcoran partie à partie. Il faut être bien imbécille pour croire qu'une intelligence céleste ait pu faire un si long *quiproquo*.

Si je n'avois pas été prévenu qu'il ne faut pas badiner avec les Turcs sur le chapitre de leur Religion, je n'aurois pu m'empêcher de rire de l'air de gravité dont Omar me détailloit les rêveries de son parent.

En effet, qui pourroit garder son sérieux, en entendant dire avec emphase, que Mahomet parcourut sept Paradis avec une si prodigieuse rapidité, qu'après les avoir cependant exactement examinés, il retourna assez promptement dans sa chambre, pour empêcher qu'un pot plein d'eau, que l'Ange Gabriel avoit choqué de son aile en l'enlevant, ne fût entièrement renversé.

Que de ces sept Paradis le premier est d'argent fin, le second d'or pur, le troisieme de pierres précieuses, le quatrieme d'émeraudes, le cinquieme de cristal, le sixieme couleur de feu, & enfin le septieme un jardin délicieux où coulent des ruisseaux de miel, de vin & de lait: le tout orné d'un nombre innombrable de

belles choses, sur-tout de filles extrêmement complaisantes, & si brillantes, que si l'une d'entr'elles mettoit pendant la nuit la tête à la fenêtre, elle éclaireroit mieux le monde que ne fait le Soleil en son midi.

Que devant le Trône du Tout-puissant il y a quatorze cierges allumés, qui sont aussi grands que le seroit le chemin que feroit un homme qui marcheroit continuellement pendant cinquante *ans* (1). Il n'y a qu'une imagination travaillée par les accès d'un mal violent, qui soit capable d'enfanter de pareilles *absurdités* (2).

(1) L'Imposteur a oublié de dire, si c'étoit à pied ou à cheval.

(2) Mahomet tomboit du mal-caduc, & il feignoit que les accès de cette maladie étoient autant d'extases, pendant lesquelles l'Ange Gabriel lui répondoit les plus intimes secrets de la Divinité.

Telles étoient les sources où Fératz puisoit les argumens dont il espéroit me convaincre. Je ne prétends pas me faire honneur de la résistance que j'ai toujours apportée à embrasser une Religion si remplie de puérités, pour ne pas dire autrement : le peu de connoissance que j'avois alors de la mienne & un bon sens naturel suffisoient pour me convaincre que les principes qu'on m'avoit inculqués dès l'enfance, n'étoient pas faits pour entrer en comparaison avec des choses si ridiculement impertinentes, & si peu fondées (1).

(1) Mahomet se contredit souvent. Dans un endroit, il assure que l'Ange Gabriel lui apporta l'Alcoran Chapitre à Chapitre. Ailleurs, il dit, que la Doctrine que ce Livre renferme lui étoit révélée pendant ses extases, qui n'étoient autre chose que les accès du mal-caduc dont il étoit travaillé. Un pigeon qu'il avoit dressé à ce badinage, voloit sur

Les libertins s'égaieront sans doute à mes dépens, en m'entendant tenir un langage diamétralement opposé à la conduite que je tenois. Mais peu m'importe, les bonnes choses sont toujours bonnes; & pour leur faire voir que mes habitudes avec les Turcs étoient moins une suite de la dépravation de mon cœur que de mon extrême jeunesse, & du concours des circonstances dans lesquelles je me trouvois engagé, ils essuieront encore ce petit trait de morale, qui ne m'a jamais sorti de l'esprit.

son épaule, & béquetoit son oreille. Delà, l'Imposteur faisoit croire aux simples, que c'étoit l'Ange Gabriel qui lui parloit sous cette figure. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fourbe composa son Alcoran aidé de Batiras, Hérétique Jacobite, de Sergius, Moine Nestorien, & de quelques Juifs, dont il a retenu plusieurs pratiques, comme la Circoncision, l'abstinence de la viande de Porc, &c.

C'est qu'il seroit à souhaiter que les Chrétiens fussent aussi religieux observateurs des préceptes d'une Religion toute sainte, que les Turcs le sont de ceux d'une croyance aussi ridicule que fausse. Il est vrai qu'ils ont leurs impies comme nous avons les nôtres; mais avec cette différence, que les nôtres sont trophée de leur libertinage, & que les Turcs les plus dépravés cachent soigneusement leurs excès.

Il y avoit assez de tems que je vivois avec les Musulmans, pour savoir une partie de leurs coutumes en fait de Religion au sujet de leurs Esclaves. Je n'ignorois pas que de la dernière minutie, ils tirent de sérieuses conséquences pour faire renier un Chrétien. Toucher à un Alcoran, par exemple, entrer dans une Mosquée, mettre un Turban (1), sont

(1) Il est permis à un Franc en liberté de s'habiller à la Turquie, à l'exception du Tur-

choses suffisantes pour brûler un homme ou le circoncir.

Toutes les Puissances de la terre ne pourroient tirer du feu un Chrétien qui refuseroit de se faire Mahométan, après avoir publiquement prononcé ces mots *La Illahé, Illa Alla, Muhammed Re-soul Alla* (1).

ban. Le fouler aux pieds est un crime, que l'on ne peut expier que par le feu ou l'apostasie.

(1) Il n'y a point d'autre Dieu, que Dieu, Mahomet est envoyé de Dieu. En prononçant ces mots, & levant un doigt en l'air, on est en état d'être circoncis, sans plus ample instruction. Un dévot Musulman doit savoir, que l'Alcoran est composé de 60 Chapitres, de 6236 Versets, de 77639 mots, & enfin de 323015 lettres. Il s'en trouve qui poussent la dévotion jusqu'à savoir subdiviser les versets, les mots & les lettres de chaque Chapitre en particulier; & d'en faire ensuite la récapitulation générale.

Plus

Plus Omar redoubloit ses leçons, plus je me tenois en garde contre lui, persuadé qu'à cause de son affinité avec Mahomet, il ne m'auroit fait nulle grace. Je ne contes-tois jamais avec lui: ma réponse ordinaire étoit que je ne voulois pas changer de Religion. Il ne s'en rebutoit point, & continuoit toujours ses bonnes manières à mon égard; il me laissoit même la liberté d'aller chez Muf-tapha quand je n'avois rien à faire pour son service.

Omar Fértatz étoit un homme de plus de soixante ans. Quatre femmes qu'il avoit eu, suivant la permission qu'en donne la Loi, ne lui avoient point laissé d'enfans. Il n'exerçoit aucun emploi, & ne s'occupoit que de la conversion de ses Esclaves & de l'éducation d'une Nièce, destinée à épouser un Schérif comme lui; ceux de cette famille ne contractent point d'alliance avec les étrangers. Son domestique étoit composé d'un Espa-

Tome II,

F

gnol qui avoit apostasié, d'un Anglois qui branloit dans le manche, d'un Malthois & de moi.

Il y avoit long-tems que ce bon homme avoit renoncé aux femmes par un principe de sa Religion qu'il suivoit à la lettre ; il n'étoit plus en état de remplir ce beau précepte de l'Alcoran: *Voyez vos femmes & vos Concubines, parce que vous leur êtes nécessaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous sont nécessaires comme vos vêtemens.* Si le Grand Seigneur observoit ce précepte à la rigueur, il seroit accablé sous tant de vêtemens.

Omar, comme j'ai déjà dit, me donnoit la liberté d'aller chez mon ancien Patron, & j'en profitois le plus souvent qu'il m'étoit possible. Je vivois avec cet aimable Turc, comme s'il n'eût point été mon Maître & moi son esclave. Je me dédommageois avec lui de l'abstinence du vin où j'étois réduit chez le Schérif, qui auroit cru s'attirer la juste

indignation de l'Envoyé de Dieu (1), s'il avoit souffert qu'on eût fait usage de la liqueur prohibée, sur-tout dans la maison d'un homme qui, par un excès de dévotion, avoit fait trois fois le voyage de la Mecque & celui de Médine (2).

Mustapha m'avoit présenté à la femme, moins comme son ancien esclave que comme un ami ; & cette dédaigneuse personne m'avoit regardé du haut de sa

(1) C'est le titre le plus magnifique que les Turcs puissent donner à leur faux Prophete.

(2) Dans l'Arabie heureuse. C'est le lieu de la sépulture de Mahomet, à quatre-vingt lieues de la Mecque. Les Turcs sont obligés d'en faire le voyage, au moins une fois en leur vie, ou d'y envoyer quelqu'un pour eux. Ces imbécilles sanctifient jusqu'au chameau qui y porte le présent que chaque Sultan y envoie à son avènement à l'Empire. Il est défendu aux Chrétiens d'en approcher de quinze lieues à la ronde, sous peine de mort.

personne, & d'un air si fier, que si elle n'eût pas appartenu à un homme pour qui je devois avoir tant d'égards, & que j'en eusse eu le tems, j'aurois pour me venger d'elle, employé les talens séducteurs que la nature m'a départi, pour me donner le cruel plaisir de la voir languir pour mes attraits; mais j'avois trop d'obligation à son époux pour lui jouer un si vilain tour. C'étoit bien assez d'avoir abusé de sa sœur sans séduire encore sa

Au-dessus du tombeau du Prophete, qui est à terre, il y a, dit-on, une pierre d'aiman longue & large de deux pieds, & épaisse de trois doigts, à laquelle est suspendu un croissant d'or enrichi de pierreries, par le moyen d'un clou de fer qui est au milieu: les simples croient bonnement, que c'est un miracle perpétuel, que Dieu fait en faveur de son Envoyé, & pour honorer sa mémoire. Les Dervichs, & quelques autres, savent bien à quoi s'en tenir, & d'où dépend le merveilleux.

femme: d'ailleurs l'objet n'avoit rien de piquant, & je ne voudrois pas jurer que ce ne fût là le vrai motif de ma retenue.

Ma plus sérieuse occupation chez Fétatz, étoit d'apprendre de lui l'Arabe (1). Je parlois bon Turc, de sorte qu'avec ce secours & les attentions de mon Maître, je fis en peu de tems d'assez grands progrès dans cette langue.

Je n'avois encore pu voir *Nédoua*, la nièce de mon Patron. Cet homme étoit très-exact sur les bienséances. Il auroit cru sa pupille déshonorée, si un Chrétien, quoiqu'Esclave, avoit vu à visage découvert la Descendante de Mahomet. L'Espagnole avec laquelle j'avois

(1) L'Arabe est aux Turcs, ce qu'est le Latin aux autres Nations de l'Europe. Les plus savans d'entre les Juifs, conviennent que la Langue Arabe est proprement l'Hébraïque dans son ancienne pureté.

fait connoissance , & qui lui servoit de Gouvernante , m'avoit parlé avec éloges de la beauté de son élève , & je brûlois d'impatience de vérifier par moi-même si elle étoit aussi charmante qu'on disoit , & que son nom le supposoit (1).

Pour en venir à mon honneur , j'essayai de m'insinuer dans les bonnes grâces de l'Espagnolé , à qui le changement de Religion donnoit chez Omar un pouvoir peu limité. J'y réussis sans beaucoup de peine , quoique j'eusse un Rival à supplanter ; c'étoit l'Anglois qui , malgré l'antipathie des deux Nations , brûloit pour la tendre Mariquilla. Elle lui avoit fait espérer de l'épouser quand il l'auroit imitée en changeant de Religion.

Le changement que l'Anglois remarqua dans les manières de son Amante , le

(1) *Nédoua* signifie agréable & fraîche comme la rosée.

conserva à Calvin. Omar surpris de la légèreté de l'Anglois , qui avoit donné des marques d'une grande disposition au Mahométisme , en demanda la raison à Mariquilla , qui ne feignit point de la lui dire ; & cette nouvelle , loin de l'affliger , le réjouit beaucoup.

Les Turcs font bien plus de cas d'un Catholique Romain qui embrasse leur Secte , que d'un Calviniste , dont la Religion diffère moins de celle de Mahomet.

Fétatz recommanda à la Renégate de me donner beau jeu , pour me faire tomber d'un précipice dans l'autre : le beau moyen de conversion ! Mariquilla étoit raisonnablement sèche & encore plus bazanée : elle se donnoit pour une pucelle de trente-cinq ans au plus ; mais sans la chicanner sur ce premier article , il étoit aisé de voir qu'elle supprimoit du second les années qu'elle avoit été en nourrice & à l'Ecole.

Ce friand morceau se ruinoit pour

moi en avances très-intelligibles , dans lesquelles je feignois de ne rien comprendre ; & cela pour deux raisons : la première étoit sa laideur , & la seconde le risque que je courois avec elle en tant qu'incorporée au Mahométiſme. Si j'avois refusé de prendre le Turban pour épouſer la belle Zambak , on doit juger de ma répugnance à ſouffrir une opération douloureuse pour les beaux petits yeux de Mariquilla.

Je lui faiſois cependant exactement ma cour. Elle m'avoit choiſi pour ſervir à la chambre de Nédoua , mais je n'en étois pas plus avancé. Un maudit voile étoit un obſtacle perpétuel à ma curioſité , d'autant plus que je ne paroiſſois jamais devant elle , ſans avoir pour témoin Omar ou la Gouvernante éternelle. J'avois tenté divers moyens ſans qu'aucun m'eût réuſſi , quand je m'avisai de mettre en jeu le principe de mes plaiſirs & de mes peines , c'eſt-à-dire , de jouer du flageolet.

Cet

Cet instrument , que j'ai toujours ſoi-gneuſement conſervé , & qui me ſuivoit par-tout , m'étoit en ces tems d'un auſſi grand ſecours , que la caſſette de pierres l'avoit été à la Fiancée du Roi de Garbe.

Il me parut que , contre l'ordinaire , on ne faiſoit pas grande attention à ma mélodie. J'avois d'autant plus lieu d'en être ſurpris qu'elle m'en avoit toujours attiré beaucoup , quoique ſouvent à mon dam. J'avois déjà joué pendant quelques jours juſqu'à m'épouſmoner , ſans que perſonne me fit l'honneur de le remarquer : j'en étois ſérieuſement fâché , & je ne ſavois plus , comme on dit , de quel côté me retourner , lorsqu'un jour que j'étois ſeul au jardin , pendant le tems de la troiſième *Priere* (1) , je vis de loin une per-

(1) La première Priere ſe fait avant le lever du Soleil , la ſeconde à midi , la troiſième entre midi & le coucher du Soleil , la qua-

bonne voilée qui, de la terrasse du jardin de notre maison (1) me faisoit signe avec un mouchoir d'approcher d'elle. J'y volai, ne doutant point, que ce ne fût Nédoua, le Patron & l'Espagnole étoient à la Mosquée.

En effet, c'étoit elle-même qui me dit, quand je fus à portée d'en être entendu,

trien après qu'il est couché, & la cinquième à une heure & demie de nuit. A ces heures, les Muezzins montent dans les minarets des Mosquées, d'où, tournés du côté de la Mecque, ils hurlent, plutôt qu'ils ne crient, pour avertir chacun de la faire. Les cloches ne sont pas en usage dans toute la Turquie. Comme les minarets des Mosquées sont très-élevés, on choisit ordinairement des aveugles pour Muezzins, afin qu'ils ne puissent rien découvrir dans les maisons voisines.

(1) Il n'y a presque pas de maison à Constantinople qui n'ait sa terrasse sur le jardin (chaque particulier ayant le sien) outre celle qui sert de couverture au logement,

qu'elle me prioit de lui apprendre, si c'étoit moi qui depuis quelques jours prenois la peine de l'étourdir régulièrement avec un maudit instrument, dont elle ne pouvoit entendre les sons aigus sans frémir? J'aurois pu dire en ce moment, à l'imitation de Sosie: *Cette fille assurément n'aime pas la musique!* Quoique surpris d'un effet contraire à celui que j'attendois, je lui avouai que c'étoit moi-même; mais en même tems je l'assurai que, puisque mon harmonie avoit l'honneur de lui déplaire, je m'abstiendrois dorénavant de lui en écorcher les oreilles; & pour lui prouver mon ardeur à la satisfaire, je voulus en sa présence faire un sacrifice de la machine harmonieuse.

Non, non Chrétien, s'écria-t-elle en voyant mon dessein, je ne veux pas te priver de ce qui fait ton amusement: il suffit que je n'entende point jouer d'un instrument si aigre; montre-le moi, ajouta-t-elle en se baissant & me ten-

dant la main. Nous étions à une trop haute distance l'un de l'autre pour que cela pût se faire commodément ; mais il y avoit à côté de la terrasse une petite loge qui servoit à ferrer les outils du jardinage. Je montai d'abord sur la porte , puis sur le toit , de-là , en m'élançant , j'atteignis le balcon de la terrasse , & me voilà dessus , le tout en un clin-d'œil.

Nédoua surprise de me voir si près d'elle , fit un mouvement pour se retirer. Je l'arrêtai par ses habits , & mettant un genou en terre , je lui présentai respectueusement le flageolet qu'elle prit en hésitant. Après l'avoir quelque tems tenu sous son voile , elle me le rendit. Je saisis ce moment pour lui baiser la main ; elle ne fit qu'un médiocre effort pour la détacher de ma bouche que je coloie dessus. L'autre main vint au secours de celle que je tenois , je la pris aussi , & baissant avec ardeur tantôt l'une tantôt l'autre , j'entendis Nédoua pousser un demi soupir.

Je quittai ses genoux , & la prenant

dans mes bras , elle se laissa porter sans résistance jusques dans sa chambre. Je la priois avec instance de me permettre de la voir , lorsque j'entendis ouvrir la première porte de son appartement , qui étoit toujours soigneusement fermée quand elle y étoit seule. Je décampai au plus vite par le même chemin que j'étois venu.

Je m'enfonçai dans le jardin pour me remettre à l'aise de l'émotion qui m'agitoit. Je me plaisois à réfléchir sur une aventure dont le commencement me faisoit espérer une joyeuse conclusion. La beauté des mains que j'avois baisées , étoit si parfaite , que c'étoit un admirable préjugé pour les appas cachés de la Cousine du Prophete , & le peu de résistance que Nédoua avoit opposée à mes empressements , me faisoit croire qu'une si belle proie ne pouvoit m'échapper , pour peu que je trouvasse l'occasion de me revoir seul avec elle.

Loin de moi ces idées mortuaires qui

m'avoient causé tant d'alarmes durant le cours de mes autres intrigues. Le feu, le pal, la bastonnade, &c. ne me paroïssent que de vains phantômes dont on épouvançoit les esprits timides. Le mien étoit devenu supérieur à cespetites.

D'ailleurs, me disois-je, qu'ai-je à craindre des suites de cette aventure? N'ai-je pas remède à tout avec le secours des admirables secrets de Chécher Para? J'ai éprouvé l'un & l'autre, je suis sûr de leur bonté.

Ainsi je m'étoürdissois sur les funestes suites que devoit avoir l'alliance que je méditois de contracter avec Mahomet. Je ne pouvois voir Nédoua facilement qu'à pareil jour, qui étoit un Vendredi. J'écrivis un petit billet, dans lequel je lui marquois en peu de mots de contre-faire la maladie le Vendredi prochain, pour se dispenser d'aller à la *Mosquée* (1).

(1) Le Vendredi est considéré chez les

Si, dis-je, elle feint la plus légère indisposition, je suis de la famille; si au contraire, j'attendrai que mon mérite ait fait une assez forte impression sur elle pour la réduire au point où je la veux.

Tures comme notre Dimanche, à cause que Mahomet naquit & s'enfuit de la Mecque à pareil jour, chassé par les Coraïfites, ses compatriotes, qui s'étoient aperçus d'une partie de ses impostures. Il se retira à Yatrib, à 60 lieues de la Mecque, tirant vers l'Egypte & la Syrie. C'est cette retraite fameuse que les Musulmans nomment *Egire*, ou *persecution*, & depuis laquelle ils comptent leurs années. Elle commença le sixième Juillet, l'an de J. C. 622. Yatrib fut nommée depuis la Ville du Prophete, *Médinal-al-Nabi*, & aujourd'hui *Médine*. Depuis Mahomet vainquit les Juifs, les Chrétiens, & força les Coraïfites à lui demander la paix, & à le reconnoître pour Prince, Législateur & Prophete des Musulmans.

La nuit vint, & bercé par tant de douces idées, je m'endormis si profondément que Mariquilla s'étoit glissée dans mon lit (car j'en avois un dans cette maison), que l'Espagnole, dis-je, étoit à mes côtés sans que j'en eusse rien senti. Je ne m'éveillai qu'à certain emportement de sa part, qui n'étoit pas une preuve de la chasteté dont elle faisoit parade; & si dans ce moment ma situation lui donna quelques espérances, elle eut le déplaisir de les voir avorter, lorsqu'à mon réveil je m'aperçus que Mariquilla n'étoit pas celle qui s'étoit emparée si fortement de mes sens pendant mon sommeil.

Vainement étoit-elle dans un état de pure nature. Ses caresses redoublées m'inspirerent d'autant plus de mépris & de haine, que je m'imaginai que son entreprise étoit concertée avec Omar: je le croyois à la porte accompagné du Cadi, à dessein de me forcer à la circoncision, attendu l'état dans lequel

je me trouvois surpris avec une Mahométhane.

Cette idée s'empara si fortement de moi, que la repoussant brusquement, pour ne pas dire avec brutalité, je mettrai des bras de l'emportée, en l'apostrophant dans des termes qui auroient dû la couvrir de honte, si elle en avoit été susceptible.

Je gagnai l'écurie au-dessus de laquelle je couchois, & j'attendis entre deux chevaux qu'il plût à la tendre Espagnole de me céder mon lit. L'impatience me prit: je remontai dans ma chambre: je n'y trouvai personne: cependant Mariquilla ne pouvoit en être sortie sans que je l'eusse vue. Je fis une perquisition si générale, que je découvris à moitié de la hauteur du mur une espece de fenêtre; je jugeai que la Renégate avoit pris ce chemin pour se rendre chez moi & en sortir. Je remis au jour à m'en éclaircir entièrement, & je passai le reste de la nuit dans un sommeil inquiet.

J'appris le lendemain que l'Espagnole étoit au lit malade, & je ne m'en embarrassai gueres : son absence me facilita le moyen de faire lire mon Billet à Nédoua. Je le lui présentai à la vue tout ouvert, ne voulant pas le lui donner crainte d'accident. Cependant comme elle me tendoit la main, je le lâchai; elle me le rendoit quand Omar entra. Nous demeurâmes si surpris, que je le laissai tomber; mais revenant promptement à moi, je le mis dans ma poche, après l'avoir ramassé, en disant au Patron, que je commençois déjà à faire usage de *ses leçons* (1). Le bon homme

(1) Les Turcs croient que le nom de Dieu est écrit invisiblement sur tous les petits morceaux de papier qu'ils ramassent. Ils ne manquent jamais de les avaler, persuadés qu'en passant sur un certain pont de feu, qui conduit en Paradis, chacun de ces morceaux, qu'ils auront avalés pendant leur vie, viendra se placer sous leurs pieds, & qu'ils en sentiront d'autant moins la violence du feu.

en fut si charmé, qu'il m'embrassa fort affectueusement. J'avai le billet qui n'étoit pas d'un grand volume.

J'eus peine à modérer l'excès de ma joie; quand je crus pouvoir facilement conjecturer par la façon d'agir de Nédoua, qu'elle ne me faisoit pas mauvais gré de ma témérité passée: j'en tirai un préjugé flatteur pour toutes celles que je méditois.

Mustapha vint demander à mon Patron la liberté de m'emmener avec lui à Galata pour quelques jours. Omar lui accorda civilement sa demande, & je promis au Schérif d'être de retour le Jeudi suivant. J'avois un air joyeux que je communiquai à Zambak & à Tonton qui, j'ose le dire, furent charmés de me revoir. Nous passâmes quatre ou cinq jours dans tous les divertissemens que nous pûmes imaginer.

J'essayai cependant quelques petites tribulations de la part du frere & de la sœur, qui firent humainement tout ce

qui étoit en leur pouvoir pour me marier à leur gré. Pour me débarrasser de leur importunité, je leur laissai concevoir tant d'espérances qu'ils voulurent, sans leur promettre rien de positif.

Quoique j'eusse l'esprit fort rempli de Nédoua, j'étois pourtant rentré dans mes anciens droits avec Zambak, qui m'avoit d'abord fait de mauvaises chicanes. Elle ne vouloit me rien accorder, si je ne ratifiois mes promesses en présence de témoins à son choix. Il y avoit trop de risque à accepter la proposition; c'est pourquoi je m'avisai de la piquer de délicatesse & de reconnoissance.

Devez-vous, lui dis-je, douter de la sincérité d'un homme qui a exposé sa vie pour vous prouver son amour? Je préférerai toujours le vôtre à tout ce qu'il y a de plus flatteur sur la terre: vous n'avez pas agi de même à mon égard. Je ne vous fais point de reproches, ajoutai-je en la voyant rougir: vous n'avez pas été maîtresse de résister aux

idées de grandeur qui s'étoient emparées de votre esprit; de même il n'est pas en mon pouvoir de passer si promptement sur les préjugés de mon éducation. Sous l'habit d'un esclave, je veux porter un cœur libre. Donnez-moi le tems de m'instruire à fond de votre Religion; on y travaille fortement; il ne tiendra pas à Omar Fétatz de faire de moi un Musulman; mais je puis vous assurer, qu'il n'en viendrait jamais à son honneur, si vous n'étiez un argument plus convainquant que tous ceux qu'il emploie auprès de moi.

Je n'ai supporté si constamment les mauvais traitemens de Curgi Nébi, ajoutai-je voyant sa Veuve ébranlée, que dans l'espérance que Zambak m'en dédommageroit par sa tendresse; & cette même Zambak, l'objet de mes plus chers desirs, ne me laisse qu'à peine le tems de respirer après avoir si cruellement souffert pour elle. Alors je lui fis une récapitulation, un peu enflée à la vérité, des

coups de bâtons que j'avois reçus à sa considération. Je peignis les douleurs que m'avoit causé ma jambe cassée pour son service, avec les plus vives couleurs que l'imagination put me fournir.

Voilà, dis-je en continuant, les maux que j'ai endurés pour vous: je les compte pour rien; je suis prêt d'en souffrir encore plus pour me conserver à votre amour; mais n'empoisonnez pas mes plaisirs par des soupçons qui font plus d'impression sur une ame délicate, que les coups de bâton, que m'a fait donner votre Epoux, n'en ont fait sur mon corps.

Pendant ce discours pathétique que j'avois soutenu d'un geste accommodé au sujet, Zambak avoit gardé un profond silence, qu'elle n'avoit interrompu que par quelques soupirs entrecoupés. Il faut donc, dit-elle, en se jettant dans mes bras avec une action amoureuse, il faut donc achever de me perdre! Je me livre à toi sans réserve; mais songe

que si tu me trompes, je prierai Mahomet de me venger de ta perfidie, en ne permettant pas que tu puisses jouir des délices de son Paradis.

Je me souciois aussi peu du Prophete que de son Paradis, & je dis à Zambak que je me soumettois volontiers à n'y mettre jamais le pied, si mon dessein étoit de la tromper.

J'avois porté à Tonton des drogues dont elle composa en ma présence un pot de pommade suffisant pour faire autant de Houris que l'occasion le requerreroit. Je l'emportai bien précieusement à Constantinople, où je revins seul le Jeudi, suivant ma promesse. L'Espagnole étoit parfaitement rétablie, & j'attendois avec impatience des nouvelles de la maladie de Nédoua.

Enfin ce jour si ardemment attendu arriva. Le Patron, sa Niece & Mariquilla allerent le matin à la Mosquée, d'où, environ une heure après, on rapporta Nédoua, qui s'étoit trouvée

mal pendant la Priere. Je fus autant & plus charmé de cet accident, qu'Omar n'en fut alarmé en l'apprenant à son retour (1). Je fus de lui que cette incommodité, qui avoit passé légèrement, n'avoit laissé à sa Niece qu'une foiblesse qui l'empêcheroit d'assister à la Priere de l'après-midi.

Il restoit à écarter ou endormir l'Anglois & le Maltois, pour être le maître de la maison pendant l'absence du Patron & de la Gouvernante, qui devoient aller entendre la lecture de l'Alcoran à la Mosquée. Mes Compagnons étoient fort ivrognes de leur naturel; & ils ne manquoient jamais d'aller boire dans quelque Bagne, quand ils en

(1) Les hommes se tiennent dans le bas des Mosquées, & les femmes, quand elles y vont, ce qui arrive rarement, dans les Galeries d'en-haut, ou sous les portiques du dehors.

avoient

avoient le moyen: je leur procurai ce plaisir.

J'accompagnai jusqu'à la Mosquée Omar & Mariquilla. En sortant avec eux du logis, j'avois semé dans la cour à-peu-près deux douzaines d'*aspros* (1), que mes Camarades ramassèrent soigneusement dès qu'ils les apperçurent. A mon retour je trouvai mes gens sur la porte d'Omar; ils me demanderent avec empressement si je voulois rester à la maison, pendant qu'ils iroient sur le port apprendre, s'ils le pouvoient, des nouvelles de leurs parens.

J'étois trop complaisant pour refuser de leur rendre ce petit service; ils partirent. Je fermai exactement la porte, après eux, & quand je fus bien assuré que personne ne pouvoit rentrer sans ma permission, je volai sur la terrasse.

(1) Petite monnoie de cuivre qui vaut un sol.

De-là, par une fenêtre ouverte, j'entraî dans la chambre de Nédoua, qui, couchée sur une pile de carreaux, dormoit ou feignoit de dormir. Je levai son voile.

Jamais je n'ai vu rien de si brillant. Les Lys, les Rosés, tout ce qu'on peut imaginer de plus frais & de plus beau, étoit répandu sur son visage. Je demeurai saisi d'admiration à la vue d'un si parfait assemblage de belles choses. Mes yeux éblouis ne pouvant en supporter l'éclat, furent forcés de se baisser sur une gorge ami Lecteur, donnez carrière à votre imagination. Je ne sache point de termes qui puissent exprimer tant de charmes; & ces charmes avoient à peine seize ans. Nédoua se réveilla, fixa sur moi des yeux sans hyperbole, je crus voir les cieux ouverts.

Ma langue embarrassée cherchoit vainement à se délier pour exprimer ce que sentoît mon ame. Un mouvement d'a-

doration dont je ne fus pas le maître, me précipita aux pieds d'une divinité: un instant me remit de ma surprise. Je levai sur elle un œil timide, qu'un sourire gracieux rassura: j'osai regarder fixement le Soleil.

La Niece d'Omar me tendit, d'un air enfantin, une main, qu'il sembloit que je voulusse dévorer par d'avidés baisers. Quoique naturellement hardi, pour ne pas dire effronté, auprès des Turques, la divine Nédoua m'avoit inspiré une retenue qui ne cherchoit qu'à s'évanouir; son action me fit hasarder des témérités qui me réussirent.

J'étois trop entreprenant pour rester en si beau chemin. *Ettin benè Zaboun* (1) disoit Nédoua d'un ton languissamment douloureux; enfin je me vis au comble du plus parfait bonheur, & incorporé dans la famille du Prophète.

(1) Vous me faites malade!

La Niece du Schérif étoit d'une grande simplicité. Elle me fit les questions les plus ingénues sur la nature du mélange de plaisir & de douleur qu'elle venoit d'éprouver. Un babillard auroit essayé de lui en faire comprendre les causes, avec un verbiage qui l'auroit ennuyée sans l'instruire; heureusement pour elle que je ne l'étois point. En revanche j'avois une pratique qui la mit au fait, par des expériences sensibles & répétées.

Nos plaisirs furent mêlés d'une vive crainte. Un inconvénient que je n'avois ni prévu ni prévenu, me jetta dans un horrible embarras. Peut-on songer à tout dans de certains momens?

J'avois pris des précautions pour que la Simarre & le Caleçon de Nédoua ne reçussent point de macule, & j'avois totalement négligé les carreaux de satin blanc sur lesquels je l'avois trouvé couchée. Celui d'entr'eux qui avoit supporté le fardeau amoureux, pouvoit

faire découvrir, sinon tout le mystère dont il avoit été témoin, du moins une partie. Cette observation me fit trembler de frayeur. Ce fut en vain que je lavai, que je frottai, je faisois le mal plus grand qu'il n'étoit.

Nédoua qui, malgré sa simplicité, conçut le sujet de mes craintes, augmentoit ma douleur & mon embarras par ses pleurs & ses regrets. Partagé entre le soin d'arrêter les uns, de calmer les autres & celui de corrompre le témoin, j'étois dans une perplexité d'esprit inconcevable. Je pris enfin le parti de séquestrer le carreau. Il est vrai qu'on pouvoit s'appercevoir qu'il manquoit; mais un pareil meuble ne peut-il pas s'égarer ou se perdre.

Je gagnois mon appartement, résolu de le dérober aux plus exactes perquisitions, quand je vis quelques poulets qui venoient au-devant de moi. J'étois leur pourvoyeur: leur vue me fit naître une idée. J'en pris un que j'égorgeai

au pied de la terrasse. Je jettai le couffin dans son sang, observant que ce fût du côté qu'exigeoit le déguisement. J'instruisis Nédoua de ce qu'elle avoit à faire. Elle devoit dire, que voulant se servir du carreau pour s'appuyer sur le balcon de la terrasse, elle l'avoit fait tomber sans y penser. Cette scène devoit être jouée dans le moment que l'Oncle & Mariquilla entroient dans son appartement.

L'heure du retour de la Mosquée approchoit. Je quittai la belle Nédoua, après lui avoir fait faire les ablutions ordonnées par la *Loi* (1), mais dans un esprit tout différent. Le Patron & Mariquilla revinrent, & le stratagème réussit à sauhait.

(1) Mahomet, en permettant l'impureté des sens, exige rigoureusement la propreté du corps. Un homme & une femme, qui ne se laveront pas après avoir pris leurs ébats, seroient réputés *Mordars*, c'est-à-dire, immondes.

Cependant je n'étois pas sans inquiétude. Je craignois que l'ingénuité de Nédoua ne fit découvrir à l'Espagnole ce que j'avois tant d'intérêt qu'elle ignorât. Sa jalousie m'auroit perdu sans ressource. L'honneur d'appartenir au Prophete par les femmes, ne m'a pas fait trouver grace devant sa postérité.

La nuit même Mariquilla vint dans ma chambre. Je la reçus moins mal que la première fois, parce que je crus qu'elle alloit m'apprendre des nouvelles du jour; & que je voulois sur cela m'assurer de sa discrétion. Elle ne me parla que de son amour; je lui laissai concevoir des espérances qu'elle porta aussi loin qu'il lui plut. Je ne fais si elle avoit aimé l'Anglois avec autant d'acharnement qu'elle en avoit pour moi; mais selon ses discours, il n'y avoit rien qu'elle ne fût capable d'entreprendre pour unir son sort au mien.

La différence de Religion fut la première barrière que j'opposai à ses inten-

tions. Sur le champ elle me promit de planter là Mahomet pour retourner à la Religion de ses Peres, & m'épouser à la Catholique. Je l'arrêtai encore en lui faisant voir le péril évident dans lequel elle alloit se précipiter. En effet, un Chrétien qui a eu le malheur de renier, est brûlé vif quand il veut redevenir Catholique étant encore chez les Turcs. Sur cette remontrance Mariquilla remit à rentrer au giron de l'Eglise quand nous serions hors de captivité. Elle faisoit sur cela les plus beaux projets du monde : à l'entendre, rien n'étoit plus facile que de nous tirer d'esclavage.

Je laissois l'Espagnole travailler d'imagination tant qu'elle vouloit. Chaque jour elle m'apportoit le plan d'un château qu'elle bâtissoit dans son pays. J'y trouvois toujours des obstacles qui, loin de la rebuter, la faisoient rêver de plus belle. Son idée favorite étoit de nous rendre travestis chez notre Ambassadeur ;
de-là

de-là nous aurions trouvé tout à souhait pour passer en France. Elle ne vouloit point aller en Espagne, pour n'avoir rien à démêler avec la Sainte Inquisition. Dans ce plan étroit aussi le projet d'un vol assez raisonnable, que nous aurions fait de concert au Patron : vol qui, par sa conséquence, nous auroit mis au large nous & notre postérité future. Telle étoit la porte par laquelle Mariquilla prétendoit rentrer dans le Christianisme. Elle se faisoit d'autant moins de scrupule de ce larcin prémédité, qu'elle disoit, qu'en la prenant, les Infideles lui avoient pillé des trésors immenses qu'elle apportoit du Mexique : c'étoit une façon de restitution.

J'aurois donné les mains à un projet de suite bien concerté, & dans lequel j'aurois distinctement découvert une heureuse réussite ; mais je n'aurois pu donner la plus légère teinture de restitution à ce que j'aurois emporté aux Turcs, eux qui n'avoient jamais pillé

mes trésors. Ainsi, autant par un motif de conscience, que par une impossibilité physique de réussir dans ces projets, j'en laissai la direction à celle qui les avoit enfantés, bien persuadé qu'ils ne pouvoient avoir lieu. J'attendois ma liberté d'un coup de hasard, & surtout de la bonté de Mustapha, dont je ne désespérois pas de me revoir l'esclave. En attendant j'amusois Mariquilla à cause de Nédoua.

J'avois trouvé le moyen de rendre à la dernière des visites nocturnes, sans mettre personne dans ma confiance. Mon appartement n'étoit séparé de celui qu'occupoit Omar, que par une petite galerie, dont on ne faisoit point d'usage, quoique ce fût par-là que Mariquilla s'introduisoit chez moi, au moyen de la fenêtre dont j'ai parlé. L'Espagnole avoit la clef de la porte de la galerie du côté de l'appartement de Nédoua, contigu au sien. J'avois d'abord imaginé de m'introduire auprès de la

nièce d'Omar par cette voie; mais il auroit fallu tromper ou endormir sa gouvernante. Le premier étoit risquable, le second fort facile; j'aurois fait prendre du pavot à l'Espagnole, & pendant son sommeil je me serois introduit auprès de son Eleve: tout cela avoit ses inconvénients. A force de chercher, je trouvai un expédient bien plus sûr.

La porte du jardin se fermoit régulièrement tous les soirs. Il étoit question d'entrer dedans pour escalader la terrasse; on ne pouvoit forcer la porte ni en avoir une clef: par où donc s'y introduire? par le soupirail de la cave? oui, ce fut le chemin que je pris. La cave, qui étoit sous une partie de la maison, avoit deux soupiraux, un dans la cour, l'autre dans le jardin; par le moyen d'une corde & de deux crochets, je me dévalais par l'un & me guindais par l'autre, du jardin sur la terrasse, & de-là chez Nédoua, où je m'introduisois par une fenêtre.

L'aimable enfant que la parente du Prophete! Elle me demandoit si naïvement un enfant mâle, qui pût augmenter la Race des Schérifs, que j'avois bien de la peine à m'empêcher d'en rire. Cependant je l'assurois que tout ce que je faisois tendoit à lui donner cette satisfaction; mais que si elle vouloit que ses prieres fussent exaucées, il falloit garder un profond secret sur cette affaire; & elle me le promettoit fort affectueusement.

Autre puérilité. Elle ne me permettoit pas de la toucher, que préalablement nous n'eussions assuré le Cousin Mahomet, que la propagation de sa famille étoit l'unique but de notre union copulative.

Ce fut dans ce tems que j'appris une chose assez plaisante, & que j'avois ignoré jusqu'alors. Je n'avois eu en France qu'une connoissance fort superficielle des femmes: leurs beautés cachées l'avoient toujours été à ma vue; & n'ayant

jamais eu de commerce intime qu'avec des Turques, j'ignorois que les autres femmes, comme elles, fussent pourvues de certain ornement naturel, dont les Musulmans de l'un & de l'autre sexe sont obligés de se priver par un article de leur Loi.

Je ne sais à quoi pensoit le luxurieux Mahomet, quand il les chargea de cette obligation. L'ornement dont je parle, fait une beauté où l'œil s'arrête avec volupté. L'instituteur de l'Ordre de la *Toison* (1) devoit en avoir une haute idée.

(1) Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, institua l'Ordre de la *Toison* à Burges en 1429, dans le tems des réjouissances de son mariage avec Isabelle de Portugal. On dit que ce fut à l'occasion de certaine *Toison* qu'il trouva sur la toilette d'une Dame qu'il considéroit; & que ses courtisans en raillant, il leur dit, qu'il en feroit un Ordre de Chevalerie si respectable, que tel qui s'en rioit,

Quoi qu'il en soit, Mariquilla devenue Mahométhane devoit se conformer aux usages; & je la trouvai un jour consultant un miroir, qui l'aidoit à remplir le précepte en question. Mahomet enjoit aux deux sexes de se faire eux-mêmes cette opération. Les Turcs se servent pour cela d'un rasoir, ou de petites pinnettes. Ils ont bien certaine terre qui, mêlée avec de l'orpiment, fait le même effet; mais son fréquent usage expose à de fâcheux accidens; & les Turcs préfèrent le rasoir, ou une petite douleur, à cette composition qui rend la partie

brigueroit avec empressement l'honneur d'y être admis. On mit au bout du collier, composé de fusils & de pierres à feu, une toison de mouton, avec cette devise: *Premium non vile laborum.* Cet Ordre est aujourd'hui commun à tous les Princes de la Maison d'Autriche, descendus de Marie, fille de Charles le Hardi, Duc de Bourgogne.

sur laquelle on l'applique comme du maroquin, & y laisser souvent des marques désagréables.

Mariquilla, qui ne fut pas autrement surprise de se voir découverte, me mit au fait de l'opération. Je l'exhortai à ne pas négliger une chose si essentielle à la Religion qu'elle avoit embrassée. Chose qui, par son importance, prouveroit agréablement au Schérif qu'elle avoit dessein d'y persister.

Je doute que nos Dames de France se soumissent volontiers à un si ridicule point de Doctrine.

Quel esclave avoit jamais été plus heureux que moi? Je partageois mes soins amoureux entre Zambak & Nédoua, Mariquilla étoit à mon très-humble service; pouvois-je donner le nom de travail à celui dont j'étois chargé? Je me divertissois souvent avec Mustapha & l'Arabe alloit son chemin. Le souvenir de ma Patrie s'effaçoit peu à peu au milieu de tant de plaisirs. Les exhor-

rations ridicules & souvent réitérées d'Omar, dont le zele ne se ralentissoit point malgré mon incrédulité, faisoient le seul désagrément que j'essayasse chez lui. Tant de bonheur pouvoit-il durer long-tems ?

Un accident cruel, une catastrophe terrible me mit à deux doigts de ma perte, & me fit voir la mort & toutes ses horreurs.

La facilité que j'avois à m'introduire pendant la nuit auprès de Nédoua, & les plaisirs dont je me rassasiois avec cette aimable enfant, avoient endormi ma prudence sur le compte de Mariquilla. L'amoureuse Castillane étoit venue deux ou trois nuits dans ma chambre sans m'y trouver. Surprise de mon absence, elle ne m'en parla pas, & se mit en sentinelle sur la galerie. Elle me vit aller & revenir par le soupirail. La nuit suivante, cachée dans le jardin dont elle avoit la clef, elle ne douta plus que son élève ne fût l'objet



DE MAHOMET. 105
de mes empressements & celui de mes
froideurs pour elle, en me voyant monter
sur la terrasse.

Poussée d'une horrible jalousie, l'Espagnole résolut ma perte; & pendant qu'enivré d'amour je dormois dans les bras de la niece du Schérif, il me porta un coup de poignard dans le côté. A ce terrible réveil j'envisageai du premier coup-d'œil les supplices qui m'étoient préparés. Omar, certain de mon crime, & changeant sa douceur en rage, se préparoit à redoubler, quand Nédoua, qui s'étoit réveillée au cri que j'avois poussé, se précipita au-devant du coup qu'elle reçut dans le bras.

Le furieux Schérif outré de honte & de désespoir, faisoit tous ses efforts pour m'arracher des bras de sa Niece, qui de son corps d'albâtre couvroit le mien ensanglanté. La jalouse Mariquilla, qui n'avoit pas prévu les funestes effets de la colere de son Patron, sembloit une figure pétrifiée qui portoit une lumière.

Revenu d'une surprise, qui m'étoit bien pardonnable en cette occasion, j'abandonnai le soin de ma conservation, pour courir à celle de Nédoua, à qui son Oncle avoit donné un second coup qui l'avoit terrassée. Beaucoup plus robuste que lui, je le désarmai malgré ma blessure, mais non sans peine, puisque j'en reçus une autre à la cuisse.

La vue de mon sang, celle de Nédoua étendue presque sans vie, excitèrent chez moi une fureur que je n'avois jamais ressentie. Je tombai sur le Schérif: deux coups de son poignard me firent raison de la barbarie qu'il avoit exercée sur une fille aimable, & qui étoit alors dans un état à désarmer l'homme le plus féroce.

Dans quelle horrible situation de corps & d'esprit ne me trouvai-je pas dans ce moment! D'un côté, un objet adorable qui perdoit la vie avec le sang; de l'autre, un Barbare, mais un Turc, expirant sous mes coups. Quel profond

abîme de réflexions plus cruelles les unes que les autres! Une mort certaine après celle que je venois de donner; une fille charmante qui mouroit pour me conserver à son amour, tenoient mon ame suspendue entre la crainte du supplice & la douleur que me caufoit un événement si cruel & si peu attendu.

Couvert du sang d'Omar, de celui de sa Niece & du mien, j'avois un air de fureur qui fit trembler la cause de tant de malheurs. Mariquilla sortit de la chambre sans que j'y fisse aucune attention. J'arrêtois le sang de la mourante Nédoua, avec tout ce que je trouvois sous ma main. Cette aimable Turque, plus sensible encore à nos malheurs qu'à nos plaisirs passés, sans faire attention à ses blessures, ne paroissoit occupée que des miennes.

Un murmure confus de voix, une lumière plus grande que celle qui avoit éclairé cette tragédie, frappant en même tems mes oreilles & mes yeux,

je quittai Nédoua, & ramassant le poignard, je me préparai à vendre chèrement ma vie. Sans fanfaronade, j'étois résolu de ne me pas laisser tuer, ou prendre comme un sot, & sans coup férir.

Les voisins d'Omar, accourus aux cris de Mariquilla, entrèrent brusquement dans la chambre. A l'aspect de deux corps baignés dans un ruisseau de sang, & à la vue d'une figure telle que devoit être la mienne, les plus hardis reculèrent. Figurez-vous un spectre sanglant le poignard à la main, la fureur & la rage peintes sur le visage & dans les yeux, menaçant du geste & de la voix, de plonger le fer meurtrier dans le sein du téméraire qui l'oseroit approcher : ce doit être moi. Tous se retirèrent plus promptement qu'ils n'étoient venus. Je retournai vers l'aimable Nédoua.

L'image de cette fille expirante, le sang que je perdois, firent une si vio-

lente impression sur mon corps & mes esprits, que je tombai sans mouvement entre le cadavre d'Omar & le corps de sa Nicce.

Cependant nous fumes secourus. On pansa les plaies de Nédoua pour la conserver à la vie, & on eut soin des miennes, pour me réserver à une punition exemplaire. La vindicative Mariquilla avoit découvert la cause du meurtre d'Omar, & j'étois pleinement convaincu d'avoir eu habitude avec une Turque, & d'avoir donné la mort à un homme respectable par sa naissance ; le moyen d'échapper au supplice dû à des crimes de cette nature.

Mon aventure devint bientôt publique. Mustapha & sa sœur furent peut-être les seuls Turcs qui me plainquirent ; mes compagnons déplorèrent mon sort : un Cordelier esclave vint me voir dans mon cachot, il ne me dissimula pas que je devois subir le dernier supplice, Je savois qu'il n'y

avoit aucune espérance de salut. Si mettre la main sur un Turc pour le maltraiter, est, pour un Chrétien, un crime digne de mort, que doit attendre celui qui le tue après l'avoir déshonoré? L'apostasie même ne tiendrait lieu de rien dans un pareil cas : il faut mourir.

L'éloquence du Cordelier agit sur moi avec tant d'efficacité que, dans un âge où l'on aime à vivre, je me résolus constamment à la mort, quelque cruelle qu'elle dût être. Je devois avoir cinq cents coups de bâton sous la plante des pieds, ensuite être empalé *assis* (1), après avoir eu le nez & les oreilles coupés.

(1) Il y a deux façons d'empaler. La plus douce, parce que le criminel est plutôt expédié, est lorsque le bout du pal sort par l'estomach, ou entre les deux épaules. La plus cruelle est de ne l'être qu'à moitié du corps, de façon que le pal étant levé, le

On pansoit régulièrement mes blessures, & j'aurois été fort bien nourri si j'avois eu le courage de prendre plus qu'une légère subsistance. Les Turcs en usoient avec moi, comme les Payens à l'égard des victimes qu'ils destinoient à être sacrifiées à leurs Dieux.

Le jour de mon supplice approchoit, lorsque le Cordelier, qui seul avoit la liberté de me voir, me rendit un billet qu'une femme voilée lui avoit remis pour moi. On me marquoit succinctement de contrefaire l'insensé, si je voulois sauver ma vie. Nous tinmes, le Franciscain & moi, un conseil dont le résultat fut de faire ce que marquoit le billet. Il n'y avoit aucun inconvé-

patient paroît être assis. On lui laisse les mains libres pour augmenter, s'il se peut, son supplice. J'ai vu un Tartare Kalmouez, vivre près de six jours dans cet effroyable état, en poussant vers le ciel des cris horribles.

nient à suivre l'avis qu'on me donnoit. Le Cordelier devoit s'informer secrètement, s'il étoit vrai, qu'en feignant de perdre l'esprit, je pouvois sauver le corps. Je le priai d'aller chez Mustapha, que je ne doutois pas qui fut le donneur d'avis.

Ce cher ami assura mon envoyé, que la personne des insensés étant sacrée & inviolable parmi ceux de sa nation, je n'aurois rien à craindre pour la mienne, si je pouvois persuader que je le fusse devenu. Je mis aussitôt la main à l'œuvre, & choisissant une espece de folie gaillarde, je fis autant de joyeuses extravagances, que me le permit l'abattement de corps & d'esprit dans lequel j'étois tombé.

Je faisois à mes Geoliers des contes presque aussi impertinens que ceux dont l'Alcoran est rempli. Je les contraignois de danser avec moi, en faisant toutes les singeries dont je pouvois m'aviser : enfin, je fis tant d'extravagances, qu'ils furent



furent persuadés les premiers. De son côté , le charitable Franciscain publioit que la crainte de la mort m'avoit fait tourner la tête ; de façon que je me moquois à présent des instructions que je recevois auparavant avec respect.

Ce bruit répandu parmi les Esclaves , le fut bientôt par toute la Ville , dont les Badauds , à l'*instar* de ceux de Paris , attendoient avec impatience le moment de mon supplice.

Mon affaire étoit si grave , qu'elle avoit été portée au *Mouphiti* (1). Le

(1) C'est le Pontife des Turcs à qui les secrets les plus cachés de l'Alcoran ne sont pas inconnus. Il n'y a point , en fait de Religion , d'affaire si épineuse qu'il ne décide sans appel. Le Grand Seigneur se leve pour aller au-devant de lui. Cependant il le fait & le détruit quand il lui plaît. En 1634 , Amurat IV en fit étrangler un. En 1703 , Sultan

premier Ministre de la Religion Musulmane avoit, de son autorité, différé mon exécution; jusqu'à ce qu'il eût lui-même jugé de ma folie. Ce n'étoit pas peu de fasciner les yeux d'un personnage si clairvoyant, qu'il n'y a que lui qui puisse marcher sans guide dans la voie obscure de l'Alcoran.

J'appris cette circonstance du Cordelier avec qui je conférois en public du secret de mes affaires en langue Latine, parlant la Franque ou la Turque, quand il s'agissoit de divertir ce même public, qui venoit me voir en foule, & pour de l'argent. Mes Geo-

Achmet III fit aussi étrangler le Mouphti Omar Albouki & son fils. ce Pontife prononce & fait aussi exécuter des Arrêts de mort contre le Sultan; témoins Olinan, qui en 1622, & Ibrahim en 1648, furent étranglés, quand les Mouphtis de ces tems eurent décidé qu'ils pouvoient l'être en conscience.

liers ne demandoient pas mieux que de voir différer l'exécution de la Sentence du Kadilescher, qui m'avoit condamné.

Je jugeai à propos de mendier de l'appui auprès de mon nouveau Juge, & je chargeai le Cordelier d'aller trouver Mustapha, pour le prier de ma part d'engager sa sœur à écrire en ma faveur à Sultane Lalé, qui avoit fait le Mouphti ce qu'il étoit. Je savois que ces deux Dames entretenoient par lettres un commerce de civilité. Zambak m'avoit accordé tant de choses, que je ne craignois pas qu'elle me refusât celle-là, malgré mon infidélité.

En effet, elle écrivoit à la Sultane; celle-ci à sa créature; de sorte que lorsque je parus devant l'Interprete de la Loi, j'étois déjà plus d'à moitié sol dans son esprit. Mes extravagances acheverent ce que Sultane Lalé avoit commencé; & en dépit du *Nakib* (1)

(1) Chef des Descendans de Mahomet.

& de sa séquelle, le vénérable Mouphti rendit un *Fetfa* (1), par lequel il déclaroit, qu'étant dûement atteint & convaincu de folie, on ne pouvoit, suivant la Loi, me faire mourir, quoique je l'eusse mérité.

Ainsi un instant vit dissiper les horreurs de la mort, que j'avois toujours eu présente pendant plus d'un mois. Je conservai assez de présence d'esprit pour ne rien faire paroître de la joie que me donnoit cette heureuse nouvelle, que je reçus avec un chagrin apparent; je me mettois en posture de recevoir les coups de bâton, & je paroïssois fâché de ce qu'on ne me faisoit pas la grace de m'empaler.

Le genre de folie que j'avois choisie avoit paru si réjouissant au Pontife Musulman, qu'il voulut m'avoir à son service. Mustapha en avoit bien autant d'envie que lui; mais il se vit obligé de me

(1) Décision qui a force de Loi,

céder au Mouphti, qui s'accommoda de ma personne avec les héritiers d'Omar.

Me voilà donc constitué fol en titre d'office. Il falloit soutenir ce rôle, du moins encore quelque tems; & je m'appliquai si sérieusement à mon devoir, que peu s'en fallut que je ne devinsse effectivement ce que j'affectois d'être.

L'emploi de divertir mon nouveau Maître me donnoit chez lui une liberté dont je n'abusai pas d'abord. Il avoit un Haram rempli de fort belles femmes, & j'affectois de n'en pas approcher. Il m'avoit fait venir devant elles pour les réjouir par mes contes & mes postures; mais j'avois fait paroître tant de dégoût à leur vue, qu'il s'étoit facilement persuadé, qu'à travers les ténèbres qui obscurquoient ma raison, je distinguois que c'étoit ce sexe enchanteur qui m'avoit mis à deux doigts de ma perte. Cette idée s'étoit si bien imprimée chez lui, qu'il avoit donné ordre de me laisser entrer dans les lieux les plus secrets, pen-

fant que mon aversion pour les femmes me les feroit toujours éviter.

Il en fut de mon affaire, qui avoit fait grand bruit à Constantinople, comme de celles qui arrivent dans toutes les grandes Villes. Chacun en parla d'abord, & insensiblement on l'oublia; de sorte qu'il ne fut pas plus question de moi que d'un autre esclave.

Je résolus cependant de conserver mon caractère d'insensé, autant pour ma sûreté, que pour avoir plus de facilité de me fourrer par-tout, quand j'aurois la liberté d'aller par la Ville. Le péril que j'avois couru ne m'avoit pas rendu plus sage, & j'espérois, à l'abri de ma prétendue folie, voir de près & sans suspicion les femmes réservées aux plaisirs du saint homme.

L'esprit qui vivifie la Religion, (1) en avoit quatre épousées & autant d'escla-

(1) La prétendue pénétration de chaque Mouphti, lui vaut cet éloge.

ves: une *Géorgienne*, (1), une *Tartare Circassienne*, (2) une *Flamande* & une *Hollandoise*. C'étoit plus de vêtemens qu'il n'en falloit pour un homme qui couroit la soixantaine; aussi je pris sur moi de le soulager de quelques-uns, à l'acquit de sa conscience.

Je n'avois encore vu les femmes dont je viens de parler que voilées; à l'égard des autres esclaves femelles, comme

(1) La Géorgie est située entre la Mer Caspienne & la Mingrésie. Thestis est la Capitale de ce qui appartient aux Turcs dans cette Province. Les Géorgiennes sont estimées les plus belles femmes de l'Asie; dès qu'elles sont un peu grandes, leurs parens vont les vendre en Turquie & en Perse.

(2) La Circassie est une grande région de l'Asie, entre le Pont-Euxin, le mont Caucase, la Mer Caspienne, & le Palus Méotide. Les Tartares Circassiennes sont fameuses par la grande beauté de leur gorge, qui ne mollit jamais, pas même dans l'extrême vieillesse.

elles n'avoient pas l'honneur de partager les bonnes grâces du Patron, on les laissoit aller sur leur bonne foi : il n'y avoit parmi elles qu'une Vénitienne qui méritât quelque attention.

Je ne rendois aucun service à celles-ci ; mais souvent j'aïdois aux autres esclaves, quoique je n'y fusse pas obligé ; & quelquefois aussi je me chargeois des plus rudes travaux, refusant de me prêter aux choses faciles. Cette façon d'agir contre le bon sens, ne nuisoit pas au stratagème. Au reste, je ne me donnois cette peine que lorsque quelqu'un de considérable dans la maison pouvoit en être témoin. On m'en railloit ; mais j'allois toujours à mon but.

Pendant ma prison je n'avois pas quitté mon flageolet, non que j'eusse fait quelque attention à le conserver ; mais comme on ne me l'avoit point ôté, il étoit resté dans ma poche, & je le trouvai au besoin. Je faisois retentir la maison & les jardins du Patron,

tron, des plus jolis airs que je fusse. Les femmes prévenues de ma prétendue aversion pour elles, me faisoient tous les jours quelques niches, dont je me revenchois quelquefois brutalement, sur-tout quand elles se trouvoient plusieurs ensemble, ce qui arrivoit souvent.

Un jour que dans le jardin elles se tenoient par les mains, & formoient autour de moi un cercle, dont je feignois de vouloir m'échapper, quoique je n'en eusse gueres d'envie ; un homme de mon tempérament ne s'avise pas de vouloir forcer une barrière composée de huit femmes à demi-nues : j'essayois cependant d'y parvenir, mais fort mollement. Je me présentois tantôt à l'une, tantôt à l'autre, & je prenois des libertés qui, les excitant à rire de toutes leurs forces, me faisoient présumer que j'aurois bon marché de celles que je pourrois tenir tête-à-tête.

Je continuois un jeu qui ne me plai-

soit pas moins qu'à elles, quand je vis de loin leur Maître & le mien; il venoit de notre côté, accompagné de quelques Eunuques. Alors cessant de badiner, je fis ce que j'aurois pu faire il y avoit déjà long-tems. Je m'échapai des mains de ces femmes, qui se mirent après moi. Je courais çà & là, comme un homme éperdu; de façon que rencontrant un Eunuque, je le poussai sur son Maître, & tous deux culbuterent. Les femmes firent un cri en les voyant tomber; elles s'empreserent de demander à l'Idole, si elle n'étoit pas blessée: quant à moi, sans m'en embarrasser, je me sauvai dans la maison comme si j'avois été poursuivi.

Le Patron bien loin d'être fâché de sa chute en avoit beaucoup badiné. Les Dames lui parurent si contentes du divertissement qu'elles avoient pris avec moi, qu'il les excita à en jouir quand elles en trouveroient l'occasion. Il étoit

bien aise de leur donner un plaisir qui paroïssoit n'être d'aucune conséquence, pour les dédommager de ceux qu'il n'étoit plus en état de leur fournir.

En effet, ces pauvres créatures étoient bien à plaindre d'être obligées de partager entre huit, ce qui ne pouvoit qu'à peine suffire à une.

Devenu plus hardi par l'effet de cette tentative, je me cachois dans le jardin, dont je savois tous les détours, pour épier l'occasion de croquer quelque brebis du Pasteur Musulman. Un matin que j'étois à l'affût dans un petit bosquet, j'y vis entrer la Circassienne qui, après s'être foulagée d'un léger besoin, m'aperçut à quelques pas d'elle. Mon premier mouvement fut d'aller à sa rencontre, & le sien fut de m'éviter; cependant la crainte d'être surpris, ou qu'elle-même ne me décelât, me fit aller d'un côté, pendant qu'elle prenoit un chemin opposé.

Nous avons à peine fait quelques

pas pour nous éviter, que nous nous retournâmes comme de concert. Je crus voir dans les yeux de la Tartare, qu'elle n'avoit rien de la férocité dont on accuse sa nation. J'avançai pour la joindre, elle fit la moitié du chemin; & quand nous fumes à portée, elle se jetta à mon col avec un emportement dont il me fut facile de comprendre la cause.

Le lieu étoit commode, l'occasion belle; je profitai de l'un & ne laissai pas échaper l'autre, le tout dans un profond silence. La Circaissienne qui, en me quittant, mit le doigt sur la bouche pour me recommander le silence, vint le lendemain à pareille heure dans le même endroit dont elle n'avoit pas oublié le chemin. Si nous parlâmes un peu plus dans cet entretien, que pendant celui qui l'avoit précédé, nous n'agîmes pas tant, & ce ne fut pas ma faute; mais bien celle de Fatima (1),

(1) La mémoire de Fatima, fille unique

la plus considérable des femmes du Patron, qui nous surprit inopinément.

A son aspect la Tartare se déroba de mes bras; & me retournant pour l'arrêter, je ne fus pas moins effrayé qu'elle à la vue de la Turque. Je n'en ferai point le fin, je fus saisi d'une si grande peur, que j'eus beaucoup de peine à me soutenir. Cependant Fatima, qui avoit arrêté la Circaissienne, n'eut pas de peine à me retenir aussi, moi, à qui il ne restoit pas seulement le courage de fuir. Elle nous mit vis-à-vis l'un de l'autre, & après nous avoir quelque tems considérés, elle nous passa le bras au col; puis approchant son visage du

de Mahomet, est en si grande vénération chez les Turcs, qu'ils donnent presque tous ce nom à leurs filles. Ils observent de ne point l'imposer aux Renégates, qui pourroient en profaner la sainteté en retournant peut-être à la première Religion.

mien , *Al ben - i Okché* (1) , me dit-elle. Ce peu de mots chassa une partie de ma frayeur ; mais je ne pus sitôt me remettre du tremblement qu'elle m'avoit causé. Mameck , ainsi se nommoit la Tartare , qui revint à elle plus promptement que moi , comprenant de quelle importance il étoit que Fatima ne s'en retournât pas mécontente , dissipoit un reste de crainte. Enfin je m'en tirai le moins mal qu'il me fut possible ; mais beaucoup mieux j'en fus sûr , que mon Patron : aussi la Turque me fit-elle connoître qu'elle étoit satisfaite.

Les deux Dames se firent beaucoup d'amitiés , & convinrent de ne faire part de leur bonne fortune à aucune de leurs compagnes ; de mon côté je promis d'être discret sur l'article.

Mameck se retira avec Fatima , & bien fâchée , je crois , d'avoir eu une si belle occasion en pure perte , & d'être

(1) Caressez-moi aussi,

obligée de partager avec une Rivale un trésor dont elle se seroit bien accommodée à elle seule.

Les jardins du Mouphti étoient grands , bien cultivés (1) ; les Esclaves qui les entretenoient , en seroient toujours aux heures que les femmes venoient s'y promener : c'est-à-dire le matin , entre la première & la seconde Priere , & le soir , après la quatrième. C'étoit aussi à ces heures que je m'y rendois souvent avec le Patron , & quelquefois sans lui. Quand je l'accompagnois , j'évitois toujours les femmes , & il se plaisoit à me faire tenir en leur présence

(1) Les Turcs n'observent aucun ordre dans le plan de leurs jardins : les arbres & les fleurs sont pêle-mêle. Il y a toujours quelques cabinets de verdure , & force eaux jaillissantes ; la plupart des arbres ne sont que des cyprès qui , poussant beaucoup de branchage , ôtent les vues des maisons voisines.

par les Eunuques , dans son absence , je m'apprivoisois.

Farima & Mameck y venoient pres- que tous les matins seules & pour cause : & souvent le soir j'allois dans un en- droit écarté de celui dont on faisoit la promenade ordinaire. Je lisois dans les yeux & les mouvemens de ces pauvres Recluses , qu'elles eussent bien été de l'humeur de Fatima & de sa compa- gne , quoi qu'elles ne fussent rien du secret. Je donnois à l'une , quand je croyois n'être pas vu des autres , des coups-d'œil significatifs ; & on y ré- pondoit. Il ne manquoit que l'occasion , & je travaillois de tout mon pouvoir à la faire naître.

Sur le soir d'un jour , qu'après avoir diverti le Patron & quelques *Begs* (1) qui l'avoient visité , j'étois retiré au fond du jardin , pour me délasser des

(1) Seigneurs Turcs.

fatigues de la journée ; un soir , dis- je , que je dormois dans une grotte de rocaille , un bruit confus frappant mes oreilles , me réveilla. Je jettai la vue autour de moi , & ne découvris rien ; mais j'entendis à quelques pas des voix de femmes , qui sembloient disputer. Guidé par le bruit , j'aperçus la Hollandoise & la Géorgienne , qui se disoient réciproquement force inju- res , l'une en bon Turc , l'autre en son Baragouin.

J'approchai des Dames , qui me fi- rent connoître par leurs discours & leurs actions , que j'étois le sujet de la noise , que je tâchai d'appaîser. Chacune di- soit des raisons que je trouvois égale- ment bonnes , puisqu'elles tendoient à la fin que j'envisageois. Je leur propo- sai un accommodement , qui fut la source d'un nouveau procès. Elles ne pouvoient passer que l'une après l'au- tre , & comme je destinois le mouchoir à la Géorgienne , qui étoit bien plus

belle que sa Rivale , cette dernière ne voulut point céder la préférence.

Si des femmes dans la disposition d'esprit où étoient celles-là avoient été capables de raison , je les aurois fait tirer à la courte paille ; mais l'une vouloit , aussi vouloit l'autre.

La Géorgienne fondoit ses prétentions , sur ce que m'ayant découvert la première , il étoit juste qu'elle eût la préférence : la Hollandoise menaçoit de faire beau bruit , si elle ne l'avoit : c'étoit un des plus grands embarras dans lequel je me fusse vu.

Je trouvai cependant moyen de les accorder. J'avois fait tout le jour un exercice trop violent , pour que je dusse présumer de les contenter également. C'est pourquoi , autant pour mon honneur & mon repos , que pour terminer la question , je propoſai de remettre la partie au lendemain à pareille heure ; & je les fis convenir , que la première au rendez-vous , auroit , comme de

raison , la préférence. La Hollandoise ne parut pas contente de la décision d'un fol ; & quoiqu'elle y consentit , elle me quitta d'un air froid , que j'attribuai au climat où elle avoit pris naissance. Les yeux de la Géorgienne , au contraire , m'assurèrent de sa ponctualité , aussi n'y manqua-t-elle pas.

Il n'y avoit pas long-tems que le Mouphti en avoit fait l'emplette ; & à en juger par le peu d'impression qu'il avoit fait à ses appas , je ne devois pas m'étonner de l'empressement que toutes ces femmes faisoient paroître pour moi.

La Hollandoise qui se vit devancée , attendit en patience , & suivant la convention , le tems qu'elle devoit entrer en danse : elle eut son tour.

J'épiois sans cesse l'occasion de faire tomber dans mes filets le reste des oiseaux de la voliere du vénérable homme. Lorsqu'il mourut subitement. On soupçonna son fils de lui avoir joué ce tour , pour remplir sa place. Cet enfant dé-

naturé n'avoit pas fait réflexion, qu'en Turquie les charges ne sont rien moins qu'héritaires ; mais il s'étoit persuadé, que sachant quelqu'un des secrets de l'Etat que son pere lui avoit confiés, dans l'espérance d'en faire un honnête homme, on ne pouvoit lui refuser cette place éminente. Le Grand Seigneur avoit trop de discernement pour donner une charge si importante à un homme perdu de débauches & en mauvaise réputation, même parmi les libertins. Ce malheureux ne jouit par cette mort que d'une partie des biens immenses, que son pere avoit accumulés dans l'exercice de la charge la plus lucrative de l'Empire (1).

Dans la dispersion des biens du défunt Mouphti, je me vis encore une

(1) Le Mouphti accorde des dispenses, des indulgences, &c., dont il se fait payer comme un autre.

fois l'Esclave de Sa Hauteffe. Le sort qui me balotoit, manqua de me procurer un honneur que j'aurois été bien fâché de recevoir. Peu s'en fallut qu'on ne créât en ma faveur une charge de *Hamako - Bachi* (1), dignité dont on n'avoit point encore entendu parler dans l'Empire, les Muets & les Nains étant, de tems immémorial, destinés aux créations ordinaires du Sultan. Si j'avois une fois été introduit dans l'intérieur du Serrail, ç'auroit été pour toute ma vie.

J'eus donc l'avantage d'être présenté au Monarque Ottoman (2), & le bonheur

(1) Le premier fol de l'Empire.

(2) Ce Prince étoit Achmet III, déposé en 1730 : les Turcs veulent être traités comme des Negres ; l'extrême douceur & la trop grande popularité de Sultan Achmet, causerent le malheur du meilleur Prince qui eût jusqu'alors occupé le trône de l'Empire

de lui déplaire. On avoit instruit ce Prince du sujet de ma folie , & peut-être crut-il trop risquer , en introduisant un fol de mon humeur dans son Serrail.

Ottoman. Voici en peu de mots l'histoire de sa déposition. Patrona Calil , un misérable *Baltagis* , ou fendeur de bois , buvoit dans un Café avec quatre ou cinq coquins de sa trempe. Ils s'aviserent de trouver , que le Grand Seigneur & son *Visir* , Ibrahim Bacha , gouvernoient mal. Pleins de cette idée ils s'arment , courent à la grande Mosquée , en tirent l'étiendard de Mahomet , & vont par toute la ville , en criant à la tyrannie. En moins de deux heures , ils se trouverent plus de cinq cents , & avant la nuit plus de quatre mille. Achmet , qui étoit à Scutari , où il passoit en revue trente mille Tartares , qu'il envoyoit en Perse , revint secrètement au Serrail , d'où il envoya aux mutins la tête du *Visir*. Ce qui ne satisfit pas les rebelles. Les Janissaires , toujours prêts à se révolter , se joignirent à la troupe de Patrona ; & tous

Je lui avois été présenté dans la place où se fait l'exercice du *Girit* (1) , & ce Prince me donna pour récompense à un Janissaire qui venoit de faire un

ensemble forcerent le Serrail , en tirèrent Achmet , qu'ils enfermerent au Château des sept Tours , & éleverent sur le Trône son oncle Mahmoud , à présent régnant. Ce Prince fit d'abord Patrona , qui lui avoit promis l'honneur de sa protection , Grand *Visir* ; donna aux plus considérables de ses complices les plus belles charges de l'Empire ; & peu après les fit tous étrangler dans le Serrail ; il rappela les anciens Officiers , que Patrona avoit fait éloigner ; & fit couper les têtes à plus de quatre mille rebelles. Peu après Achmet mourut de déplaisir.

(1) Grande place à l'entrée du Serrail extérieur , où tout Turc est bien reçu à faire voir son adresse en toutes sortes d'exercices devant le Sultan , qui récompense toujours les plus adroits. Elle tire son nom de *Girit* , qui signifie Javelot.

beau coup. Celui-ci, qui ne fut pas autrement content du présent, le reçut cependant avec de grands remerciemens & me conduisit chez lui.

Tenez, dit-il à quelques femmes qui y étoient, voilà ce que m'a valu le plus beau coup de Javelot que j'aie fait en ma vie. Bien, dit une vieille réfrognée, il faudra le vendre : n'en a-t-on pas bien cinquante sequins ? oui, repartit le Janissaire, s'il n'étoit pas fol : c'est ce Giahour qui a tué le Schérif Omar qui l'avoit surpris avec sa Nièce. A peine eut-il achevé ce peu de mots, que deux jeunes personnes qui n'avoient encore rien dit, s'approchèrent pour me considérer. La vieille qui s'imagina qu'elles y prenoient plaisir, les fit brusquement sortir de la chambre, & me donna quelques coups. Loin de m'en fâcher, je la pris par les mains pour la faire danser.

Le Janissaire qui étoit son fils, ne put s'empêcher d'en rire ; m'en étant aperçu,

aperçu, je tirai mon flageolet dont je me mis à jouer, en dansant devant la vieille, qui s'en alla toute courroucée. Je la suivis jusques dans la chambre, où s'étoient retirées les deux jeunes personnes ; elles ne purent s'empêcher de rire aussi, en voyant la peine où je mettois la bonne femme, qui ne pouvoit se débarrasser de moi. Enfin elle sortit de la maison, disant à son fils qu'elle n'y rentreroit pas tant que j'y serois. Il la suivit jusques dans la rue pour lui faire entendre raison ; & je restai auprès des deux jeunes femmes avec qui je débutai par des familiarités, qui furent reçues comme venant d'un insensé.

Voici quelle étoit la famille où le sort m'avoit transplanté. Rustan étoit fils d'un Janissaire, tué je ne sai où, en faisant je ne sai quelle belle action ; & son fils qui étoit déjà dans le Corps, en avoit eu pour récompense, outre sa paie, la moitié de celle du défunt. Il

subſiſtoit de ce révenu avec ſa famille d'autant plus commodément, qu'il faiſoit encore de ces anneaux que l'on met au pouce pour tirer de l'*Arc* (1). La plus jeune des femmes que j'avois vues étoit ſa fille, dont la mere étoit morte, & l'autre étoit une ſeconde femme à laquelle il s'étoit reſtraint, n'ayant pas le moyen d'étendre plus loin la commodité de la Loi.

Ruſtan, après avoir été quelque tems dehors, rentra avec ſa mere, en l'afſu-

(1) Pour abaſſer l'orgueil & l'inſolence du corps des Janiſſaires, on leur a permis de ſe marier, & d'exercer des métiers; ce qui les tient dans la molleſſe. Ils ont juſqu'à douze *Aſpros* par jour ſans compter l'habillement. Quand un Janiſſaire a fait quelque belle action à la guerre, il eſt fait *Aſſerale*, ou morte-paie. Ils donnent demi pour cent de leur paie en tems de paix, & ſept pendant la guerre, au moyen de quoi le tréſorier du corps eſt obligé de les loger & nourrir.

rant qu'il mettroit bon ordre à ce que je ne la chagrinaſſe pas dorénavant. Effectivement, il me donna quelques coups de ce long bâton que portent les Janiſſaires, quand ils ne ſont pas ſous les armes. J'inſérai de ce début, qu'il falloit avoir pour la vieille un reſpect extérieur, ſauf à moi d'en manquer aux jeunes quand l'occaſion le requéreroit.

Je fus extrêmement ſurpris de voir qu'après avoir ſou pé, le Janiſſaire & ſa famille ſe coucheient tous péle-mêle dans le même lit. Je me retirai dans une façon d'écurie qui m'étoit deſtinée pour logement: là, ſur de la paille je m'accommodai le moins mal qu'il me fut poſſible. Je paſſai une partie de la nuit à réfléchir ſur les façons de faire de mes Patrons; j'ignorois qu'ils fuſſent de la Secte des *Beſthaſchites* (1).

(1) Secte de Mahométans, imaginée par *Beſthaſch*, Prédicateur d'Amurat I. Le vul-

Le lendemain de mon arrivée chez Rustan étoit un Vendredi, & il fallut qu'il allât coucher à son *Oda* (1). J'aidai aux femmes à faire le ménage, tant bien que mal, c'est-à-dire, que

gaire nomme ceux qui la suivent, *mum Scoundrem*, c'est-à-dire, ceux qui éteignent la chandelle. Cette secte n'est suivie que par quelques Janissaires, qui ne diffèrent des autres Musulmans, pour la multiplicité des femmes, qu'en ce qu'ils n'ont aucun égard à la proximité du sang, & qu'ils commettent sans aucun scrupule toutes sortes d'incestes, même les peres avec leurs filles, & les meres avec leurs fils. Bestas, Aga des Janissaires, qui fut étranglé en 1651, étoit leur protecteur. Depuis sa mort, ils ont peu de crédit, & ne paroissent presque plus.

(1) Les Janissaires auxquels on a permis de se marier, sont obligés de venir coucher tous les Vendredis à leur *Oda* ou chambre, & de se faire voir au *Wékilharg* ou Trésorier, s'ils ne veulent perdre leur paie.

je faisois une chose pour l'autre : la vieille murmuroit, & les jeunes rioient; ce qu'ayant apperçu, elle sortit & revint peu après, accompagnée d'un Serurier qui m'attacha par une jambe à un pôteau qui soutenoit le toit de l'écurie où je logeois. Bien loin de m'opposer à cette opération, je riois & chantois pendant qu'on la faisoit. Je me couchai sur la paille, & la femme de Rustan vint me dire de ne me pas chagriner; & que dans le tems que sa belle-mere seroit à la Priere, elle viendroit me voir. J'attendis en patience l'effet de sa promesse.

Cette femme étoit assez gracieuse, mais il y avoit une grande différence entr'elle & sa belle-fille. Celle-ci étoit une petite brune extrêmement vive. Un beau tour de visage, de grands yeux, le nez un peu retroussé, une bouche raisonnablement petite & une fossette au menton, faisoient de *Chémamé* une fille fort jolie & d'environ dix-huit

ans. Il est vrai qu'elle étoit d'une pâte un peu bize, mais elle avoit une fermeté qui la dédommageoit bien de ce petit défaut. La belle - mere n'avoit pour elle que sa taille, une jambe admirable & une blancheur extraordinaire. Je n'ai jamais vu de blonde plus blonde, sans en avoir la fadeur. Je fais grace du portrait de la vicille, qui ne se distinguoit que par une paire d'énormes *Bouzoula* (1).

Chéra, la femme de Rustan, se rendit près de moi suivant sa promesse, elle me pria de jouer du flageolet; je crus que ce n'étoit qu'un prétexte; & je voulus en agir avec elle selon ma louable coutume; mais je me trouvai bien loin de mon compte. Surpris de cette nouveauté, je redoublai inutilement mes tentatives. Comment, dis-je en moi-même, je raterai celle-ci?

(1) Grosses mamelles pendantes,

C'est une chose inconcevable: me résister, à moi, qui ai toujours été prévenu par les avances les plus flatteuses: cette femme est assurément pétrie d'un autre limon. Nouveaux efforts, nouvelle résistance. J'en fus si piqué, qu'oubliant les divers périls que j'avois couru en suivant l'impétuosité de mon tempérament, je pouffai les choses jusqu'à une violence brutale.

Sans faire le moindre cri, sans dire un seul mot, Chéra se défendit avec une adresse qui fit disparaître mon ardeur. Tels deux champions qui, après un long combat, où la force & l'adresse ont balancé la victoire, prennent un moment de repos pour recommencer avec plus de vigueur, & se porter des coups certains; tels, dis-je, Chéra & son esclave, en reprenant haleine, se considéroient réciproquement, l'un pour découvrir le foible de l'ennemi, l'autre pour se tenir en garde contre une nouvelle attaque.

Enfin lassé d'une résistance pour moi sans exemple, je quittai le combat, remportant le fresse avantage d'apprendre aux dépens de quelques égratignures, qu'on ne peut disposer d'une femme malgré elle.

Peu s'en fallut que je ne pleurasse de dépit. Les plus belles ne m'avoient pas coûté le moindre effort; & une femme d'une médiocre beauté flétrissoit en un moment, par une résistance inouïe, les Mirthes qui ceignoient un front toujours victorieux.

Un Esclave avoit vu la sœur du Monarque Ottoman rechercher avec ardeur des empressements, que dédaignoit la femme d'un simple Janissaire. Quel triomphe pour Mariquilla, si elle avoit été témoin de ma honteuse défaite!

Je regardois Chéra en exprimant mon dépit par mes gestes, lorsqu'elle me dit avec douceur: Chrétien, ne sois pas fâché. *Eier dejeul Komak-er Eugvundé*
Wudgiud

Wudgiud benum-ki (1). Si un Hamako étoit capable d'entendre raison, tu approuverois celle qui me fait te résister. Eh! quelles sont, répondis-je brusquement, ces belles raisons? Je ne suis pas encore assez fol pour ne les pas comprendre, expliquez-vous. Comment, dit-elle, tu parles en homme sensé? Aussi le suis-je, répliquai-je, je ne suis devenu fol que par artifice: on m'avoit bien dit, répondit-elle, que tu avois trompé le Mouphti, j'en suis bien aisé pour toi. Je fus bien fâché moi de m'être si étourdiment découvert, & Chéra, qui vit ma peine, m'assura obligamment qu'elle ne trahiroit pas mon secret, quoique je n'eusse plus rien à craindre. Puisque je ne parle pas à un insensé, écoute-moi, continuait-elle, & tu verras que je n'ai pas tort

(1) Si je mets mon mari entre ton corps & le mien.

avec toi. Alors elle m'expliqua ce que c'étoit que la Secte des Becthalchites.

Becthalch, leur Patriarche, en permettant à ceux d'une même famille de se mêler indistinctement & sans scrupule les uns avec les autres, damne irrémisiblement les femmes qui s'attachent à d'autres qu'à leurs maris. Si j'étois encore fille ou veuve, ajouta Chéra, je ne te refuserois rien; mais j'ai un mari pour qui je suis obligée de me réserver toute entière; c'est pourquoi ne me tourmente plus, ce seroit inutilement. Chémamé, si elle le veut, peut profiter d'un avantage dont je voudrois bien être en état de jouir; mais prends garde que son pere ne s'en aperçoive, il ne feroit peut-être pas content de te voir partager les plaisirs qu'il goûte avec elle.

Avec elle, repris-je extraordinairement surpris, avec la fille! Quoi le pere de Chémamé se porte à cet excès de brutalité? Que tu es simple avec tes

expressions, répliqua Chéra en souriant, n'est-il pas naturel que celui qui a planté & cultivé un arbre en mange le fruit? Oh! naturel tant qu'il vous plaira, répondis-je avec précipitation, ce fruit-là doit être diablement âcre pour la conscience d'un pere; je doute qu'il puisse en faire aisément la digestion, elle est contre nature; & dans mon pays, parmi ceux de ma Religion, un pere & une fille qui useroit d'un droit à votre sens si naturel, seroient grillés jusqu'aux os.

Quant à moi, ajoutai-je, qui n'ai l'honneur d'être le pere de personne, j'offrirai à Chémamé ce que vous refusez d'accepter; j'espère lui faire comprendre qu'il est bien plus agréable au Prophete d'être la Maîtresse d'un étranger, que de son propre pere.

Mon raisonnement ne valoit guere mieux que celui que je combattois, mais il étoit du moins plus naturel; & quoique je sentisse le faux de l'un & de

l'autre , je résolus de m'attacher au mien & de le pratiquer dans l'occasion.

La raison fait continuellement appercevoir aux hommes les moyens de se tirer d'erreur ; mais semblables aux enfans qui commencent à marcher , ils chancellent & se jettent à terre par la crainte qu'ils ont de tomber.

La vieille Boulaster , qui se fit entendre à la porte , obligea Chéra de me quitter ; & celle-ci me pria de jouer du flageolet pour les divertir , en m'assurant qu'elle seroit en sorte que sa belle-mere & Chémamé , qui revenoient de la Priere , vinssent m'entendre , & qu'elles obligeroient la vieille à me faire détacher.

Flageolet en bouche , je jouai jusqu'à perdre haleine , sans voir l'effet de la promesse de Chéra. Je m'épouilmonois *Gratis* , quand Boulaster m'apporta une plattée de Ris & un pot d'eau fraîche. C'étoit mon souper : j'avois souvent fait

de plus mauvais repas ; & ayant bon appétit , celui-ci fut bientôt expédié. Après quoi je m'étendis sur la paille , où je m'endormis fort paisiblement.

Je me réveillai peu après la cinquieme Priere au bruit que l'on fit à ma porte. C'étoit Chéra & sa belle-fille qui venoient me rendre visite , pendant le sommeil de la mere de Rustan. Elles prirent place près de moi ; c'est-à-dire , Chémamé à mes côtés , & Chéra un peu plus éloignée. La conversation fut d'abord générale , puis je la liai particulièrement avec la fille du Janifaire.

Dans l'obscurité j'avois présumé. Chémamé se prêtoit de si bonne grace à cet entretien particulier , qu'il cessa d'être général. Chéra en belle-mere , dont le modele n'a pas , je crois , été fait en France , sortit dans la Cour , pour voir apparemment de quel côté venoit le vent. La petite Chémamé étoit en effet ronde & ferme comme une

pomme , mais elle n'avoit pas d'odeur (1).

Déjà j'avois un pied dans la Secte des Beçthaschites , quand Chéra en rentrant brusquement , nous fit remarquer une lumiere extraordinaire qui , peu après , fut suivie de cris & de heurlemens effroyables. C'étoit le feu qui avoit pris dans notre quartier : les femmes se sauterent , ce que je ne pus faire , enchaîné comme j'étois. Le feu gaignoit notre maison ; le péril étoit éminent & pour ainsi dire inévitable. Je fis de vains efforts pour rompre ma chaîne : la maudite vieille l'avoit choisie trop forte : je n'avois aucun instrument qui pût servir à me mettre en liberté : enfin je touchois presqu'au dernier instant de ma vie , lorsque Rustan entra chez lui. Il avoit quitté son Oda , à dessein de sauver ce qu'il pourroit de sa maison :

(1) *Chémamé* , signifie pomme de senteur.

il n'y trouva plus sa famille qu'il appelloit à haute voix : je la distinguai des autres : je l'appellai : il entra dans l'écurie dont le toit commençoit à s'embrancher : en trois ou quatre coups de sa hache d'armes , il me mit en état de fuir avec un bôt de chaîne qui pouvoit bien peser quinze livres , mais quand il en auroit pesé cent , il ne m'auroit pas empêché de courir après mon libérateur.

Les incendies sont fréquens à Constantinople , dont la plus grande partie des Maisons ne sont que de bois peint dehors & dedans , & les rues fort étroites. Celui-ci ne causa pas un grand dommage , n'ayant tout au plus consumé que douze cents maisons (1).

(1) Le premier Juillet 1715 , dans le tems que Méhémet Oïga mon Patron étoit à Andrinople , le feu prit dans un Magasin proche la Mosquée de Bajazet , & en trente heures,

Ruftan alla loger dans son Oda , & sa famille à *Algiro* (1) chez le pere de Chéra , dont j'eus en peu de tems gagné les bonnes graces. Ce vieillard aimoit à rire & je lui en fournissois souvent les occasions. J'avois des entretiens très - vifs avec Chémamé & de très - sérieux avec sa belle - mere , qui avoit infiniment plus de bon sens , que bien des femmes d'une plus haute condition. Usbeck son pere , qui n'étoit qu'un simple Jardinier , l'avoit élevée avec autant de soin que le lui avoit

il consuma quinze mille maisons. On disoit alors , que trois Astrologues étant sur une terrasse à observer les astres sur les neuf à dix heures du soir , avoient vu tomber du ciel une boule de feu qui causa l'embrasement. On en accuse ordinairement les Juifs , à qui on fait payer de grosses avanies.

(1) Village à quelque distance de Scutari , près le Cap qui forme l'entrée du Bosphore , vis-à-vis de Galata.

permis la médiocrité de sa fortune. En qualité de Bechtaschite , il avoit cueilli les premiers fruits de la plante qu'il avoit cultivée ; & n'ayant point eu d'autres enfans que Chéra , après l'avoir mariée à Rustan , il avoit acheté une jeune Greque qui , comme un autre *Abisag* (1) , entretenoit un feu prêt à s'éteindre.

Je passois le tems fort agréablement dans cette maison. Je m'occupois à tout sans rien faire de particulier. J'aurois bien voulu pouvoir donner de mes nouvelles à Mustapha & apprendre des siennes ; mais j'étois sorti trop précipitamment de Constantinople après la mort du Mouphti , & la maison de mon ami , qui avoit été comprise dans l'em-

(1) Jeune fille de Sunam , ville de la Tribu d'Issachar , & d'une excellente beauté. David , dans sa vieillesse , la faisoit coucher à ses côtés , pour entretenir sa chaleur naturelle.

brafement, lui donnoit trop d'occupation pour penser à moi.

Usbeck avoit voulu qu'on m'ôtât la chaîne, & j'allois en liberté non-seulement dans sa maison, mais encore dans le village. J'étois bien venu par tout. Je faisois danser les Villageoises, qui jouissent de beaucoup plus de liberté que les Dames de la Ville; & par ce moyen j'attrapois toujours quelque chose, même des coups de bâton. Un jour que dans un jardin, dans lequel je m'étois introduit par-dessus le mur, j'en disois deux mots à une jeune femme d'un air extrêmement ragoûtant, son mari que nous ne vîmes pas, sans respect pour le droit inviolable des insensés, me donna sur la tête un si rude coup de bâton, qu'il me priva de sentiment. Après avoir fait un pareil régal à sa femme, il revint à moi & me tira d'évanouissement, en me traînant par les pieds jusqu'à la porte de sa maison. Là, il me salua de quan-

tité d'autres coups, dont je ne refusai pas un, tant j'étois encore étourdi du premier. Il m'auroit infailliblement assommé sans d'honnêtes gens qui, m'ayant reconnu, me tirèrent de ses mains, pour me porter chez Usbeck dans le tems que son gendre y arrivoit. Rustan n'eût pas plutôt appris ma catastrophe, qu'il courut chez le bateur, & à son tour, il le moult d'un grand nombre de coups; qui ne guérissent pas un de ceux que j'avois reçus.

Boulafter eut soin de me panser. J'avois le corps tout noir, & je fus plus de quinze jours sans pouvoir me remuer. Outre la douleur que je ressentois, j'avois encore à souffrir les railleries de la vieille, qui m'apostrochoit à chaque contusion qu'elle pansoit. Je lui disois force injures en François, & quoiqu'elle ne les entendit pas, cela me soulageoit d'autant.

Chémamé se donnoit aussi les airs de

badiner sur ma bonne fortune , mais je lui pardonnois volontiers. Je ne recevois de consolation que du bon homme Usbeck & de sa fille. Chéra me représentait fort sensément le péril auquel j'avois été exposé au sujet de Nédoua , & celui que je venois de courir pour une petite Paysane , qui ne valoit peut-être pas la peine qu'un honnête garçon fût aussi vigoureusement rossé que je l'avois été. Je lui promettois d'être dorénavant plus sage. En effet , je prenois des résolutions fort salutaires pour mon corps , si j'avois eu le courage de les suivre ; mais à peine fus-je guéri de mes contusions , que je cherchai l'occasion d'en gagner d'autres.

Rustan qui me trouva un soir , qu'on ne l'attendoit pas , endormi dans les bras de sa fille , avec laquelle j'avois fait ma paix , nous réveilla tous deux à grands coups de la corde de son arc. Ce ne fut pas tout , après m'avoir cassé le nez & les dents , il me dépouilla , il

m'attacha , & me mit tout en sang avec cette même corde d'arc dont il se servoit comme d'un fouet. Jamais on n'a eu les écrivaines avec plus de complément.

Les cris que je pouffois attirèrent Usbeck & sa fille. Ils m'arrachèrent des mains de mon bourreau qui , à ce sujet , se brouilla avec son beau-pere , jusqu'au point de s'en séparer. Il emmena à Constantinople sa mere , sa femme & sa fille , & me laissa chez le bon homme , qui eut grand soin de me panser lui-même , avec du vinaigre il bafina ma blessure , c'est-à-dire , tout mon corps. J'avois déjà éprouvé la bonté de cette liqueur à la suite des bastonnades , & je souffris en patience l'effet d'un remède aussi cuisant qu'efficace. Usbeck avoit mêlé du poivre battu dans le vinaigre pour accélérer ma guérison qui , à la vérité , fut aussi prompte que douloureuse.

Ce charitable vieillard , après mon ré-

tablissement, me ramena chez son gendre, qui ne voulut me recevoir, que pour me vendre au premier qui voudroit de moi : Usbeck demanda la préférence & m'acheta trente sequins.

Mustapha n'étoit plus à Constantinople. On disoit, qu'ennuyé de mener à son âge une vie oisive, il avoit pris le parti des armes & s'étoit associé avec un certain Assan, qui commençoit à se faire un nom fameux dans la Piraterie. Ils avoient équipé, à frais communs, un Vaisseau, & croisoient sur la Méditerranée.

Chéra, à qui j'avois confié toutes mes petites affaires, avoit été chez Zambak à ma priere : elle m'apportoit de ses nouvelles & quelquefois de ses lettres, quand elle venoit à Algiro. La sœur de Mustapha m'exhortoit d'attendre en patience le retour de son frere, qui m'acheteroit infailliblement d'Usbeck, ce qu'elle auroit fait elle-même, si elle eût été en état de me rendre un service

si conforme à ses desirs. Elle ajoutoit, que l'embrasement de Constantinople ayant entièrement dérangé leurs affaires, c'étoit autant par cette raison, que pour éviter la femme, que Mustapha avoit pris le parti de pirater pour rétablir sa fortune & fuir la présence & les injustes reproches d'un objet haïssable, dont elle-même & Tonton avoient beaucoup à souffrir.

Ces nouvelles m'attristèrent. Je plains le sort du généreux Mustapha & celui de son aimable sœur. J'avois reçu d'eux tant de bienfaits différens en leurs especes, que leur situation me tira des larmes : j'ose avancer que je les donnai moins au retardement d'une liberté encore incertaine, qu'au danger où s'exposoit mon ami. Les Turcs ne sont pas plus impreunables que les autres hommes; & Mustapha pouvoit tomber dans le dernier des malheurs, en cherchant à éviter celui de la pauvreté.

Je n'ai jamais fait de vœux contre

les Chrétiens en faveur des Turcs ; mais l'amitié désintéressée de celui-ci avoit fait rant d'impression sur mon cœur, que j'aurois supporté impatiemment un malheur que ceux de ma Religion auroient causé à un des plus honnêtes hommes d'entre les Musulmans.

Ces tristes idées m'avoient plongé dans une sombre mélancolie qui désoiloit mon Patron. Ce bon homme cherchoit tous les moyens de m'en tirer, & je doute qu'il eût pu y réussir, si la Greque ne s'en fût mêlée.

La moderne *Sunamite* étoit une blonde d'une vivacité qui lui faisoit mal passer le tems avec un homme de l'âge de son Patron. A peine avoit-elle vingt ans, & depuis trois qu'elle étoit au pouvoir d'Usbeck, elle se trouvoit aussi peu avancée que le premier jour. Le vieillard étoit plus content d'elle que de lui-même, & la Greque ne l'étoit point du tout de ses manières, qui

qui ne la menoient à rien. Je suppléai au défaut du bon homme : il le fut, le vit, pour ainsi dire, & n'en fut pas scandalisé. Usbeck, qui n'étoit point Turc sur le chapitre de la jalousie, disoit, pour raison, qu'il en étoit des femmes comme des fruits de son jardin, dont la beauté & la bonté auroient été inutiles, s'il n'y avoit pas eu des yeux pour les regarder, ni des gofiers pour en favoriser la douceur. Il étoit impossible qu'un homme avec des sentimens si raisonnables & si conformes à mes maximes, ne fût extrêmement de mes amis : la Greque s'accommodoit fort de cette façon de penser & d'agir, & tout le monde étoit content.

Nous étions voisins de la veuve de Sari Assan, d'abord *Kaïmacan* (1),

(1) Gouverneur de Constantinople, faisant les fonctions du grand Visir en son absence,

puis Testerdar, ensuite *Béglierbey d'Europe* (1). Sultan Achmet III avoit fait étrangler cet Officier au Fanal de *Calcedoine* (2), à son avènement à la Couronne en 1703. Mon Patron, dont le jardin produisoit les plus beaux fruits des environs de Constantinople, avoit souvent l'honneur d'en porter à sa voisine, à laquelle il me présenta.

La Veuve d'Assan, qui depuis la mort de son époux, se dédommageoit de la contrainte dans laquelle elle avoit vécu

(1) Gouverneur général des Provinces de l'Empire en Europe.

(2) Ancienne Ville de l'Asie Mineure, maintenant de l'Anatolie, sur la côte de la mer de Marmora, à l'entrée du canal de la Mer Noire. Ce n'est plus qu'un Village rempli de ruines, où Soliman II fit bâtir une maison de plaisance, appelée *Fanari-Kiosc*, ou Pavillon du Fanal, à cause de celui qui éclaire la nuit les vaisseaux qui entrent dans le détroit de Constantinople.

avec lui, nous reçut à visage découvert. *Indgi* couroit la quarantaine; mais par le fréquent usage du *Serquis* (1), elle paroissoit n'avoir pas plus

(1) Telle est la propriété de cette herbe admirable, que son infusion prise comme du Thé entretient la fraîcheur, les lys, les roses, la fermeté & l'embonpoint, de telle façon, qu'une femme de soixante-dix ans n'en paroît pas avoir la moitié. Cette plante divine, vient, dit-on, d'une montagne auprès de la Mecque. Elle croit dans un petit espace que le Grand Seigneur fait garder avec tant de soin, que quiconque en approcheroit à une certaine distance seroit puni de mort. Les Sultanes en font un fréquent usage. Il faut cependant que ceux qui la cueillent ou la gardent ne soient pas exactement fideles, puisque des particuliers en possèdent: il est vrai que cette herbe est extraordinairement chère; mais quelles femmes ne se ruineroient pas pour jouir d'un avantage aussi précieux que celui que cette plante leur procure.

de vingt-cinq ans. Cette femme, sans se mettre plus en peine de Mahomet & de ses dogmes, que des façons de faire de sa nation, n'avoit d'autres soins que de se procurer tous les divertissemens dont elle se sentoît susceptible. Confinée d'elle-même à la Campagne, elle se livroit sans bornes à tous ses desirs. Les plaisirs de l'amour, & ceux de la bonne chere, partageoient son tems le plus précieux. Sa maison étoit l'Antipode du Serrail de Sa Hauteſſe : on n'y voyoit que des esclaves mieux faits les uns que les autres, & pas l'ombre d'un Eunuque.

Sari Aſſan, qui, à travers les grandeurs qui l'environnoient, prévoyoit ne pouvoir échapper au fatal cordon, pour ne pas laisser dans la misere une femme qu'il adoroit, avoit caché avec soin dans la maison qu'occupoit actuellement sa Veuve, des trésors immenses, disoit-on, & dont elle faisoit un usage conforme à l'impétuosité de son tempérament.

Mon Patron me présenta à sa voisine comme un jeune homme qui, dans le malheur qu'il avoit eu de perdre l'esprit, en étoit du moins recompensé par une folie gaillarde, dont les saillies plaisantes inspiroient de la joie aux plus mélancoliques. Il ajouta, en peu de mots, l'histoire de ma démence. Je remarquai qu'Indgi lui prêtoit une oreille attentive. La cause de mon malheur étoit trop de son goût, pour qu'elle ne s'intéressât pas en faveur d'un grand brun, large d'épaules, & dans la force de son âge. Il n'étoit pas besoin de beaucoup de pénétration, pour voir qu'un garçon de ma tournure devoit avoir des qualités corporelles, qui balançoient avantageusement ce qui manquoit à celles de l'esprit. Aussi fit-elle beaucoup de caresses au bon Usbeck, pour l'engager à me laisser quelques jours avec elle, promettant de me renvoyer chez lui, quand elle auroit éprouvé si mes saillies étoient en effet aussi plai-

fantes qu'il vouloit le lui persuader. Il ne convenoit pas à un homme de la condition d'Usbeck de manquer de complaisance pour une voisine de ce rang; aussi me laissa-t-il poliment avec la Veuve, en l'assurant, qu'elle étoit la maîtresse de me garder tant qu'il lui plairoit.

Je restai donc chez Indgi, qui débuta, pour ébaucher la connoissance, par me faire boire quelques verres de vin, dans le dessein de m'exciter, disoit-elle à deux femmes qui la servoient, à faire quelque chose dont elle pût tirer du plaisir. Voyant de quoi il étoit question, je me mis en devoir de soutenir l'éloge qu'Usbeck avoit fait de mon mérite. Je jouai du flageolet, je dansai, mais modérément. Je fis des contes qui avoient un peu plus que le mot pour rire : Indgi s'animoit par degrés : à un certain signal, les femmes nous laisserent seuls.

On reçoit de la part d'un fol des choses qu'on regarderoit d'un autre œil ve-

nant d'un personnage réputé raisonnable. D'ailleurs, la Veuve d'Assan avoit l'esprit trop bien fait pour se choquer mal à propos de certaines façons de faire, qui se trouvoient d'autant plus de son goût, qu'elle auroit été bien fâchée de me voir renfermé dans les bornes d'un respect dont son action me dispensoit, même avant de lui en avoir manqué.

Une perle de la taille d'*Indgi* (1) auroit été sans prix. Je n'ai gueres vu de femme plus grande, ni mieux proportionnée; mais, quoiqu'elle fût fort belle, elle avoit contracté une imperfection, que tout le Serquis de la Mecque n'étoit pas capable de réparer avec autant d'efficace, que l'auroit pu la plus légère onction du beaume de Chécher Para.

Une continuité de plaisirs l'avoit rendue insensible aux plus piquans. Semblable à ces vieux pillers de table,

(1) *Indgi*, signifie une perle.

dont le goût usé ne trouve plus rien qui excite leur appétit; Indgi n'étoit sensible qu'à la pluralité des mets qu'on lui servoit.

Le petit défaut dont je viens de parler (*cetui n'est pourtant bagatelle*) étoit accompagné d'un plus grand à mon sens. La grosse Perle prenoit ce qu'on lui prodigoit de l'air à peu près dont on reçoit une dette sur laquelle on a droit de compter; il sembloit à sa façon de faire qu'on s'acquittât avec elle d'une obligation. Indgi auroit cru trop honorer son humble serviteur, si elle avoit daigné lui faire plus que les avances indispensables dans l'occasion.

Cependant j'eus lieu d'être plus content de sa générosité que de ses manières. Elle me paya libéralement le repas que je lui avois servi. Ce fut apparemment pour m'exciter à lui faire meilleure chère dans un autre rencontre, qu'elle me donna 12 sultanins que je pris d'un air indifférent; mais dans
le

le fond du cœur avec plus de plaisir que je n'en avois eu à les gagner.

Au bout de six jours & de ma vigueur, je quittai la Veuve d'Assan, avec le dessein formé de ne la plus revoir. Voici le sujet de ma sortie. L'envie de gagner l'argent de la sensuelle, me faisoit tout mettre en œuvre pour assouvir son intempérance. Le jour que je l'abandonnai à ses desirs effrénés, je rappellois en vain le reste de mes forces expirantes: Indgi, l'insatiable Indgi, me reprochoit ma nonchalance dans les termes les plus insultans pour un homme qui tentoit l'impossible. Parbleu, lui dis-je brusquement, & sans penser que je jouois un rôle de fol, que vous en reviendra-t-il quand je me ferai tué pour vos plaisirs? Eh! que m'importe, répondit-elle tranquillement, *sen ulursen birdahi* (1). Je fus si piqué de cette indifférence, après

(1) Si vous mourez, il y en a d'autres.

tout ce que je faisois actuellement en faveur de l'ingrate, que ne consultant que mon dépit, je la quitterai, laissant la besogne en l'état qu'elle se trouvoit. Je repris le chemin de la maison d'Usbeck, emportant pour prix de mes pénibles travaux douze malheureux sequins. Je puis le dire en conscience, je les avois bien légitimement gagnés à la sueur de mon front.

Malgré le juste ressentiment que j'ai toujours conservé contre Indgi, je lui dois cette justice, qu'elle eut de moi un soin particulier dans le peu de tems que je fus à son service. Le suc des viandes les plus nourrissantes, les meilleurs vins de Cypre & de *Naxos* (1) ne

(1) Isle de l'Archipel, une des Cyclades. Elle abonde en marbre & en excellens vins: les Payens l'avoient consacrée à Bacchus, après que ce Dieu y eut trouvé Ariadne abandonnée par Thésée.

m'étoient pas épargnés: mais aussi faut-il convenir que l'argent qu'elle dépensoit à mon occasion lui rapportoit un excès d'intérêt; d'ailleurs, je n'étois point obligé aux corvées qu'elle me faisoit faire, n'étant pas son esclave.

Les jambes & l'estomach débiles, le cœur gonflé d'amertume, plein de dépit & léger d'argent, je regagnois tristement le jardin du trop complaisant Usbeck, lorsqu'à cinquante pas de sa maison, l'épuisement ne me permettant pas d'aller plus loin, je fus contraint de m'asseoir sur une pierre qui bordoit le chemin. J'y demeurai quelque tems, luttant avec le peu de force qui me restoit contre une foiblesse qui s'annonçoit par une sueur universelle; j'y succombai.

Rendu à moi-même par le secours de quelques cordiaux, je me trouvai dans la maison & entre les mains d'un jeune Médecin déjà fameux par des meurtres de conséquence, Calil Agi étoit un de ces

hommes qui semblent destinés par la nature à tromper les autres. Il avoit appris ce grand art sous un Juif qui, après avoir parcouru la haute & basse Egypte, prétendoit avoir rapporté du commerce qu'il avoit eu avec ses habitans, des secrets merveilleux pour la guérison de toutes sortes de maladies. Ce fameux Charlatan, après s'être fixé à Constantinople, où ceux de sa nation sont depuis long-tems en possession de faire mourir les humains, en prétendant leur conserver ou prolonger la vie, avoit pris en amitié le jeune Calil, & lui avoit fait part des merveilles qu'il avoit rapportées de ses voyages.

Avec un esprit adroit & insinuant, soutenu d'un air mêlé de hardiesse & d'effronterie, Calil aidé de son maître avoit trouvé le secret d'en imposer d'abord aux simples. Quelques cures que le hazard plutôt qu'une science conjecturale, avoit fait réussir, lui avoient gagné la confiance des Grands de la

Porte, entr'autres celle de *Gulbéas Sultane Validé* (1).

Le hasard, qui m'avoit conduit chez lui, porta sa fortune & son nom à leur dernier période.

Mon histoire avoit fait tant de bruit à Constantinople, & j'étois trop connu dans Algiro, pour que Calil, qui y avoit une maison de plaifance, pût ignorer ma situation d'esprit. Il feignit cependant de n'en rien savoir, & croyant devoir en imposer d'abord à ses domestiques, il parla long-tems en leur présence sur les causes de ma démence, dont il appercevoit, disoit-il, les symptômes dans mes yeux, plutôt par les regles de son Art, que par mes discours, qui n'avoient aucune suite raisonnable. Les auditeurs d'un verbiage intelligible témoignoient leur admiration par leurs gestes, pendant que, riant inté-

(1) La mere du Sultan régnant.

rieurement, je me moquois de la prétendue pénétration du Docteur.

Je veux entreprendre cette cure, dit-il à ceux qui l'écoutoient. A qui appartient cet esclave ? On le lui dit, & il envoya chercher Usbeck, à qui il proposa de me laisser chez lui, pour faciliter l'effet des remèdes qu'il devoit employer à ma guérison. Mon Patron, qui m'aimoit mieux fol que sage, ne me laissa qu'avec peine entre les mains du Médecin.

Je consultai long-tems avec moi-même, si je me prêterois à ma guérison, ou si je rendrois inutiles les remèdes du Docteur. L'un & l'autre dépendoit de moi. Le tout mûrement considéré, je résolus de me laisser guérir, en ne prenant des remèdes que ceux que je croirois capables de ne me faire ni bien ni mal.

Il est vrai que je m'ennuyois de jouer un personnage qui me coûtoit quelquefois. Il y avoit près d'un an que je feignoïis ; & quoique la démence me don-

nât une liberté qu'on auroit réprimée dans un esclave raisonnable, j'étois d'autant plus dégoûté de cet état, que je n'avois plus rien à craindre des suites de la mort d'Omar.

Pendant les quinze premiers jours que je demurai chez Calil, je vécus comme à mon ordinaire. Le Médecin, avant de partir pour Constantinople où il étoit retourné, avoit ordonné que rien ne me manquât, sur-tout pour la nourriture, persuadé qu'elle contribueroit à son dessein. J'avois donc la liberté de faire tout ce qui me plaisoit ; & j'allois à mon ordinaire dans toutes les maisons du Village, si on en excepte celle d'Indgi.

Je rendis visite à Usbeck, quand je crus être en état de me présenter avec honneur devant la Greque, qui avoit bien maudit Indgi & la sottise complaisance de notre Patron. Il y avoit bien à la maison deux autres esclaves ; mais l'un étoit un Negre, qui ne savoit que

fumer & boire de l'eau-de-vie, & son camarade un Moseovite qui pouvoit passer pour une bête de charge & rien de plus. Tels oiseaux ne convenoient pas à la jeune *Gultric* (1), ainsi Usbeck avoit-il nommé la Greque, qui en effet, étoit un joli petit chemin de Roses.

Calil revint à Algiro dans le dessein de m'emmener à Constantinople, il eut beaucoup de peine à y faire consentir mon Patron, qui ne put cependant résister aux instantes prières du Médecin. Je fus traité dans sa maison de Ville comme je l'avois été à celle de la Campagne. J'allois par-tout sans chaîne : je profitai de cette liberté pour chercher le Cordelier qui m'avoit si bien assisté dans mon aventure avec le Schérif ; mais ce Religieux accompagnoit son Patron à la Campagne. J'épiaï l'occasion de voir en secret ma bonne amie Chéra, n'osant aller chez le Janissaire tant qu'il seroit

(1) *Gultric*, signifie chemin de roses.

en état de faire un fouet avec son arc.

Un jour, qu'arrêté à la porte d'un bain, je considérois les femmes qui y entroient, une me donna un coup de coude ; je la suivis de loin jusqu'à l'*Atmeidan* (1) devant une petite maison dont elle ferma la porte après s'être tournée de mon côté. Cela avoit un air de bonne fortune qui ne me déplut pas ; & comme mon habit d'*Ordonnance* (2) me mettoit à couvert de bien des inconvéniens, je résolus de voir où ce commencement me meneroit ; je me promenai aux environs de la maison

(1) C'est l'Hypodrome.

(2) L'attention des Turcs pour tout ce qui regarde la personne des insensés est si régulière, qu'ils les font habiller d'une façon différente, afin que la singularité de leurs vêtemens les faisant remarquer, les mette à l'abri de toute insulte. L'habit d'un Hamako est blanc du côté droit, & verd du côté gauche.

sans la perdre de vue. J'en vis sortir une femme voilée qui, passant près de moi, me glissa un billet que j'allai lire dans un coin de l'Atmeidan. On m'avertissoit en peu de mots de me trouver, une heure après la quatrième Prière, sous le Portique du Serrail d'*Ibrahim Bacha* (1).

J'avois encore près de deux heures à attendre, je les passai à me promener dans l'Hypodrome en rêvant à cette aventure. Je n'avois pu distinguer, ni par la taille, ni par la démarche, quelle pouvoit être cette femme (sous le voile

(1) Ce Serrail fut bâti dans l'Atmeidan, par le fameux Ibrahim, Grand Visir sous Soliman II, qui le fit égorger en 1536. Ce Prince lui avoit promis de ne jamais le faire mourir tant qu'il régneroit; mais ayant découvert ses intrigues avec Charles-Quint, il le fit égorger pendant qu'il dormoit, le Mouphti Payant dégagé de son serment, en lui représentant le sommeil comme une espèce

les Turques se ressemblent toutes): je me rendis au lieu marqué. J'y avois à peine été un moment, que la personne qui m'avoit donné le billet reparut, me prit par la main, me conduisit en silence jusqu'à la porte dont j'ai parlé, & qui s'ouvrit à notre approche. Après avoir fait quelques pas dans l'obscurité, nous parvinmes à une petite chambre assez bien éclairée: j'y vis une femme couchée sur des carreaux: j'en approchai, elle leva son voile, je demeurai surpris d'étonnement & saisi de la plus vive joie, en reconnoissant l'adorable

de mort. Sa veuve, sœur de Soliman, épousa Lutzî, qui lui donna un soufflet, comme je le dis plus haut, parce qu'elle lui reprochoit son attachement pour les Moslems. Ibrahim étoit Génois; il avoit toujours beaucoup favorisé les Chrétiens, dont il professoit en secret la Religion. On dit qu'il étoit de la maison des Justiniani, qui a donné des Empereurs Chrétiens à Constantinople.

Nédoua. Cette charmante fille remarquant ma surprise, se leva, & me passant ses beaux bras au col, elle m'entraîna sur les coussins.

Je ne pouvois me persuader que je fusse accablé des caresses de la Niece d'Omar; je croyois rêver. Est-il possible, lui dis-je, pouvant à peine parler, que je retrouve Nédoua, cette fille généreuse, à qui je dois la vie? Est-il possible, me dit-elle à son tour, qu'un Hamako puisse me reconnoître encore? Nous mêlâmes les éclaircissemens aux caresses.

J'appris à Nédoua ce qu'elle pouvoit ignorer de mes aventures, & je fus d'elle ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation. La jalouse Espagnole avoit déclaré aux Schérifs assemblés, ce qu'elle savoit & ce qu'elle conjecturoit de notre intrigue. On n'avoit secouru Nédoua que dans le dessein de la réserver à une punition de famille. Le jeune Schérif, qui devoit l'épouser au retour d'un long voyage, étant arrivé dans ces

entrefaites, ne voulut plus tâter du mariage avec sa parente; mais ne pouvant se résoudre d'abandonner une personne qu'il avoit aimé, à la fureur de ses parens, il avoit fait tant d'instances auprès d'eux, que, d'un consentement unanime, ils avoient abandonné la coupable Nédoua à sa mauvaise fortune.

Le jeune Schérif, pour se guérir d'une passion qui lui rongeoit le cœur, avoit pris le parti de voyager sur nouveaux frais; mais avant de partir, par une générosité rare dans un Turc outragé si sensiblement, il avoit assuré à Nédoua une pension suffisante pour son entretien & celui d'une esclave qui la servoit. La famille d'Omar s'étant contentée de priver sa Niece de sa succession, lui avoit laissé la vie, qu'elle auroit trainée dans la misère, sans la générosité de son Amant.

Soit que l'absence eût prêté de nouveaux charmes à Nédoua, ou qu'une

entrevue sans contrainte nous fit mieux goûter le plaisir de nous revoir, nous passâmes une nuit d'autant plus délicieuse, que nous nous livrâmes à toute notre tendresse, sans appréhender d'en voir les effets aussi cruellement interrompus qu'ils l'avoient déjà été.

Le Matelot qui se remet en Mer, après s'être refait au Port des fatigues d'une violente tempête, sent renaitre l'ardeur qui le faisoit courir au bout de la Terre.

Je ne quittai Nédoua que sur la fin de la nuit suivante. Calil parut content de me revoir après m'avoir cru perdu. Il me fit garder à vue pendant quelques jours; & comme je m'en aperçus, je ne fis aucune tentative pour sortir. Je paroissois faite attention à ce qu'on me disoit, mes discours n'avoient quelquefois rien d'extravagant; & le Docteur voyant une lueur d'espérance du retour de ma raison, en attribuoit l'effet à l'efficacité des remèdes que je ne prenois pas.

Quatre jours après ma première entrevue avec Nédoua, me sentant en état de lui faire une visite qui pût la dédommager d'un jeûne de plus d'un an, je voulus sortir, on m'en empêcha. Je repris mes extravagances, j'injuriai, je batris ceux qui se mirent en devoir de me retenir. Calil, qui vint au bruit, en ayant appris la cause, ordonna qu'on me laissât en liberté. Je n'en profitai que pour un instant, je rentrai chez le Médecin, devant qui je me présentai dans un état fort tranquille. Il conclut de ce changement subit, que plus on me contraîndroit, moins je reprendrois l'usage de la raison. Dès le moment je jouis d'une entière liberté.

Je me rendis dans l'Atmeidan, & de là je fus conduit chez Nédoua, comme j'en étois convenu avec elle. Cependant le Cordelier étoit revenu à la Ville impériale; & ayant su des autres esclaves de son Patron que je l'avois demandé, il vint chez Calil. Celui-ci, à qui il s'a-

dressa d'abord, lui dit qu'il avoit prié mon Patrôn de me laisser chez lui pendant quelque rems, pour essayer si par l'excellence de ses remedes, il pouvoit me rendre à la raison; ajoutant, que par les commencemens, il auguroit bien de la réussite d'une entreprise aussi difficile. Le Cordelier, qui savoit bien à quoi s'en tenir, rit intérieurement de la prévention de l'Hypocrate Turc, & le complimenta sur ses espérances.

J'arrivai dans ce moment, & Calil, qui dit au Religieux, que je m'absentois quelquefois le jour & la nuit, lui fit soupçonner une nouvelle intrigue. Ce dernier voulut s'en éclaircir, & me parlant en Latin, il me demanda ce qui m'avoit obligé de coucher dehors. Je m'excusai dans la même langue, bien persuadé que le Docteur, qui nous écoutoit, n'en avoit pas plus de connoissance que les nôtres n'en ont de la Greque: mais Calil qui, en effet, n'entendoit pas cette langue, se douta qu'il

y

y avoit du mystere: il nous laissa, priant le Cordelier de me venir voir le plus souvent qu'il pourroit, pour accélérer, par ses discours, auxquels je paroissois prendre plaisir, l'effet de ses remedes.

L'adroit Médecin avoit son but en lui faisant cette priere, & nous donnâmes le Franciscain & moi dans un piège, que nous ne nous doutions pas qu'on dût nous tendre. La premiere chose que fit Calil, pour parvenir à son but, fut de me faire changer de logement; & sous prétexte de se mettre plus à portée de me médicamenter, il me donna, dans le corps de logis qu'il occupoit, une chambre contiguë à un petit cabinet, qui n'en étoit séparé que par une légère cloison; & dans lequel il y avoit même une porte.

Je pris possession de ce nouveau domicile, sans approfondir la cause qui m'en faisoit changer, & sans en examiner la disposition. Ce fut dans ce rems que je ressentis la plus vive affliction.

Tome II,

Q

Un jour, ou pour mieux dire, une nuit, j'avois trouvé Nédoua plongée dans une tristesse, dont il ne me fut pas possible de la tirer. Vainement je lui en demandai la raison, elle s'obstina à me la taire. Son esclave, à qui je m'en informai dans le tems qu'elle me reconduisoit, ne feignit point de me dire que le chagrin de sa Patrone venoit du défaut d'argent, qu'elle n'en avoit pas même pour vivre, par la négligence des parens de son Bienfaiteur, qui différoient de lui payer sa pension. J'avois sur moi les Sultanins d'Indgi, que je donnai à cette fille pour les remettre à sa maîtresse.

Calil, qui savoit que je découchois souvent, m'avoit fait suivre par un homme qui lui étoit entièrement dévoué. Celui-ci m'avoit vu entrer & sortir de chez Nédoua; ce qui confirma Calil dans le soupçon qu'il avoit déjà conçu que je n'étois qu'un fol volontaire. Il n'ignoroit pas que la niece d'Omar demeurât dans la maison dont

on m'avoit vu sortir; & comme il savoit mon aventure avec elle, il ne douta plus que je n'en eusse imposé au public pour me conserver la vie. Il attendit une occasion favorable pour me faire convenir de cette vérité, & cependant il en agit avec moi à l'ordinaire.

L'argent que j'avois fait remettre à Nédoua ne la mena pas loin avec la bonne chere qu'elle me faisoit faire; & à dire vrai, je ne m'informai point si elle avoit touché sa pension. J'étois auprès d'elle lorsqu'il lui prit une foiblesse: j'appellai l'Esclave, & nous l'enfimes revenir. L'Esclave à son tour tomba dans le même accident: après l'en avoir aussi retirée, je leur en demandai la cause. Nédoua pleuroit & ne répondoit point. Je m'adressai particulièrement à l'Esclave. Hélas! me dit-elle d'une voix mourante, il y a deux jours que nous n'avons mangé. Ce peu de mots me fit faire mille réflexions cruelles.

Nédoua baignée dans son sang & expirante sous les coups de son Oncle, avoit fait sur mon ame une impression moins douloureuse, que cette même Nédoua réduite à une extrémité si dure. La plus parfaite des créatures me serant dans ses bras affoiblis d'inanition, les roses de son teint disparues & remplacées par une pâleur causée par la disette générale des choses les plus nécessaires à la vie : Nédoua mouillant de ses pleurs l'auteur de ses maux, le corrupteur de son innocence ; moins sensible encore à ses propres malheurs, qu'à l'idée de se voir séparée par une mort longue & cruelle d'un misérable Esclave qui, pour contenter une passion effrénée, l'avoit plongée dans l'abîme de miseres dont il ne pouvoit la tirer. Enfin, Nédoua mourante de faim, (l'horrible expression !) me tiroit des larmes de sang.

Jamais un cœur bien fait ne s'est vu dans une situation plus douloureuse. Je

n'avois aucune ressource pour tirer cette fille aimable de la misere qui l'accabloit. Que pouvoit faire un malheureux Esclave ? En vain je voulois y rêver, les tristes objets qui frappaient ma vue, m'ôtoient jusqu'à la liberté de penser. Nédoua sans force & sans mouvement sur ces mêmes carreaux où la violence de notre amour l'avoit tenue tant de fois attachée, & forcée d'y rester étendue par un abattement si différent de celui que cause une douce volupté, étoit pour mon cœur un spectacle qu'il ne pouvoit supporter sans horreur. Je m'en arrachai, résolu de tenter toutes les voies que le hasard & la fortune m'offriroient pour mettre fin à tant de maux.

J'arrivai chez le Médecin en même tems que le Cordelier, que je conduisis dans ma chambre. Nous nous entretenmes fort long-tems en langue Franque. Ce bon Religieux me donna des avis qui m'auroient conduit en peu de

tems à une vie paisible & heureuse, si j'avois eu la force de les mettre en pratique. Il me demanda le sujet de la tristesse dans laquelle je paroissois plongé, & je ne feignis point de lui en découvrir la cause. Il ne pouvoit m'aider que de ses consolations : foible ressource dans une si grande extrémité !

A peine se fut-il retiré, que Calil s'introduisit dans ma chambre par la porte que je n'y avois pas encore remarqué. Cette apparition me surprit : le Médecin m'aborda en souriant. Je suis charmé, me dit-il, d'avoir entrepris la guérison d'une feinte maladie ; & sans me donner le tems de lui répondre, il me mit au fait d'un plan qu'il avoit conçu sur les soupçons de mon imposture. Prête-toi de bonne grace à mes desseins, ajouta-t-il, nous y gagnerons, moi de la réputation, toi la liberté & deux bourses. Il est inutile de feindre plus long-tems

avec moi, continua-t-il, voyant à mon air embarrassé que je cherchois une défaite : je sai les visites que tu rends à la Niece du Schérif, je t'ai fait suivre ; & je viens d'entendre la conversation que tu as eu avec la Dervich Chrétien. Il t'a parlé comme à un homme sensé, & tes réponses n'ont point été d'un Hamako ; détermine-toi, il faut te perdre ou te sauver. Je te laisse faire tes réflexions. A ces mots il sortit. Mes réflexions furent bientôt faites. Je résolus d'être de moitié de la friponnerie, puisqu'elle pouvoit être utile à Nédoua. La circonstance des deux bourses flattoit trop mon imagination, par rapport aux besoins de cette aimable fille, pour que cette seule considération ne suffît pas à me déterminer.

J'allai trouver sur le champ mon confrere en friponnerie. Je lui promis de me prêter à la fourbe, & lui avouant mon intelligence avec Nédoua, je ne lui dissimulai point l'horreur de sa situa-

tion présente, & la nécessité dans laquelle je me trouvois de lui demander un à compte sur sa promesse. Il entra de bonne grace dans mes vues, & je volai au secours de Nédoua avec une bourse.

J'achetai chez les Juifs un panier que je remplis de toutes les provisions qu'il put contenir, & à l'entrée de la nuit j'eus la satisfaction de faire prendre à Nédoua & à son Esclave les secours dont elles avoient un si pressant besoin. L'Esclave à laquelle je ne faisois pas tant d'attention qu'à la maîtresse, manqua d'étouffer en mangeant avec trop d'avidité. Je fis couler petit à petit dans l'estomach de ma belle Turque, des alimens qui la rappellerent à la vie.

Je goûtois un plaisir bien pur, en voyant l'objet de mes soins reprendre par degrés ses forces & sa beauté. Que je savois bon gré au Médecin, qui avoit imaginé une fourbe dont le commencement étoit si utile à une fille que j'adorois !

Je

Je retournai avant le jour chez Calil qui, désormais certain du succès de ses remèdes, publioit hautement, qu'avec le secours de certaines herbes dont il devoit la découverte à sa profonde doctrine, il me rendroit tout le bon sens que j'avois eu jadis en partage. Pour appuyer la supercherie, le fourbe alloit mystérieusement dans la campagne de Constantinople, d'où il revenoit chargé d'herbes, dont le suc exprimé perfectionnoit les remèdes admirables que je ne prenois point, & cependant je guérissais à vue d'œil.

Nous amusâmes la Cour & la Ville, pendant trois mois que nous jugeâmes à propos de faire durer la comédie. Calil reçut des félicitations qu'il ne méritoit pas. Sa réputation s'accrut au point, qu'avant que je sortisse de Constantinople, le Sultan l'avoit nommé *Lecchin Bachi* (1).

(1) Le premier Médecin de Sa Hauteffe,

S'il n'y avoit pas de probité entre les fripons, ce fameux corps tomberoit dans l'anarchie. Calil, après avoir payé ma rançon à Usbeck, me donna l'autre bourse & la liberté. Il voulut de plus que je demeurasse chez lui jusqu'au tems que je partirois pour révenir en France. Je profiterai de la commodité.

Cependant Mustapha étoit revenu de ses courses chargé de lauriers & de butin. Je l'avois vu dans le cours de ma guérison, il étoit du secret; mais à l'insu du Médecin. Il vouloit que je logeasse chez lui; je m'en dispensai à cause de Zambak, qui auroit gêné mes entrevues avec Nédoua, chez laquelle j'allois toujours en secret.

Je rendis visite au bon homme Usbeck, & je trouvai chez lui Chéra devenue veuve de Rustan. Elle étoit retirée chez son pere, & conjointement avec Gultric, elles entretenoient sa chaleur naturelle. Je crus devoir reconnoître les honnêtetés de Chéra & les

obligations que je lui avois, en lui offrant ce qu'elle avoit autrefois refusé, & ce qu'elle accepta alors de bien bon cœur, la cause de ses refus ne subsistant plus.

Il sembloit à voir la façon dont je partageois la table & le lit d'Usbeck que je fusse devenu Beethaschite.

Je revins à Constantinople au bout de quinze jours. Le généreux fils de Sulmen avoit soin que rien ne me manquât. Les Juifs m'avoient vendu un habit à la Françoisise, & j'étois connu dans la Ville pour le Chrétien ami de Mustapha.

Cet honnête homme avoit pour voisine à Galata une Veuve, qu'on disoit extrêmement belle. J'avois proposé à Zambak & à Chécher Para de faire connoissance avec elle, pour rendre notre société plus nombreuse & diversifier nos plaisirs. Mustapha joignit ses instances aux miennes. Les Dames n'y consentirent qu'avec peine. Tonton ap-

préhendoit que le cœur de son Patron ne lui échapât ; & l'exemple de Nédoua faisoit tout craindre à Zambak.

Pendant elles céderent à nos importunités : trouverent la Veuve au bain : firent connoissance & lierent amitié avec elle si rapidement , que le lendemain Zambak & le petit morceau de sucre allèrent faire visite à la Veuve , qui vint à son tour chez Mustapha.

C'est un sot cérémonial que celui des Turcs. Quand une femme étrangere est dans une maison , les hommes sont obligés d'en sortir , ou du moins de se cacher , tant qu'il lui plaît d'y rester (1).

(1) Quand les Turques sont en visite , leur grand plaisir est de se revêtir des habits les unes des autres. Ce changement , qui ne se fait jamais avec modestie , & leurs conversations dont la matiere est toujours très-libidineuse , font que les hommes ont une attention scrupuleuse à sortir réciproquement de leurs maisons , quand leurs femmes visitent , ou sont visitées.

Les Dames étant descendues au jardin , que Mustapha avoit fait embellir depuis le retour de sa fortune , nous nous présentâmes devant elles , comme si le hasard nous y eût conduit. La Veuve se couvrit de son voile aussi - tôt qu'elle nous apperçut. Après les premiers complimens & les excuses d'une faute , dont nous rejettâmes toute l'atrocité sur le hasard , nous fîmes force instance auprès de la Veuve , pour nous permettre de la voir : elle n'y auroit peut - être pas consenti , si Zambak & Tonton ne lui eussent fait une douce violence.

Merdgian (1) est une fort belle femme. On a eu raison de lui donner ce nom , en faveur du brillant de ses yeux & de l'éclat de son tein. Nous nous recriâmes sur sa beauté avec une admiration polie , & je remarquai que la belle Veuve n'étoit pas insensible à nos louanges. La

(1) *Merdgian* signifie brillante comme du corail.

seule chose qui me chagrina , fut de voir que Merdgian fit plus d'attention aux douceurs de Mustapha qu'aux miennes. Elle reçut celles du Turc d'un air prévenant, dont Tonton fut aussi mal édifiée que moi.

Cette façon de faire me piqua. Merdgian savoit qui j'étois, & mon aventure avec Nédoua m'avoit donné un si grand relief auprès des femmes, que j'avois tout lieu d'être surpris de l'indifférence de celle-ci, pour un homme fameux par un si brillant forfait.

Mustapha n'avoit par devers lui que quelques actions militaires, qui ne pouvoient entrer en comparaison avec les talens admirables dont la nature m'avoit si libéralement pourvu : talens qui, chez le sexe de bon goût, doivent l'emporter sans contredit sur les exploits guerriers les plus glorieux.

Merdgian, qui se rendit sans peine à la prière que lui fit en secret Mustapha, de venir voir Zambak le plus souvent

qu'elle pourroit, se servit du prétexte de lui faire voir sa sœur, pour revenir deux jours après. Elle amena avec elle la jeune *Gévaher* (1), qui, quoiqu'elle fût fort jolie, n'avoit d'analogie avec son nom, que le précieux répandu sur toutes les manières.

J'avois compris qu'il n'y avoit rien à faire pour moi auprès de Merdgian ; & Mustapha m'en avoit parlé comme d'une femme dont il désiroit faire la sienne, si elle y donnoit les mains. Cette dernière considération suffisoit pour me faire renoncer à une conquête que j'aurois peut-être entrepris vainement.

Je fus charmé du premier coup-d'œil de *Gévaher*, qui reçut les lieux communs orientaux, dont je me servis pour la louer sur sa beauté, d'un air à me faire conjecturer que le plus grand ob-

(1) *Gévaher* signifie pierre précieuse.

tacle que je trouverois dans sa possession , seroit la jalousie de Zambak.

J'avois introduit chez Mustapha les façons de vivre Françaises ; mais nous n'en usions que dans le particulier , pour ne point donner matiere aux sots raisonnemens des Domestiques Turcs. Merdgian & Gévaher s'accommodant aisément à nos manieres , amenerent leur frere chez Mustapha. Ce jeune Turc est beau comme l'amour : il ne fut pas moins épris des charmes de Zambak , qu'elle le fut de sa beauté ; & à compter de leurs premieres façons de faire , je me regardai comme veuf de la Veuve de Curgi Nébi.

La sœur de mon ami eut l'honnêteté de me prévenir sur sa nouvelle passion , & sans chercher de détour , elle me dit que n'espérant pas de se voir mon épouse , elle me prioit de ne point apporter d'obstacle au projet qu'elle avoit formé de devenir celle de *Koul Kaléjasti*. Quoi que Zambak fût fort belle , une longue

& paisible possession m'en avoit un peu dégoûté , & je donnai sans peine les mains à son projet ; mais par une délicatesse , qui me parut la flatter encore , je refusai d'être , comme elle m'en prioit , l'interprete de ses desirs auprès de l'époux qu'elle se destinoit.

Contentez-vous , dis-je à Zambak , du sacrifice que je fais à Koul , sans exiger qu'il apprenne de moi les sentimens de votre cœur en sa faveur. Il est un autre moyen de les lui faire savoir : Mustapha souhaite épouser Merdgian , qu'il propose ce double mariage.

Les empressemens de Koul doivent vous assurer de son aveu , continuai-je , & je ne doute pas que la sœur n'accepte volontiers ce que lui proposera son frere en faveur du vôtre. Ce conseil étoit trop flatteur pour Zambak , pour qu'elle hésitât de le suivre.

Je m'ouvris sur ce projet à Mustapha , qui en fit la proposition à Koul , & celui-ci n'eut pas de peine à persuader Merd-

gian. Le dépit que fit paroître Chécher Para , n'empêcha pas que ces mariages ne s'accomplissent quelque tems après. Voici ce qui les différa.

Le beau Turc & ses sœurs n'avoient d'autre patrimoine que leur jeunesse & leurs appas. Mustapha n'étant pas assez riche , pour entretenir une si nombreuse famille , proposa à son futur beau-frere d'armer en course conjointement avec Assan & lui , chacun un Vaisseau , qui croiseroient ensemble , & dont ils partageroient par portions égales la perte ou le profit. Ce projet fut suivi : ils armerent.

J'eus une espece d'envie de m'embarquer avec eux ; dans le dessein de me faire mettre à la premiere Terre des Chrétiens qu'ils aborderoient. Mais Mustapha me pria d'attendre son retour , pour assister à la cérémonie de son nouveau mariage , avec promesse de me faire remettre au Port de Toulon , à la premiere occasion. Cette considéra-

tion me retint moins que celle de Nédoua , dont il falloit abandonner les charmes. J'aimois cette fille avec trop de tendresse pour m'en séparer si promptement.

Quelques jours après que les Turcs eurent mis à la voile , je me sus bon gré de ne les avoir pas suivis. Mon ami embarqué , mon premier soin avoit été d'aller chez Nédoua , à qui je portois des secours que je tenois de la libéralité de Mustapha. J'avois fait à ce Turc une entiere confiance de mon intrigue avec la Niece du Schérif , & de la situation de ses affaires. Il avoit suffi à Mustapha que je lui eusse fait connoître les besoins de Nédoua , pour qu'il les prévint : en attendant son retour il m'avoit fait présent de deux bourses , que je priai la belle Turque d'accepter.

Ce secours lui vint d'autant plus à propos , qu'elle apprit , peu de tems après , la mort du jeune Schérif , que des Arabes vagabonds avoient assassiné & volé

auprès de *Gébel Arufat* (1), comme il revenoit de Médine. Nédoua qui, par cet accident, se voyoit privée de l'unique espérance qui lui restât, y parut cependant moins sensible qu'à la nouvelle de notre future séparation, sur laquelle j'avois cru devoir la pressentir.

(1) Montagne à deux journées de Médine, & deux ou trois lieues de la Mecque. Les Turcs sont fort persuadés qu'Adam y trouva sa femme Eve cinq cents ans après que Dieu l'eut créé. C'est au pied de ce mont, dans la pleine de Mina, qu'après avoir fait sept fois le tour du Temple de la Mecque, chaque Pélerin fait le corban d'un mouton ou de quel-qu'autre animal, suivant ses moyens. Il le distribue aux pauvres, ne s'en réservant que deux livres. S'il en retenoit davantage, & qu'on le fût, il ne pourroit de sa vie se faire raser la tête ni couper les ongles. Ce corban ou oblation ne se fait qu'après avoir passé une nuit & un jour en prières; & ce, en mémoire du sacrifice d'Abraham,

Avec autant de beauté qu'en avoit la Niece d'Omar, il étoit bien difficile qu'elle manquât de retenir un homme, qui ne lui étoit pas moins attaché par les liens de la reconnoissance, que par ceux de l'amour. Cette fille avoit exposé sa vie pour défendre la mienne: c'étoit à mon occasion qu'elle avoit perdu une riche succession, & s'étoit attiré le mépris & la haine de sa famille: n'étoit-il pas juste que je la dédommageasse de ces pertes, du moins par une tendresse égale à la sienne?

En quel lieu de la Terre aurois-je pu trouver une Amante plus tendre, & qui m'aimât avec plus de détachement de tout ce qui n'étoit pas moi, que l'aimable Nédoua? Etoit-ce Zambak, qui m'avoit préféré le Grand-Seigneur, & qui actuellement me quittoit pour se donner à un Corsaire? Les autres femmes ou filles qui m'avoient honoré de leurs bonnes grâces, m'avoient été plus attachées par sensualité que par ten-

dressé. Elles n'en vouloient qu'à mes facultés corporelles, & Nédoua ne demandoit que mon cœur. Je n'avois bien connu l'amour & ses douceurs qu'avec elle. Je dois excepter Charmen & Chéra; mais j'avois perdu la première pour toujours, & la reconnoissance m'attachoit plus à Chéra que la tendresse. J'estimois la Veuve de Rustan, parce qu'elle le méritoit, mais je devois estimer Nédoua par les sentimens de son cœur, & l'aimer pour sa beauté.

Elle avoit pour moi cette tendresse sans emportement, que l'on cherche dans une épouse. Contente de me voir, Nédoua ne m'excitoit jamais à lui prouver mon ardeur, plutôt par mes actions que par mes expressions.

Quoique son amour ne fût pas entièrement détaché du plaisir des sens, si Nédoua me pressoit dans ses bras, contre son sein, c'étoit moins pour contenter ses desirs, que pour se prêter aux miens. Elle n'étoit pas fille à me

faire des reproches de la nature de ceux que j'avois esluys d'Indgi, & quelquefois de Zambak. Tout devoit me lier, & m'attachoit en effet à la plus aimable des Turques.

J'allai chez Calil, qu'on me dit être à Algiro où je fus le joindre. J'y vis. tai Ubeck & sa famille; & je repris le chemin de Galata. Je trouvai chez Muf-tapha *Ménekké* la sœur d'Assan. Il avoit prié Zambak de la garder auprès d'elle jusqu'à son retour. Cette jeune personne, avec tous les charmes de la fleur dont elle portoit le nom (1), ne pouvoit être comparée qu'à Nédoua; c'étoit à peu près le même caractère; elle n'avoit, pour ainsi dire, jamais vu d'homme que son frere, encore ce n'avoit été que fort rarement. Les courses qu'Assan avoit faites dès sa plus tendre jeunesse, ne l'avoient pas embelli; & l'air marin lui avoit fait contracter des

(1) *Ménekké* signifie violette.

manieres féroces, qui imprimoient plus de terreur que d'amitié.

J'eus le bonheur de plaire à la brune Ménekcké, qui s'étoit figurée tous les hommes semblables à son frere, & de forme & de caractère. Mes politesses acheverent ce que ma figure avoit commencé. Cependant je ne négligeois pas Gévaher, qui me tenoit toujours la dragée haute. Si elle eût lu nos anciens Romans, j'aurois cru qu'ils lui auroient gâté l'esprit : il falloit avec elle filer le parfait amour. Gévaher n'en vouloit qu'aux sentimens, un amour sensuel n'étoit pas, disoit-elle, de son goût : elle auroit volontiers conduit la tendresse par tous ses différens degrés jusqu'au dixieme Tome, sans en venir à la conclusion. Je m'accommodois bien mieux de la façon de penser de Ménekcké, à qui j'avois persuadé, par des argumens sensibles, qu'en amour la pratique est préférable à la théorie. Je me dédommageois

dédommageois avec elle des ennuyeuses conversations de sa rivale.

Zambak uniquement occupée du souvenir de Koul, n'avoit plus pour moi que la froideur, & Chécher Para me défoloit par ses lamentations. Cette fille qui, avant de venir en Turquie, n'avoit brûlé que d'une convoitise mercenaire, s'étoit avilée de se piquer d'une si belle passion pour son Patron, qu'elle regardoit l'instant de son futur mariage, comme le dernier de sa vie. Celui qu'il avoit déjà contracté avec la fille de Curgi, n'avoit causé aucune jalousie à Tonton qui, pour dire vrai, toute réparation faite, valoit mieux que la femme de Mustapha. Il n'en étoit pas de même de Merdgian : outre une beauté peu commune, elle avoit un esprit insinuant, qui damoit le pion aux talens amoureux de l'Odalique de la rue Champ-Fleuri. Elle connoissoit la supériorité que sa Rivale avoit sur elle; & pour ne pas être exposée à la honte du

triomphe, Tonton étoit résolue, au retour de son Patron, de lui demander la liberté pour prix de ses complaisances.

Sans la sœur d'Assan j'aurois fort mal passé le tems à Galata, d'où j'allois souvent visiter mon petit ménage de Constantinople. Je ne trouvois de parfaite félicité qu'après de la tendre Nédoua; mais si j'avois pressenti que j'eusse dû causer le plus grand des malheurs à la plus parfaite des créatures, malgré l'amour extrême qui m'attachoit à la Niece d'Omar, je serois revenu en France après ma prétendue guérison.

Je suis encore jeune; mais je ne crois pas que pendant le cours de la plus longue vie la fortune me puisse faire éprouver un revers aussi cruel, que celui dont jè vais crayonner le funeste tableau.

Marine Beauvais, Française, Esclave de Nédoua, n'étoit plus jeune: quoiqu'il y eût peu de chose à faire pour le service de sa Patrone, celle-

ci, par bonté d'ame, en faisoit souvent la moitié. Je souffrois de voir Nédoua s'abaisser à de viles occupations. Je priai Calil, avec lequel j'étois toujours en bonne intelligence, d'acheter quelque esclave mâle ou femelle, qui pût suppléer au défaut d'activité de la vieille. Le Médecin, pour m'obliger, acheta un jeune Napolitain, qui me déplut à la première vue. Si j'en avois cru mes pressentimens, Nédoua s'en seroit défait sur le champ.

Le Patron de qui Calil avoit acheté ce jeune homme, l'avoit traité avec une inhumanité dont il portoit encore les marques. La compatissante Nédoua me remontra avec sa bonté ordinaire, qu'il y auroit de la barbarie en le vendant à quelqu'un, peut-être aussi impitoyable que son dernier Patron, & dans un tems où la douceur de son nouvel esclavage l'empêcheroit de succomber à ses maux.

Monstre abominable! méritois-tu tant

de bontés ? Devois-je penser autrement que Nédoua, qui se servoit adroitement de mon propre exemple, pour me persuader l'humanité ?

Quoique je n'allasse que de nuit chez la Niece d'Omar, & que j'eusse grand soin de m'y tenir exactement caché pendant le jour, les Schérifs me voyant rester à Constantinople après avoir obtenu ma liberté, avoient soupçonné & enfin découvert la continuation de mon intrigue avec leur parente. Malgré mes précautions on m'avoit vu entrer & sortir de chez elle. Depuis la mort du jeune Schérif ils s'étoient doutés, me voyant si bien avec Mustapha & Calil, que Nédoua ne subsistoit que par les secours que je tirois de leur libéralité.

J'avois eu un petit démêlé avec un Turc, qui m'avoit insulté dans un Bagne, où je buvois avec des Esclaves de ma connoissance ; nous nous étions battus : mais l'autorité de Calil, qui venoit d'être déclaré Lecchin Bachi, & qui

m'avoit hautement pris sous sa protection, m'avoit fort heureusement tiré d'un péril, où ma vivacité & peut-être une pointe de vin m'avoient jetté (1). Ce coup d'autorité en avoit imposé aux Schérifs qui, n'osant choquer ouvertement le premier Médecin, personnage ordinairement fort recommandable dans tout l'Empire, attendoient l'occasion de me faire périr sans s'attirer le ressentiment de Calil. Cette race à jamais détestable, crut en avoir trouvé le moment par le moyen du Napolitain.

Sitôt qu'ils virent ce nouvel Esclave, au service de Nédoua, ils formèrent le dessein de le séduire, & n'y réussirent que trop bien, sous promesse d'une bourse & de la liberté, s'il vouloit les introduire dans la maison de sa Patrone,

(1) Autrefois on punissoit de mort un Chrétien qui avoit frappé un Turc ; présentement on se contente de lui couper la main ou le pied dont il l'a frappé.

dans le tems que je serois avec elle. Ce malheureux , à qui ils avoient communiqué leur détestable projet , ouvrit la porte à huit d'entr'eux , un peu avant l'heure que je lui avois dit que je viendrois.

La rage dont ils étoient possédés , ne leur permit pas d'attendre long-tems après mon arrivée. Ils entrèrent brusquement dans la chambre où je m'entretenois paisiblement avec Nédoua , qui fit un cri perçant à leur aspect. Six de ces furieux se jetterent sur moi , avant que je pusse me mettre en défense : les deux autres se précipitant sur l'infortunée Nédoua , ces barbares exécra- bles plongerent à coups redoublés leurs poignards dans un corps qu'on pouvoit appeller le chef-d'œuvre de la nature.

La mourante Nédoua tendoit vers moi ses bras d'albâtre , & sembloit par ses regards implorer la pitié de ses bourreaux. Cette fille adorable fixa sur les miens ses beaux yeux mourans , & les ferma pour toujours à la lumière.

Pendant cette cruelle tragédie , l'étonnement & la douleur avoient suspendu toutes les fonctions de mon ame. Je ne repris l'usage de mes sens , qu'au premier coup de poignard qu'on me porta dans le côté. Adorable Nédoua , m'écriai-je alors , il n'y a qu'un instant que vous m'aimiez encore. . . . Je n'en pus dire davantage : onze coups de poignards vengerent la mort d'Omar. Je me souviens qu'accablé sous tant de blessures , je cherchois à tomber auprès de Nédoua , pour mêler encore mon sang avec le sien ; mais ces tigres m'ôtèrent ce triste plaisir , en me jettant dans un endroit opposé à celui que couvroit son cadavre sanglant.

Marine & le Napolitain ne furent pas traités plus humainement. Celle-ci , percée de coups , paya de son sang la fidélité qu'elle avoit gardée à sa Maîtresse , & le Ciel vengeur des forfaits , permit que l'autre reçut la mort pour prix de sa trahison.

Il est vraisemblable de s'imaginer que nos bourreaux nous croyant morts, laisserent le corps de Nédoua dans sa maison, & nous porterent dans l'Atmeidan, puisque Calil, revenant du Serrail d'Ibrahim Bacha, où il avoit été mandé pour une Sultane malade, nous trouva sur la place sans apparence de vie. M'ayant reconnu à la faveur des *Machalares* (1) qui l'éclairoient, il me fit porter chez lui par les Esclaves dont il étoit accompagné : Marine & le perfide Napolitain eurent part à ses soins.

On mit le premier appareil sur mes blessures, sans que je fusse en état de m'apercevoir du soin qu'on prenoit de me conserver à une vie que je devois bientôt détester. La quantité de sang que j'avois perdu, me priva de la vue

(1) Espece de réchaut ou bout d'un bâton, & dans lequel on fait brûler du bois gras & de l'étoupe imbibée d'huile, ce qui jete une grande lumiere.

& du sentiment pendant un tems très-considérable. Une violente fièvre se joignant à mes blessures, fit long-tems désespérer de ma vie. Heureusement pour moi, Mustapha revenu de sa course, ne me trouvant point à Galata, où je n'avois point paru depuis long-tems, vint apprendre de mes nouvelles chez Calil. Ce généreux Turc, qui n'avoit pas à beaucoup près si bonne opinion du Médecin qu'il en avoit lui-même, envoya chercher le Chirurgien d'un Vaisseau Hollandois qu'il avoit pris. Il lui promit la liberté & une récompense qui passeroit ses espérances, s'il réussissoit à me guérir.

Un double motif animant cet homme, d'ailleurs habile, l'engagea à me donner tous ses soins & employer son expérience. Mes blessures ne se trouverent pas mortelles : la fureur qui possédoit nos assassins les aveuglant, ils n'avoient frappé que dans les chairs. Trop heu-

reux si ces cruels n'avoient pas porté à Nédoua des coups plus certains.

Quelle horrible matiere à réflexions, lorsque je me trouvai en état d'en faire ! Rendu à moi-même, je me demandai intérieurement qui m'avoit mis dans la situation où je me voyois, & me rappellant par degrés les diverses circonstances de cete cruelle aventure, je ne pus envisager la mort de Nédoua, sans retomber dans la foiblesse dont on venoit de me tirer. Revenu de ce second abandon de mes forces, il sembloit qu'elles eussent pris une nouvelle vigueur.

Je voulus m'élancer hors du lit dans lequel j'étois. Les efforts que je fis pour me débarrasser des mains de ceux qui veilloient à ma conservation, rouvrirent des blessures qui n'étoient pas encore fermées : il fallut m'attacher pour y mettre de nouveaux appareils. Vainement Mustapha & Calil me conjuroient de ne pas m'opposer au secours qu'on

m'appretoit, je n'étois pas capable de raison.

Ah ! cessez, leur disois-je, de prendre un soin inutile : croyez-vous qu'en proie à mes remords, victime de mon désespoir & l'ame bourrellée du crime dont je suis l'auteur, je puisse survivre à la perte de Nédoua ? Hélas ! je l'ai vue cete fille incomparable, tomber sur les coups que mon fatal amour lui portoit, & vous voulez que je vive ? Non ! je vous demande la mort comme une grace : ferez-vous plus cruels que les bourreaux qui vouloient me rejoindre à l'objet de ma tendresse ? Ainsi j'exprimois ma douleur & l'amertume de mes regrets.

Cependant, cédant à la force qu'on employoit pour me retenir, je fus contraint de souffrir de nouveaux pansements ; & Mustapha, qui savoit l'ascendant que Chéra avoit sur mon esprit, l'envoya chercher à Algiro. Cete aimable femme ne contribua pas peu à ma

guérison , puisque par la sagesse de ses consolations , elle calma le trouble dont mon ame étoit agitée. Son attention pour moi étoit extrême , je ne prenois rien que de sa main ; sans cesse à mon chevet , Chéra ne me laissoit avec moi-même , que lorsque la nature la contraignoit de prendre quelque repos.

Marine , qui n'avoit d'autre mal que celui de ses blessures , faisoit honneur aux soins qu'on en prenoit , & le Napolitain , outré de rage de s'être vu donner la mort par ceux dont il espéroit une autre récompense , mourut dans le désespoir , après avoir fait l'aveu de son crime.

Le cadavre de l'infortunée Nédoua fut trouvé dans la maison , où sa détestable parenté l'avoit laissé : & le Nakib , qui avoit présidé au conseil qu'avoient tenu ces scélérats , ne fit paroître aucune émotion , lorsqu'on lui apporta la nouvelle de la mort tragique de sa parente. Cette race exécrationnable poussa la ven-

geance & l'inhumanité , jusqu'à se refuser aux soins de la sépulture de la plus aimable des femmes : & l'on vit les Imans , qui l'avoient enterrée , demander leur salaire aux *passans* (1).

Cet horrible assassinat fit grand bruit à Constantinople , & quoiqu'on n'en fût pas encore la cause , mes amis ne m'y crurent pas en sûreté , sans la protection de Sultane Lalé , que Zambak mit encore une fois dans mes intérêts. Le premier Médecin employa pour moi tout son crédit auprès de la Validé Gulbéas. Avec deux aussi puissans appuis ,

(1) Quand la famille d'un mort ne peut , ou ne veut pas faire les frais de ses funérailles , les Imans portent le corps dans les cimetières , qui sont entre Péra & Galata. Ceux que la dévotion attire à cette cérémonie , & qui sont ordinairement en grand nombre , les dédommagent libéralement de l'avarice , ou de la pauvreté des parens du défunt. C'est un des actes de leur religion le moins négligé des Imans.

je croyois être chez Calil à couvert du ressentiment des Schérifs ; & mes amis attendoient avec une égale impatience ma parfaite guérison pour me soustraire à la sévérité des Loix , en me renvoyant sûrement en France.

Déjà j'étois en état de me lever , lorsque les Schérifs , auxquels on reprochoit en face la honte dont ils s'étoient couverts , en refusant de rendre les derniers devoirs à leur parente , résolurent de se laver de ce reproche à mes dépens ; en déclarant publiquement la cause de la mort de Nédoua. Ils savoient que j'étois retiré chez le Lecchin Bachi ; & j'aurois sans doute succombé sous le poids de leur haine , sans l'indiscrétion de l'un d'entr'eux , qui fit confidence du projet qu'ils avoient formé pour me perdre à une Esclave Provençale qu'il aimoit , & qui avoit son frere aussi Esclave dans le Baigne où se retireroit le Cordelier , qui m'avoit si utilement servi dans ma première affaire avec eux,

Cette fille en parla à son frere , que j'avois fort souvent fait boire , & qui , n'ignorant pas mes liaisons avec le Français , l'avertit du dessein des Schérifs. Celui-ci en fit aussi-tôt part à Mustapha & à Calil , qui me firent transporter pendant la nuit chez la veuve du Juif , qui avoit enseigné ses secrets au premier Médecin.

Sans ce coup du Ciel j'étois perdu sans ressource , puisque trois des Descendans de Mahomet s'étant présentés sur le passage du Sultan , avec chacun un flambeau allumé sur la tête (1) , ce Prince les fit approcher pour savoir de quelle espece étoit la justice qu'ils lui

(1) Quand un Turc se croit entièrement dans l'oppression , il se présente au Prince en cet état ; & lui fait entendre , par ce mystere , que s'il ne lui fait justice , son ame brûlera en l'autre monde , comme le flambeau qu'il a sur la tête.

demandoient. Ils lui raconterent succinctement mon histoire avec Nédoua, mais cependant sans en oublier aucune circonstance. Le Grand-Seigneur ordonna sur le champ au Cadilesker, de rendre à la postérité de Mahomet la justice qui lui étoit due.

Le Juge se transporta chez Calil, dans le tems que celui-ci, averti de la démarche des Schérifs, en faisoit sortir le cadavre d'un Esclave, que, par une charité à la Turque, il avoit poignardé & défiguré, afin de pouvoir le faire passer pour moi dans le besoin. Ce cruel artifice réussit : les Schérifs, contens de voir leur ennemi mort, & ne pouvant en exiger davantage, se retirèrent avec le Magistrat, qui apprit à Sa Hauteffe, qu'on avoit lavé dans mon sang l'ignominie dont j'avois eu l'insolence de couvrir la famille du Prophete.

Le cadavre de la victime de ma sûreté fut remis entre les mains des Esclaves Chrétiens, qui, suivant la cou-

tume, l'inhumerent dans la Chapelle de leur *Bagne* (1).

Chéra m'avoit suivi chez la Juive, où le Chirurgien Hollandois s'étoit renfermé. J'y recevois aussi les visites de Mustapha & de Calil; mais rarement, dans la crainte de me faire découvrir. Le nouveau péril que je venois de courir, & la mort encore récente de Nédoua, m'avoient plongé dans une sombre mélancolie, que je crus ne pouvoir

(1) Il y a dans chaque Bagne un peu considérable une Chapelle entretenue & décorée par les soins des Esclaves Chrétiens, qui, jusqu'aux plus pauvres, se cottisent pour payer au Patron du Prêtre captif qui la dessert, une petite pension qui l'exempte de tout travail. L'Esclave qui tient la Taverne du Bagne est obligé de lui fournir tous ses besoins, moyennant un demi aspros qu'on lui donne de surplus par chaque écot. Les Protestans en usent de même à l'égard de leurs Ministres.

être dissipée que par l'air natal, & loin du pays qu'habitoient de barbares assassins. Mustapha résolut, quoiqu'avec peine, de me remettre en France, & promit de m'embarquer avec lui le printemps prochain. Je devois passer sous un autre nom, & en habit d'Esclave, le tems qu'il y avoit à attendre cette saison.

Entièrement guéri de mes blessures, Mustapha, suivant sa promesse, donna la liberté & une somme considérable au Chirurgien Hollandois. Je fus pénétré de la mort du malheureux que Calil avoit immolé à ma sûreté; & ne pouvant autre chose pour lui, je fis, aidé de Mustapha, une espece de fondation au Baigne, dans lequel il avoit été enterré. Marine, parfaitement rétablie, demeura chez Calil jusqu'au tems de l'embarquement, & Tonton, qui avoit obtenu son Kébin, se préparoit à revenir en France avec moi.

Ces arrangemens ainsi disposés, Mustapha vendit ses anciens Esclaves, & se

fervit d'une partie de ceux qu'il avoit pris dans sa dernière course. Je n'étois connu d'aucun d'eux; mais l'étant à Galata & à Algiro, mon ami fit l'acquisition d'une maison à Calcédoine, & alla s'y établir avec sa nouvelle famille.

Pendant ma convalescence, il avoit épousé Merdgian, & Zambak, Koul Kaéjasti. Ils vouloient différer jusqu'à mon entier rétablissement, mais je les avois prié de ne pas retarder leur bonheur. Il étoit trop risquable pour moi d'honorer ces Hymens de ma présence, je ne pouvois trop me cacher. Quoique le bruit de ma mort se fût répandu par toute la Ville, je n'y aurois pas été en sûreté, pour peu qu'on se fût douté que j'en eusse imposé au Public une seconde fois.

Sur ces entrefaites le bon-homme Usbek mourut, & Chéra, à ma prière, donna la liberté à la belle Gultric. Comme la fortune de ma bonne amie n'étoit pas fort considérable, j'engageai Mus-

tapha à m'acquitter envers elle d'une partie des obligations que je lui avois. Après qu'elle eut arrangé ses petites affaires, mon ami la retint chez lui en qualité de Sur-Intendante de sa maison, qui étoit devenue une des plus opulentes de Constantinople.

Chéra, pénétrée de cette marque de mon attention pour elle, en me rendant mille graces de la petite fortune que je lui procurois, me fit sentir qu'elle étoit plus sensible à ma reconnoissance, qu'au bien qu'elle en recevoit.

J'étois à Calcédoine, en quelque sorte séparé des autres Esclaves de mes prétendus Patrons. L'union régnoit dans la famille de Mustapha, celle qui auroit pu en altérer la douceur étant morte il y avoit déjà du tems, je veux dire la fille de Curgi Nébi. Menekcké, en qualité d'amie, demuroit avec Merdgian & Zambak. Assan, qui continuoit un métier que Mustapha avoit jugé à propos de quitter, après s'y être enrichi

considérablement, avoit prié ces Dames de prendre soin de sa sœur.

Menekcké par ses caresses, Chéra, qui joignoit aux siennes de solides consolations, & Gévaher avec ses sentimens héroïques, travailloient, comme de concert, à dissiper mes chagrins. Chécher Para même tâchoit de me réjouir, par l'image des plaisirs qui nous attendoient dans notre Patrie. Merdgian & Zambak contribuoient aussi de tout leur pouvoir, à me rendre mon ancienne gaieté.

De toutes ces Consolatrices, aucune ne s'employoit plus efficacement après Chéra que la sœur d'Assan. Peu s'en faut qu'elle ne soit aussi belle que l'étoit l'infortunée Nédoua : c'est le même caractère, à un peu trop de vivacité près. J'oublois insensiblement entre ses bras, les douceurs que j'avois goûtées dans ceux de la Cousine de Mahomet. Aussi n'y avoit-il qu'une beauté, comme celle de Menekcké, qui pût balancer sur mes

sens l'impression que celle de Nédoua avoit toujours su faire sur mon cœur.

L'aimable Chéra, bien loin d'en vouloir à sa Rivale, car elle savoit mon intrigue avec la sœur d'Assan, Chéra, dis-je, fuyant toute basse jalousie, applaudissoit à mon choix; & lorsque quelquefois je voulois lui donner des marques d'une tendre reconnoissance: Je n'exige point de vous, disoit-elle, des transports que Méneckké mérite mieux que moi. Je me rends justice: elle est belle, je ne le suis pas; & j'aime trop votre satisfaction pour vous priver d'un plaisir plus piquant, que ne peut être ma conversation. Parlez avec moi, ajoutoit-elle, mais *Gair dostumler Sik* (1). Pourquoi, chere amie, lui disois-je, refusez-vous les preuves de ma tendresse? Puis-je mieux vous marquer ma reconnoissance, qu'en vous procurant un plaisir auquel

(1) Divertissez-vous avec une autre Maîtresse.

je fais que vous n'êtes pas insensible? Je conviens, reprenoit Chéra, que je refens avec vous des douceurs que j'ignorois; mais je ne veux point devoir à la reconnoissance ce que je ne puis attendre de l'amour: aimez Méneckké, elle est digne de vous, & par sa beauté & par la tendresse que vous lui avez inspiré.

En effet, la sœur d'Assan avoit conçu pour moi un amour, qui la faisoit soupirer de douleur toutes les fois qu'elle pensoit à notre séparation; & souvent nos plus tendres transports étoient interrompus par ses pleurs.

Méneckké n'est que lys & que roses, aux endroits où il faut qu'ils le soient; elle a les yeux grands, noirs & pleins de feux; la bouche riante, petite, & le menton tel qu'il doit être, pour former une parfaite ovale. Sa gorge bien taillée a la blancheur & l'embonpoint que demandent les connoisseurs; sur un dos plein & blanc comme la neige, tombent de longs cheveux de la couleur du plus

beau jais; elle les laisse tantôt épars, tantôt tressés, mais toujours accompagnant bien le tour du visage. La sœur d'Assan est de la grande taille des femmes, & parfaitement proportionnée. Elle a la jambe, non comme celles qu'en France on qualifie de belles, parce qu'elles sont menues; mais une jambe parfaite dans toutes ses parties, & telle que seroit celle d'une figure où l'habile Artiste auroit imité la plus belle nature.

Telle que je viens de peindre Ménekké, j'avois refusé la proposition qu'elle m'avoit fait de la conduire en France. Outre qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse en état de lui faire dans mon pays un sort tel qu'elle le méritoit, j'avois déjà d'assez mauvaises affaires en Turquie, sans me charger encore des suites d'un enlèvement.

Si Ménekké n'eût suivi en France, il eût fallu l'épouser. Elle est belle, spirituelle, caressante & extrêmement vive sur le chapitre de l'amour : mais

ce qui rend un amant heureux, fait souvent un mari misérable.

A Dieu ne plaise, que pour mon repos, je sois jamais entiché du préjugé commun à presque tous les époux. Cette raison n'a pas été celle qui m'a empêché de me charger de Ménekké; c'est au seul amour de la liberté qu'il faut attribuer mon éloignement pour le mariage. Après avoir été huit ans captif & soumis à des maîtres, tantôt bons, tantôt mauvais, je veux être à mon tour le mien. A moins d'une autre Nédoua, je ne crois pas jamais subir le joug du mariage : mais où la trouver ?

Le printems approchoit, & l'on songeoit aux préparatifs du départ. Pour me conformer à la situation d'esprit de mes amis, j'affectois une tristesse que je n'avois pas. Plus le jour de notre séparation approchoit, & plus la famille de Mustapha témoignoit de douleur. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi ces

Turcs avoient pris pour moi une si forte amitié. Celles de Mustapha sur-tout étoient sans bornes ; cependant je ne lui avois jamais rendu de services assez considérables, pour lui faire si amèrement regretter ma perte : il faut chercher les causes de cette amitié dans celles de la sympathie.

Depuis que Zambak avoit épousé Kaéjasti, il sembloit qu'elle eût réservé toute sa tendresse pour cet époux jusqu'aux approches de mon départ, que son ancien amour pour son Esclave se réveilla ; & je ne partis d'auprès d'elle qu'après en avoir été comblé des caresses les plus sensibles. Ménekcké ne trouvoit de consolation qu'avec Chéra, & celle-ci étoit elle-même inconsolable. Merdgian me vit partir en partageant la douleur de son époux, & la précieuse Gévaher s'avisa, mais trop tard, de vouloir que je prisse congé d'elle en particulier la nuit du jour que nous devions nous embarquer. Venez, dit-elle,

me voir après la cinquième prière, *Koyalum biryastiga bach* (1).

Il y avoit déjà huit jours que je faisois mes adieux, & je ressentis une vraie peine, quand je me vis dans un état à ne pouvoir faire à Gévaher que de froids complimens ; mais aussi c'étoit sa faute.

Tonton avoit composé un petit pot de son baume, que je donnai à Chéra, pour le remettre à Ménekcké avec les instructions nécessaires, au cas qu'elle en eût besoin.

Enfin je m'embarquai secrètement au Port de Constantinople, & Tonton & Marine en public, comme deux Esclaves qui avoient obtenu leur liberté à prix d'argent. Le Vaisseau que montoit Mustapha sortit du Port & fit force de voiles, après avoir été visité au Château neuf(2),

(1) Nous reposerons nos têtes sur un même oreiller.

(2) Ce Château, que les Turcs nomment

& nous arrivâmes sans rencontre fâcheuse à la rade de Toulon.

La veille de notre arrivée, Mustapha m'ayant fait entrer dans la chambre de Poupe, me présenta une petite boëtte remplie de pierreries, qu'il me conjura d'accepter au nom de Merdgian, de Zambak, de Gévaheh, Ménekcké & même de Chéra, qui toutes me prioient, par sa bouche, d'en employer la plus grande partie à me faire

Natoli Inghi-issar, a été bâti par Mahomet IV, en 1658; les vaisseaux marchands, & quelquefois ceux de guerre, sont obligés de rester trois jours devant pour être visités & payer les droits du passage. On croit que ce fort est bâti sur les ruines d'Abydos, & le Château de Romélie qui est vis-à-vis, & en Europe sur celles de Sestos. Ces deux Villes sont fameuses dans l'antiquité par les amours de Léandre & de Héro. Ce sont ces châteaux qui forment le détroit des Dardanelles.

un établissement, & de réserver l'autre pour me souvenir d'elles.

Je n'ai jamais été fort sensible à l'intérêt; & si j'acceptai un présent si considérable, ce fut, j'ose le dire en vérité, moins pour mon utilité, que pour ne pas indisposer contre moi, par un refus offensant, des gens à qui j'avois de si grandes obligations.

Voici encore, me dit Mustapha, un diamant que Calil Agi vous prie de recevoir, comme une marque de sa gratitude: n'ayant pu vous faire ses adieux, parce qu'il étoit, dans le tems de notre départ, renfermé au Serrail auprès de la Validé Gulbéas, son homme de confiance m'a chargé de vous le remettre de sa part. Ensuite le fils de Sulmen fit appeler Chécher Para, & après avoir embrassé cette fille, qui fondoit en larmes, il la pria de ne pas refuser une petite boëtte qu'il lui présenta.

J'avoue à ma honte que j'étois parti de Constantinople, sans penser au Cor-

delier qui m'avoit rendu tant de services dans le teins de mon aventure avec Omar Fétatz , & que je ne m'en ressouvins qu'en débarquant à Toulon. Je priai Mustapha de le racheter & de le renvoyer en France , offrant de lui faire remettre le prix de sa rançon. Ce généreux Turc me le promit solennellement. Près de six mois après mon arrivée à Paris , ce bon Pere vint m'y présenter , de la part de Mustapha , une lettre , par laquelle il me prioit d'accepter encore la liberté du Franciscain , qui couroit risque de passer sa vie dans l'esclavage , si un ennemi du nom Chrétien n'eût pas eu plus de charité , qu'un Ordre entier de Religieux.

La douleur que je ressentis à ma séparation d'avec Mustapha , ne fut balancée que par la joie de me voir en sûreté dans mon pays. Marine , qui avoit eu part aux libéralités du Turc , se retira à Marseille dans le sein de sa famille ; & nous partimes de Toulon pour

Paris , Tonton & moi , trois jours après que Mustapha eut remis à la voile.

Chécher Para , avoit trouvé dans sa boette , outre quelques diamans , une lettre de change sur Paris , de la somme de dix mille livres : & dans le fond de la mienne , il y en avoit une de cinquante mille à mon profit , les diamans en valoient presqu'autant. Par où avois-je mérité tant de libéralités ? Et comment les reconnoître ? Assurément je ne mourrai pas ingrat.

Enfin , graces à la générosité des ennemis de ma Religion , je me suis trouvé en état de faire un bon établissement. J'ai été fort bien reçu de ma famille , parce que je suis revenu riche & en état de réparer les pertes qu'elle a faites au système de *Law*.

Tonton a épousé un honnête Artisan avec qui elle vit dans une parfaite union. Je la vois souvent , & nos entretiens ordinaires & secrets roulent sur Mustapha & sa famille.

240 LE COUSIN DE MAHOMET.

Je me suis fixé à Paris ; & ne me mariant point, je ne désespere pas de revoir quelque jour mes amis de Constantinople, quand on y aura oublié ce qui m'en a fait sortir. J'entretiens avec la famille de Mustapha un commerce de lettres, par lequel je serai instruit du tems, où je pourrai, sans risque, aller renouveler connoissance avec tant d'honnêtes gens.

Fin du second Volume.





KSIEGARNIA
ANTYKWARIAT



.....
E ❁ 226884
.....

